

Armelle et Claude

Maurice Leblanc

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I

Dans ce milieu d'artistes et de littérateurs, la complicité de tous devait, dès la première entrevue et sans que nul n'y tâchât volontairement, rapprocher Armelle de Rhuis et Claude Landa. Tandis que chacun des invités, de par sa profession, se classait en quelqu'une des diverses catégories de l'art, ils n'avaient eux, à se réclamer que de leur titre de mondains. Claude n'avait jamais tenté de mettre en relief les réelles qualités de son intelligence et de son goût. Et M de Rhuis, malgré ses allures indépendantes, ne se donnait pas des airs d'amateur en peuplant son atelier de chevalets et de toiles.

Cette situation leur valut d'être seuls aussitôt qu'ils furent présentés l'un à l'autre. On s'écarta comme s'ils allaient tenir un langage ignoré et remuer des questions d'un ordre spécial. Peut-être cette complaisance les gêna-t-elle au début, mais l'éveil rapide de secrètes sympathies leur fit accepter l'isolement où l'on s'accordait à les laisser.

Physiquement, leurs apparences s'harmonisaient, ce qui provient de causes plus obscures que les similitudes ou les différences dans la taille, le geste ou l'âge. Armelle avait des cheveux blonds à nuances très diverses, comme des blés que le soleil a mûris inégalement. De l'or aussi éclairait ses yeux sombres, et la lumière de ses dents brillait entre ses lèvres rouges. Au repos, son visage était plein de sourire, à tel point qu'on ne savait pas ce qui souriait de ses yeux ou de sa bouche, de ses joues ou de son menton. Plutôt même que du sourire, on eût dit de la clarté qui

rayonnait comme une atmosphère de joie. Près d'elle, Claude semblait plus brun et plus pâle qu'il n'était. L'expression pensive de sa physionomie s'accentuait également par contraste. Cependant Armelle remarqua dans la suite que sa figure, sous l'influence d'une exaltation ou d'un sentiment un peu vif, devenait ardente, presque heureuse. Et il nota, lui, le masque de gravité, de mélancolie, presque de froideur, dont l'émotion ou simplement l'effort de la réflexion recouvrait le visage souriant de la jeune fille.

Si l'on devinait au juste l'importance que telle personne prendra dans notre vie, comme ils se fussent examinés attentivement, afin d'analyser l'impression reçue au premier choc ! L'image que l'on finit par prendre d'autrui est si différente de l'image qu'offre le souvenir qu'on ne les croirait pas issues du même être. Laquelle des deux est la vraie ?

Armelle et Claude avaient l'un sur l'autre ces vagues notions dont on se contente en général pour juger. Quelques liaisons flatteuses, le fait d'avoir abandonné l'une de ses maîtresses, valaient à Claude une réputation d'homme à conquêtes et à caractère volage. On le savait orphelin, indépendant, occupé de sport, friand de vieux livres. Armelle intriguait par son genre d'existence. Dédaigneuse des salons que sa naissance lui eût ouverts, elle fréquentait des peintres, des gens de lettres, le monde des théâtres, sans prendre garde aux manières des hommes ou à la conduite des femmes. Elle tenait de sa mère une grosse fortune qui lui servait à satisfaire aux habitudes dissipées de son père. On lui prêtait vingt-cinq ans et deux ou trois aventures.

Ils éprouvèrent assez longtemps l'embarras de ceux qui se trouvent en rapports pour la première fois et qui font cas de leur

opinion réciproque. Une parole vraie le chasse. Mais comme elle est difficile à prononcer ! Vient-elle aux lèvres, il semble d'avance qu'elle va sonner faux. Après quelques instants néanmoins, Claude hasarda :

— Sentez-vous comme moi, mademoiselle, tout ce qu'il y a de particulier dans la mise en présence de deux inconnus ? Cela se reproduit si souvent que nous n'en apercevons pas le côté étrange et, si nous sommes troublés, ce n'est qu'au fond de nous et à notre insu. Et cependant, n'est-ce pas deux mondes inexplorés que le destin place côte à côte ? Le plus petit regard y pourrait effectuer de merveilleuses découvertes. Or c'est précisément quand il y a sympathie que les facultés d'observation restent inactives. On s'emploie plutôt à se faire connaître qu'à connaître. On parle au lieu d'écouter.

Elle ne s'étonna pas de cette allusion à leur sympathie possible. Elle dit en souriant :

— Supposons les deux interlocuteurs résolus à écouter, l'entretien menacerait de languir.

— Où serait l'inconvénient ? Pourquoi est-on si mal à l'aise quand la conversation tombe ? J'admets parfaitement que deux êtres n'aient rien à se dire et demeurent silencieux l'un en face de l'autre tout en faisant les simples remarques de vie que la vie offre, qu'inspire le coudoiement des foules ou bien les spectacles extérieurs. Ainsi, peu à peu, apparaîtrait la vérité de chacun.

Mais le silence n'est rempli qu'après l'échange de certaines phrases plus intimes, et le leur était si vide qu'ils eurent hâte de le combler à l'aide de mots quelconques. Ils devinèrent leur angoisse mutuelle. De quoi causer ? Répugnant à faire de l'esprit ou

à disserter à tort et à travers, ils n'osaient davantage, par une fausse honte assez commune, donner à leur conversation un tour plus élevé. Sait-on à qui l'on s'adresse et si telle parole précieuse ne passera pas inaperçue ?

En réalité il s'intimidaient l'un l'autre, malgré leur habitude de situations analogues. Jamais, sans doute, ils n'avaient désiré prendre contact aussi rapide et aussi essentiel avec telle personne rencontrée. Et c'est en ce cas surtout que l'on s'avise des hautes barrières qui s'interposent entre les êtres. Tout effort se heurte à de nouveaux obstacles, murailles massives, effroyables banquises qu'il faut casser à coups de hache ou user par le frottement patient des formules banales.

Alors ils se décidèrent à parler d'eux, ce qui est un hommage après tout, puisque, en se montrant comme on est ou comme on cherche à paraître, l'on marque l'espoir de plaire. Et ils en parlaient allègrement.

— Moi, disait l'un…

— Moi, répondait l'autre…

Ainsi que des balles bondissaient les affirmations positives. Toute révélation entraînait une riposte aussi catégorique. Et comme, le plus souvent, nous règlent au début l'ambition d'être agréable et la crainte de froisser, ils semblaient n'avoir qu'un sentiment sur toutes choses, que des passés identiques et des conduites parallèles. Chacun s'introduisait de force dans le moule qu'il supposait préféré par l'autre. Ils s'entretenaient moins d'eux-mêmes que de marionnettes qu'ils agitaient au bout de leur poing et dont ils prônaient le costume, le mécanisme, les diverses singularités.

Qu'apprirent-ils ? Peu de chose. Claude sut que M de Rhuis inspirait à son père une confiance et un respect illimités, qu'elle ne se souciait pas des médisances et n'acceptait de contrôle ni dans ses façons d'agir ni dans le choix de ses relations. Lui, de son côté, déclara son goût pour les exercices violents, pour les belles reliures anciennes et pour les voyages à travers la France en quête de petites villes bizarres.

Mais sous le réseau factice des paroles, quelque chose allait de l'un à l'autre qu'ils ne voyaient ni n'entendaient, quoiqu'ils s'en rendissent compte comme d'un courant de chaleur dans l'air froid. C'était l'accord de leurs pensées inexprimées et de leurs instincts profonds. Les êtres s'accouplent silencieusement, en dehors de toute manifestation et sans que l'on soupçonne la raison de ces mariages invisibles. Très souple en sa robe de soie changeante dont le tissu lâche reposait sur ses formes, Armelle jouait de son sourire frais, de ses yeux dorés, de son visage lumineux, tandis que Claude soignait à son insu le geste de ses mains et le croisement de ses jambes. Toute leur coquetterie se bornait à ces innocents manèges. Ils n'essayaient pas de se plaire ni de montrer qu'ils se plaisaient. Pourtant les minutes leur étaient d'un prix inestimable et le signal du départ les décontenança un moment. Le fait seul d'avoir été l'un près de l'autre les avait unis davantage, que la multiplicité des phrases émises.

Elle consentit à ce qu'il l'accompagnât. Ils suivirent à pied l'Avenue du Bois. Un soir doux annonçait le printemps. Quelques feuilles marquaient la silhouette grêle des arbres. L'air portait des parfums.

Ils ne disaient rien. Claude observait M de Rhuis et parfois s'attardait un peu, car la marche des femmes l'intéressait beau-

coup. Celle d'Armelle le ravit. Elle faisait des pas allongés, bien déterminés, et rebondissait imperceptiblement, de sorte que son allure était légère, d'un rythme puissant et d'une jeunesse incomparable.

— Vous avez une marche de petite fille, lui dit-il, de petite fille posée, en plein équilibre et qui sait où elle va. Il y a tant de femmes qui ont besoin du bras d'un homme. Vous, on ne vous voit au bras de personne.

— Dois-je donc marcher seule dans l'existence ? demanda-t-elle.

Ils avaient parlé gravement, sans intention flatteuse d'une part ni provocante de l'autre. Loin des foules et des lumières, leur gêne se dissipait. La nuit aime les confidences. L'ombre les induisit à plus de hardiesse, et ils dirent des choses à propos de l'amour.

Ils convinrent aussitôt que la vie en suit les fluctuations heureuses on malheureuses avec la docilité d'une épave. Mais l'accord cessa sur la place qu'il doit tenir. Armelle la limitait. Claude la voulait infinie.

— Comment assigner des bornes à ce qui est notre essence ? dit-il. Ceux qui n'aiment pas d'une façon constante et absolue sont des dégénérés et des malades. La meilleure preuve en est que le pouvoir d'aimer coïncide avec la période où la vie atteint sa plus grande intensité. Être jeune, cela signifie être capable d'amour. Toutes les autres occupations sont des passe-temps, de même que la brume, la pluie, la neige sont les intermèdes d'un état normal qui est le plein soleil.

L'ardeur de sa voix frappa M de Rhuis. D'ordinaire on eût pu constater en lui plutôt une certaine hésitation de parole. Maintenant les mots coulaient de sa bouche abondamment. Il continuait :

— Toute ambition me paraît misérable qui n'est pas celle d'aimer. Et je n'appelle pas amour cette petite liaison commune des gens qui cherchent une distraction. Aimer, c'est s'anéantir, se dépouiller de sa personnalité, sacrifier tout ce qui fait qu'on est soi et non un autre. Quand j'aime, je n'existe plus, quoique j'existe cent fois davantage. J'ai la joie farouche de m'échapper de moi pour vivre, hors de mon cerveau et de mon corps, une vie surnaturelle.

De quelle voix étrange il s'exprimait ! On eût dit qu'il se servait d'un organe nouveau, harmonieux et musical, à la fois apte aux inflexions tendres et frémissant d'exaltation sincère. Armelle, toute remuée, murmura :

— Oui, une vie de rêve dont les souffrances valent les joies.

Se penchant vers elle, il reprit :

— On n'a point conçu de plus noble attitude que de se mettre à genoux et de joindre les mains. Il faut être ainsi devant qui l'on aime. Il faut s'absorber dans une seule idée, s'affranchir de tout amour-propre, refuser tout plaisir étranger. Il faut agir comme si l'on tenait sa faculté d'agir de l'être que l'on aime. Notre vie commence où commence la sienne et finit où elle finit. Il est notre principe et notre but. Il nous crée incessamment. En dehors de lui il n'y a rien, il n'y a rien…

Elle lui saisit le bras et l'arrêta :

— Pensez-vous ce que vous dites ? Pensez-vous que l'amour doit être un asservissement, une immolation perpétuelle de soi-même ? Doit-on se courber et se traîner à terre parce que l'on aime ? Doit-on mépriser toute aspiration noble si elle ne participe pas à notre amour ? Est-ce là votre idéal ? Répondez franchement.

Elle le questionnait d'un ton impérieux et, comme il se taisait, elle insista :

— Le pensez-vous ? répondez sans détours… répondez avec la loyauté d'un homme qui s'interroge… le pensez-vous ?

— Non… non… je ne le pense pas.

Tout de suite il eût voulu se reprendre, raisonner, faire la part du faux et du vrai, affirmer que si des doutes, depuis peu, l'obsédaient, du moins telle avait été sa conception réelle de l'amour. Mais en vain il se débattit. À travers tous les obstacles, elle avait pénétré jusqu'au seuil même de sa conscience, et il ne put que répéter :

— Je ne le pense pas, non, je ne le pense pas.

Ils se remirent en marche le long des fortifications, du côté de la Muette. Ils se hâtaient, en un désir confus de séparation. Devant la grille d'un jardin, Armelle tendit la main à Claude :

— Me voici arrivée… venez me voir bientôt, je suis toujours chez moi à la fin de l'après-midi.

Elle ouvrit la porte. Immobile, Claude écouta les pas qui s'éloignaient sur le sable des allées.

II

Claude fut introduit, au second étage, dans une petite pièce basse dont des rayons de livres formaient l'unique décor. Il regarda les titres : c'était la multitude des romans modernes, entassés au hasard des lectures successives. La variété des couleurs, l'emmêlement des jaunes, des bleus, des rouges et des verts, concouraient à une gaîté d'ensemble que Landa n'obtenait pas avec ses plus riches reliures.

Il s'avisa qu'à droite et à gauche de la fenêtre les casiers ne portaient que des ouvrages de femmes, et notamment les lettres et les mémoires des deux derniers siècles. Il tira l'un de ces volumes. Mainte page était cornée. Des barres au crayon balafraient les marges. Curieux des phrases notées il se mettait à lire, quand Armelle entra.

Il lui dit spontanément :

— Je suis content de vous voir.

— Moi aussi, fit-elle.

Une robe de laine noire la paraît d'un charme simple. Elle souriait. Il la trouva très belle et ne songea pas à le lui dire.

— Passons à côté, pria-t-elle, nous serons mieux.

L'endroit était de dimensions aussi restreintes et plus sobre encore d'ornements, avec ses trois sièges et ses murs d'un ton uniformément gris. Mais par le devant, vitré du haut en bas et sur toute sa largeur comme une véranda, pénétrait la gaîté de jardins profonds dont les arbres masquaient les limites. Armelle déclara sa préférence pour les pièces exiguës.

— Mes rêves et mes méditations ne suffisent pas à remplir les grandes, aussi ai-je aménagé ces petits coins. Là je pense, là je lis, là j'écris, et je ne saurais penser où je lis, ni lire où j'écris. Déjà des habitudes de vieille fille, ajouta-t-elle en riant.

Il secoua la tête.

— Ne nous en moquons pas, les manies les plus puériles sont autant d'efforts que nous évitons à notre volonté, autant de repos accordés à notre énergie morale ou physique.

Le son de leur voix affirmait leur sympathie. Ils s'examinaient avec complaisance. Armelle était gracieuse et désirable. Claude était harmonieux et fort. Tous deux considéraient la vie gravement, et chacun sentant que l'autre pouvait influer sur lui et changer le cours de son existence. C'est toujours une intuition qui nous fait tressaillir d'espoir et d'angoisse.

La nuit tomba. Un domestique apporta la lampe et tira les rideaux. Dans ce cadre intime, ils n'eurent pas besoin de préambule ni de tâtonnement pour parler, du premier coup, de ce qui les réunissait.

— Je ne m'explique pas, commença Claude, pourquoi je vous ai dit ces choses, l'autre soir, ni surtout pourquoi vous vous en êtes méfiée.

— Vous n'étiez pas le premier à me le dire, répondit Armelle, et non plus le premier que j'aie soupçonné de n'y pas croire.

— N'y pas croire, murmura-t-il, le sais-je moi-même ? J'y ai tellement cru ! Oui, ce fut si longtemps le principe même de ma vie, cette croyance à l'amour exclusif et autoritaire. Tout amour nouveau entraînait un bouleversement total de mon existence,

ma rupture avec le passé, un isolement absolu coupé des seules visites de ma maîtresse, le partage intégral de ses plaisirs et de ses occupations, le sacrifice immédiat de tout ce qui lui portait ombrage.

— Et vous étiez satisfait de vivre ainsi ? demanda-t-elle d'un ton qui n'était pas exempt de pitié et de mépris.

Claude ne s'en froissa pas.

— Hélas ! faut-il même avouer que je dois mes plus belles heures à cette conception de l'amour ? Cela suscitait en nous l'ivresse que doivent éprouver deux prisonniers qui parviennent à se rejoindre la nuit, à tâtons, dans une cellule obscure. Leur joie crée de la lumière, du soleil.

— Lumière factice, joie relative…

— Oui, je m'en suis aperçu à la longue. Les aunées m'apportèrent des envies d'indépendance, de dignité, de contrôle personnel : je n'ai pu les assouvir et j'ai souffert. Remarquez que je ne me plains pas de celles qui m'ont fait du mal. C'est moins de leur faute que de la mienne. Au début, averti par mes dernières expériences, je me défiais de moi, nous restions libres l'un de l'autre. Mais cela ne me suffisait point. Je m'imaginais ne tenir dans cette existence de femme qu'une place insignifiante et moi-même ne me soucier d'elle que médiocrement. Alors, peu à peu, je tendais mes mains aux fers. Je faisais une concession : on m'en faisait une. Je m'isolais : on s'isolait. Les femmes sont plus fortes que nous à ce métier. Leurs concessions ne sont qu'apparentes, les nôtres sont réelles… et puis la lutte nous ennuie, elles jamais.

Certains souvenirs le hantaient visiblement. Ses gestes étaient nerveux. Se contenant, il prononça :

— Ainsi la lassitude ne tardait pas. Me lassais-je parce que j'étais trop enchaîné ou mes chaînes me pesaient-elles parce que j'étais las, je ne sais. Toujours est-il que je me réveillais lié, muselé, ficelé, harnaché, sans amis, sans droits, sans refuge autre qu'auprès de celle que je n'aimais plus. Et c'étaient ces fins de liaison abominables où l'on se déteste de ce que chacun reprend ce qu'il a donné, où chaque effort de beauté personnelle paraît une trahison. Dans mes souvenirs, l'histoire de ces ruptures tient une telle place qu'elle empiète sur les heures les plus douces, et quand j'aime maintenant, c'est avec appréhension, je suis las d'avance de toute la lassitude inéluctable. Dès le début je songe à la fin, et l'idée que je dirai : « Je t'aime » lorsque je n'aimerai plus, m'empêche de le dire sincèrement lorsque j'aime. Et je sors de tout cela plein de remords… oui, des remords… elles ont une logique si spécieuse, elles vous prouvent si bien que vous êtes un monstre d'égoïsme ! « N'est-ce pas toi qui m'as appris cet amour ? tu m'as montré ce qu'il y avait de meilleur, et maintenant… » Certes elles s'en accommoderaient, elles, de cette existence. Mais moi, à ce jeu, j'ai perdu la mienne… toutes mes forces, l'amour les a dévorées, je ne suis rien, je ne serai rien…

Revenant au sujet qui l'obsédait :

— Vous n'imaginez pas leurs exigences, leur incompréhension obstinée. Ainsi j'ai une ancienne amie, une parente, dont l'affection m'est précieuse. Elle a été ma maîtresse, soit, mais je ne l'aime plus, elle ne m'aime plus, elle est vieille. N'importe. Aucune ne m'a permis de la voir. Aucune n'a voulu tenter le petit effort nécessaire pour admettre une intimité où je trouvais cepen-

dant un appui et du bonheur. J'aime voyager… Eh bien, pas une qui ne s'y opposât. « Tu es donc mieux ailleurs qu'auprès de moi ? » J'avais beau leur crier : « Je t'aime beaucoup, mais j'aime aussi la sensation du voyage, j'aime les bois, les champs, les cathédrales, les vieilles murailles… » On eût dit que j'évoquais autant de maîtresses. Je partais quand même. Alors on ne m'écrivait pas. Mon plaisir en était gâté et mon amour atteint.

Après quelques minutes de silence il dit :

— Ce serait si facile de s'aimer simplement, dignement, hautement. Que faut-il pour cela ? Rien que la confiance. Si on ne l'a pas, pourquoi s'aimer ? Si on l'a, pourquoi n'être pas bon, indulgent aux fautes, aux coquetteries, respectueux devant toutes les manifestations de l'instinct. Nos tendances méchantes et despotiques ne s'exaspèrent que si on les déchaîne une première fois. À la moindre tentative de leur part, qu'on les écrase, et ça suffit, on ne souffre plus, on n'est plus jaloux. Pourquoi ne pas aimer comme on aime Dieu, avec patience, avec recueillement, avec simplicité ? Pourquoi ne pas accepter la nature de qui l'on aime au lieu de s'acharner à la contrarier ? Pourquoi ne pas le laisser libre de ses pensées et de ses actes ? Si d'autres lèvres lui plaisent, pourquoi bouder ? S'il les prend, pourquoi bondir de rage ? Pourquoi le priver d'une joie qui ne nous retire rien ?… Mais ce n'est pas possible. Il semble que l'on n'aime pas si l'on reste sage, si l'on est maître de soi. Il semble que l'amour, c'est quelque chose de dément, de fou, de désorbité, d'épileptique. Il faut que ça ait des allures de torrent. Les preuves d'amour ne sont pas la bonté, le pardon, la tendresse, mais la jalousie, les querelles, les soupçons, les exigences. Au lieu d'un amour amical, c'est un amour hostile, haineux, farouche, hypocrite.

Il leva la main en guise de serment :

— Je n'aimerai plus ainsi..., je ne veux plus de cet amour avilissant.

— Et cependant, fit-elle, vous m'en chantiez les mérites l'autre soir.

— C'est que le poison est dans mes veines. L'amour devient, pour peu qu'on soit exercé, aussi facile à faire éclore qu'une plante. Il suffit de connaître et de réunir toutes les conditions de terrain, de chaleur, d'atmosphère, d'orientation, et la plante germera.

— Encore faut-il semer quelque graine.

— La graine, c'est la parole. Soyons francs : dès que je conçois la possibilité d'un sentiment quelconque, je fais luire le mirage de l'amour exclusif, et toutes les femmes y sont prises, car c'est l'amour qu'elles ont rêvé et que prescrivent les romans. Je sais les formules, mon répertoire est complet, et, en vérité, c'est malgré moi que je parle.

— C'est malgré vous, dit-elle, oui, c'est cela sans doute que j'ai senti l'autre soir. Il m'a semblé, je m'en rends compte, que vous parliez en dehors de votre pensée, que vous exprimiez ce qui n'était pas en vous. Comme les autres, peut-être aurais-je été prise à l'appât des mots, si ces mots avaient satisfait à mon idéal. Mais mon idéal est ailleurs.

Ils réfléchirent longtemps. En eux et autour d'eux s'accumulait de la tristesse. Puis Armelle conclut :

— Ne vous accusez pas. Le coupable n'est point vous, c'est l'amour. Il ne s'accorde plus avec l'idée que nous avons d'une vie noble. Il se peut qu'il y ait quelque part de bons petits êtres simples ou de grands êtres sublimes qui respectent ceux qu'ils aiment. Vous n'en avez pas rencontré. Moi non plus. Aussi je doute.

Elle avait dit des paroles si précises et d'un ton si âpre qu'il la devina désabusée comme lui. Allait-elle se confier ? Ayant accepté ses aveux, elle lui devait les siens. Elle les fit. Ils furent rapides, jetés en phrases courtes et sèches.

— Oui, j'en suis au même point que vous. La révolte où vous avez abouti, moi, mon instinct me l'a enseignée. Jusqu'ici ma vie n'est qu'une révolte. Pour arriver, et pas bien loin encore, il faut à la femme plus de force qu'à l'homme, car elle part de bien plus loin. J'ai lutté contre mon père, contre le monde, contre moi surtout, afin de m'affranchir. Je dois avouer que mon principe d'énergie le plus fécond, je le puisais dans l'espoir de l'amour. Je ne voulais pas tant être libre de mes actes que libre d'aimer à ma guise, débarrassée de tous les liens qui paralysent la volonté amoureuse de la femme et ne lui laissent que la ressource du mensonge. Donc, aussitôt affranchie, j'ai cherché l'amour, puisque je m'en étais rendue digne. Au premier qui m'eût aimée pour moi, et que j'eusse aimé pour lui, je me serais donnée sans hésitation. Beaucoup sont venus, et quelques-uns m'ont troublée. Mais il n'en est pas un, vous entendez, pas un qui ne se soit fait comme un plaisir d'abîmer mon espoir. Tous se sont dévoilés exigeants, autoritaires, ombrageux, préoccupés surtout de prendre barre sur moi, d'obtenir de l'influence, de marquer leur pouvoir. Je ne leur demandais rien, ils me demandaient tous les sacrifices.

Tel homme leur déplaisait, ou tel milieu. Et des soupçons, des questions sans fin… Ah ! celui qui m'a le plus aimée, m'a lassée plus vite encore que les autres.

Elle parlait sans colère. Un moment même elle s'attendrit :

— Comme j'aurais aimé, cependant ! Je tenais mon cœur dans ma main, comme un oiseau, prête à le laisser échapper. Que de fois il m'a fallu l'écraser pour qu'il ne s'en allât pas mal à propos.

Elle continua, plus sombre :

— Leur désir surtout m'exaspère. Il vous guette, toujours en embuscade, toujours attentif à la moindre défaillance, ils ont l'air de vous faire une grâce, en ne se jetant pas sur vous… Tout cela m'a découragée. L'amour n'est pas ce que je croyais. Le compromis de mensonges, d'esclavage et de brutalités que l'on m'offre me dégoûte. Je ne cherche plus. J'attends sans espoir et avec la conviction que ce que j'attends n'existe pas.

Il y avait dans son aveu une amertume et, dans sa voix, une résignation qui révélèrent à Claude un état d'âme infiniment plus misérable que le sien. Une telle désolation l'émut. Par un élan généreux, il s'écria :

— Si vous aviez consenti, nous eussions peut-être fait mieux…

Elle secoua la tête d'un air de doute. Claude insista, penché vers elle :

— Je suis sûr que nous ferions mieux, vous et moi… nous savons les écueils… vous m'aideriez… et j'aurais si peur de déchoir à vos yeux…

— Prenez garde, dit-elle en souriant, vous allez me parler comme l'autre soir.

Elle ajouta résolument :

— Non, il ne faut pas, vous l'avez dit : vous êtes empoisonné. Votre caractère, vos habitudes, vous obligent au vieil amour. Quant à moi, qui sait ce que je serais si j'aimais…

— Ainsi, vous n'avez pas aimé ?

— Je n'ai pas aimé… de cœur comme de corps, je suis vierge.

Elle prononça ce mot naturellement, sans orgueil ni gêne. Il sonna cependant de façon altière. Claude la contempla. Elle avait son clair visage de fée, et la goutte d'or de ses prunelles s'était élargie jusqu'à lui faire des yeux d'or, comme des lacs illuminés de soleil. Il la sentit heureuse malgré les défaites et le renoncement, et si forte que la vie cruelle ne pouvait prévaloir contre ce calme. Celle-ci en vérité avait le droit de marcher seule, comme elle l'entendait.

Il regretta que leur volonté prévoyante les dût désunir. Il regretta beaucoup de choses qu'il ne précisait pas, mais dont la perte lui serrait le cœur. Pourtant il reconnut que les confidences échangées leur certifiaient la vanité d'une tentative.

Ils avaient dit les paroles nécessaires. Toute autre serait superflue. Claude le comprit et se leva.

— Le hasard des rencontres nous remettra sans doute en présence, je l'espère, mais rien de plus doux n'est possible entre nous, n'est-ce pas ?

Elle sourit gravement.

— Rien, c'est fini avant d'avoir commencé, seul moyen que notre souvenir l'un de l'autre reste bon.

Ils se regardèrent. Le silence fut triste. Sait-on jamais ce que l'on sacrifie ?

— Adieu, dit Claude.

Armelle répondit :

— Adieu.

III

Le hasard sur lequel ils comptaient peut-être secrètement ne les favorisa pas. Ils n'eussent jamais songé à rompre la décision que leur mépris de l'amour et la sagesse leur avaient imposée. Mais la douceur de causer selon sa conscience est telle qu'ils en souhaitaient le retour.

Les premiers soirs, Claude passa la revue des maisons où fréquentait Armelle. Il s'enquérait de M de Rhuis, l'attendait ou s'en allait ailleurs si elle ne devait point venir. Ces recherches, commençaient à le rendre nerveux. Soudain, par un revirement brusque, il changea de conduite, ne sortit plus de son appartement, interdit sa porte, et demeura, des jours, couché sur un divan, à consulter la fumée bleue de ses cigarettes.

Après une semaine d'isolement, il fit demander à M de Rhuis, où il la pourrait entretenir.

La même raison vague qui défendait à Landa de se présenter chez la jeune fille, induisit Armelle à ne point le recevoir. Elle lui fixa un rendez-vous.

Àl'heure dite, le lendemain, elle trouva Claude au fond du square, près des vieux murs romains contre lesquels s'appuie l'hôtel de Cluny. Il examinait un débris de sculpture posé parmi les touffes de lierre. Elle lui tendit la main et regarda.

La Sainte Vierge, assise, tient sur ses genoux l'enfant Jésus dont un clou de rouille remplace la tête. Un roi mage prosterné offre une coupe remplie de mousse, tandis que deux autres rois attendent leur tour en devisant. Le visage de Marie exprime un bonheur simple et humain. Elle soulève les bras de l'enfant pour qu'il accepte les dons précieux. Derrière elle, aplati entre deux piliers gothiques, Joseph se réjouit de cette scène.

— C'était un art de foi et d'émotion, s'écria Claude, un art qui ne mentait point. Ces gens-là faisaient ce que nous ferions si nous étions croyants et sincères.

Ils longèrent la pelouse. Des reliques la parent. Debout, les gargouilles se dressent, la rainure de leur dos terminée en une petite bouche de poisson vorace. Des morceaux de saints alternent avec des tronçons de saintes. On dirait que le temps, ce curieux artiste, s'ingénie à leur casser le nez, à leur trouer le menton, à les scalper et à les mutiler, de façon à obtenir ces aspects de lépreux et de damnés pitoyables. Il donne de la douleur à la pierre.

Ils virent encore trois hautes vierges minces qui portaient majestueusement un lourd manteau de lierre à traîne houleuse, et ils revinrent s'asseoir devant le groupe des rois mages.

Le jardin était désert. Mais un fleuve tumultueux de gens et de voitures coulait sur les boulevards, derrière le voile des arbustes. Ils se sentirent en une grande solitude. Des oiseaux l'ornaient de grâce et de charme. Il faisait très doux et le printemps naissait.

— Avouez, dit Claude, que vous n'êtes pas complètement rassurée sur mon compte.

— Oh ! si, fit-elle, nous ne pouvons plus nous démentir, nous sommes enfermés dans un cercle de mots inexorables.

— Des mots qui sont des idées justes, n'est-ce pas ?

— Oui.

Il insista, d'un ton pressant :

— Donc il n'y a pas de malentendu entre nous. Vous trouvez comme moi que l'amour est une comédie, une humiliation, que c'est une école d'égoïsme, une lutte à qui aura le plus de prérogatives et le moins de devoirs. Qu'il le sache ou non, chacun considère l'autre comme sa proie, et se conduit d'ailleurs comme s'il le savait, tant il déploie de ruse et de ténacité, n'est-ce pas ? Que de fois je me suis surpris ourdissant des plans de campagne, dressant des embûches, souhaitant la mort de qui j'aimais à la passion. Il s'agit de dévorer l'ennemi, de se nourrir de son énergie et de sa volonté. C'est un duel de sauvages. Les pires instincts sont en jeu. Qu'on cite dans l'histoire une belle action, une seule, qui soit inspirée par l'amour. Des exploits, des massacres, d'imbéciles sacrifices, soit, mais pas une action belle, pure, morale, qui réjouit l'âme et donne de l'émulation. Donc, ajouta-t-il, nous en sommes au même point d'écœurement, et de mépris, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit-elle encore, oui.

Il s'inclina pour que chaque parole tombât et résonnât en elle comme des pièces de métal que l'on jette en un vase.

— Alors, qu'espérez-vous ? Quel but proposez-vous à votre existence ? Savoir marcher seule et sans appui n'implique pas que l'on doive toujours marcher seule. La vie est dure pour une femme isolée. Il faut qu'elle aime, comme les autres, plus que les autres. Et, si vous ne trouvez pas un amour exceptionnel, conforme à votre idéal, il est probable que vous accepterez un amour moyen qui vous apportera du moins une part de joies indispensables à connaître. Mais avant cette solution, vous contenterez-vous d'attendre ?

Elle avait baissé la tête. La menace de l'avenir souvent l'inquiétait. Sans répondre, elle l'interrogea des yeux. Et Claude dit :

— Pourquoi voulons-nous être libres ? Les gens, la foule des esclaves, affectent de croire que nous cherchons surtout à faire ce qui nous plaît. Non, vouloir être libre, c'est vouloir être mieux. La liberté, c'est le loisir de s'améliorer. Il y a toujours eu en vous, il y a maintenant en moi, un ardent besoin de nous développer selon les mesures invisibles de notre personnalité. Vraiment, je me sens gonflé d'effervescences nouvelles, et c'est parce que l'amour s'oppose à leur essor que je suis las de l'amour. Et cependant je sais que toutes ces forces intérieures s'évanouiront si le destin s'obstine à m'isoler. La personnalité intellectuelle peut grandir à l'écart. L'être moral ne se perfectionne que par contact. Un homme jeté sur quelque rocher désert ne progressera point. Les chocs hostiles et le bercement des rapports modifient la conscience, comme la mer polit un galet.

Elle l'écoutait avidement. Il parlait avec cette intonation grave, qui avait troublé Armelle le soir où ils s'en revenaient ensemble, et par laquelle il exprimait son émotion, sincère ou factice. Elle ne se défia pas, car ce n'était plus seulement la voix qui la troublait, mais la signification des mots. Et comme il hésitait, elle lui dit :

— Parlez sans crainte, je crois que vous allez dire des mots que j'aimerai.

Il les dit en effet, hardiment :

— Voulez-vous que nous soyons l'un pour l'autre ce contact nécessaire, et cela en dehors de toute préoccupation d'amour. Puisque la liberté et l'amour sont incompatibles, soyons libres et empruntons à l'amour ce qu'il a de bon, l'intimité, l'affection, la confiance, l'harmonie… Écoutez… je vous offre une année, deux années de ma vie, et je vous demande un an, deux ans de la vôtre.

Le visage d'Armelle marqua de l'étonnement. Elle ne comprenait pas.

— Une amitié, murmura-t-elle…

— Non, non, l'amitié a ses exigences et ses caprices. C'est encore un droit que l'on exerce et tout droit entraîne un abus. Et puis pourquoi classer un sentiment ? C'est ce besoin qui a limité les relations de l'homme et de la femme. On admet entre eux l'amour ou l'indifférence. N'y aurait-il pas un état intermédiaire qui participerait de l'amour pour l'essentiel et de l'indifférence pour l'accessoire ? On aimerait au point que les actes laisseraient indifférent. Somme toute, nous ne sommes jamais naturels les uns avec les autres. Dès que deux êtres sont en présence, une loi

se dégage de leur rencontre, une loi de rapports qui résulte du rapport qu'il y a entre leurs caractères, entre leurs instincts, et l'on devrait y obéir sans se soucier d'aucune considération étrangère. C'est cette loi que nous chercherons.

Il parlait lentement, en quête de mots pour émettre sa pensée confuse. D'un ton plus décidé, il ajouta :

— Mais cela ce serait l'inconnu de notre tentative, et je ne puis encore vous la montrer que comme une halte charmante dans notre vie, la mise en commun de nos efforts et de nos enthousiasmes, la culture de notre sensibilité, l'épreuve de notre indépendance. Chacun de nous sera maître de lui, et respectueux de l'autre. Nous aurons souci de notre liberté réciproque. Je n'essaierai pas plus de vous dominer, c'est-à-dire de vous diminuer, que je ne vous permettrai d'agir avec moi de la sorte. Qu'adviendra-t-il ? Je ne sais trop. Mais je ne doute pas que l'entente de deux êtres affranchis de l'amour ne produise quelque chose de bon. Inévitablement nous nous embellirons l'un l'autre, et nous nous aiderons à prendre conscience de nous-mêmes. Et quel joli souvenir pour plus tard !

Il avait l'impression exaltante que ses paroles coulaient de lui maintenant aussi aisément que les graines de la main du semeur, et qu'elles pénétraient en Armelle comme en une terre fertile.

— Je conçois cette vie dans un cadre spécial, car il ne faut pas négliger de stimuler notre imagination à l'aide d'ornements et de décors. Je la conçois aussi solitaire que possible : comparez notre première entrevue si guindée et si fausse et l'autre, chez vous, si féconde et si franche. Enfin je la conçois près de la nature, parce que celle-ci est la source de toute vérité et de toute simplicité.

C'est à elle que nous demanderons l'émotion vivifiante. Chacun de nous se doublera de l'autre pour la connaître, pour l'entendre, pour l'admirer, pour l'aimer.

Les paroles germaient, Claude en eut la conviction. La douce figure d'Armelle se détendait. Il lui dit encore :

— Écoutez… à certaines minutes de trouble causées par un spectacle, une joie, une douleur, quelque chose bat au fond de nous, sensation foudroyante que l'on n'est pas seulement un être qui respire, qui mange et même qui pense… C'est la vie obscure de l'âme… Voilà ce qu'il faut chercher… Voilà les minutes précieuses et profondes qu'il faut rendre plus conscientes et plus nombreuses. Nous les ferons jaillir, nous de notre intimité. Isolées, nos âmes sont inertes et froides. Plaçons-les l'une près de l'autre, au sein de la grande âme naturelle, toujours palpitante, et alors elles s'animeront. Il en sera comme de deux pierres qui se heurtent à l'ombre. Au contact, une étincelle brille, et il y a un peu de lumière.

Il s'était exprimé très bas. Aux derniers mots sa voix s'éteignit. Dans le silence, leurs pensées continuèrent à mûrir. Les flots du dehors expiraient autour d'eux. Claude prévit le consentement de la jeune fille. Cependant elle murmura :

— Vous ne m'aimez pas ?

Il la contempla comme s'il ne devait plus jamais la revoir, du moins sous sa forme de séduction. Ce fut un adieu presque triste à la fraîcheur des lèvres et à l'auréole des cheveux blonds. Une image de femme désirable se détachait d'elle comme l'enveloppe de luxe que l'on arracherait à un livre. Il déclara :

— Je ne vous aime pas.

Il leur sembla qu'ils avaient jeté loin d'eux des armes meurtrières et déposé tout un appareil inutile de cuirasses, de gantelets et de boucliers.

— Vous ne m'aimerez pas ? insista la jeune fille, vous êtes sûr que vous ne m'aimerez pas ?

Il réfléchit. Un grand besoin de franchise et de clarté l'empêchait de répondre. Il tâcha de voir en lui et de voir en l'avenir, et il dit :

— Je n'en suis pas sûr… Il se peut que je vous aime, il se peut que vous m'aimiez… c'est là peut-être la loi secrète de notre rencontre… je ne sais pas… mais, en vérité, je crois que ce qui pourra naître entre nous sera bien différent de l'amour que nous redoutons.

Après une hésitation, elle prononça :

— Nous sommes jeunes… le danger est peut-être là…

— Non, nous ne sommes pas de ceux auxquels commande leur désir. Si notre rêve échoue, ce ne sera point par là. La chute serait trop grande. Nous ne succomberons jamais à l'instinct, jamais.

— Alors, dit-elle, prenez l'engagement que vous n'essayerez jamais de m'avoir. Quoi qu'il arrive, il ne faut pas que vous soyez mon amant, car ce serait déchoir de notre rêve. Il ne faut même pas que cette idée, cette crainte nous gêne, car nous serions méfiants et paralysés. Ne faites pas cette promesse à la légère, elle est grave, et c'est la condition à laquelle j'accepte.

— Vous ne serez jamais à moi, je le jure.

Elle regarda longuement celui qui lui proposait une route nouvelle et s'offrait à marcher à ses côtés. Elle ne le connaissait pas plus qu'il ne la connaissait. Pourtant elle lui donna la main en toute foi.

— Nous tenterons cela, Claude, nous le tenterons loyalement. J'y apporterai ma part de vaillance et de beauté.

Un sourire joyeux les unit. L'avenir prenait un sens nouveau et adorable. Ils furent avides de ce qui serait. Armelle dit encore :

— Nous ne nous verrons plus jusque-là, seulement j'ai un caprice… Oh ! ne craignez rien, c'est le dernier… Je voudrais choisir et préparer moi-même le cadre de notre vie. Voulez-vous ?

Il inclina la tête.

Ils s'éloignèrent. Ils avançaient d'un pas ferme. Leurs silhouettes s'harmonisaient en détails de force, d'orgueil et d'élégance. Ils allaient vers un joli but, et ils y allaient avec toutes les chances de succès qu'autorise un destin favorable.

IV

Il y avait à l'avant de la barque des tapis éployés et des toiles multicolores qui cachaient la vétusté des planches. Tout au bout une meule de fleurs où, parmi les feuillages, jaillissaient des têtes de roses, d'œillets et d'iris, s'évaporait comme un brasier d'encens.

Étendu sur un lit de coussins, Claude était séparé des trois matelots de l'équipage par la grande courbe de la voile que le vent creusait à sa droite et derrière lui. Pour ne pas s'ouvrir,

avant de revoir Armelle, au charme du pays, il ne regardait point couler le long de la rivière les plaines et les collines changeantes. Ses yeux suivaient les nuages dans le ciel sombre. La voile couleur d'ocre les retenait aussi. Et il songeait.

Il songeait au mois qui venait de s'écouler depuis l'établissement de leurs libres rapports. Fidèle au pacte, il avait attendu patiemment sans se rappeler à elle par une visite ou par une lettre. Et des journées lourdes s'amassaient. Il comprenait bien que ses préparatifs de voyage et surtout ses plans d'installation la devaient occuper, et qu'il lui fallait en outre, pour expliquer ce voyage, prendre des arrangements à l'égard de son père, de ses amis et du monde. Néanmoins il s'inquiétait de ce long silence. N'avait-elle point changé d'avis ? Ce fut un soulagement quand lui parvinrent enfin les instructions d'Armelle.

Elles étaient précises et courtes :

« Prenez ce soir le train pour Redon. Au quai de la Vilaine, une barque vous attendra. La cinquième heure vous aborderez à un gros bourg. Vous y trouverez un cheval et un enfant qui vous conduira vers moi. »

Claude sourit. C'était bien, ce côté extérieur et plastique du projet qui devait séduire d'abord et même accaparer l'imagination d'une femme. Réduite à sa propre vision elle ne le pouvait entrevoir qu'à travers une mise en scène originale, compliquée de détails un peu puérils et de circonstances romanesques. Le chemin de fer est un mode de locomotion vulgaire, non l'eau d'un fleuve ou le dos d'un coursier. Et l'incertitude de l'étape n'ajoutait-elle pas un élément de mystère et de poésie ?

Complaisamment Claude s'offrit aux sensations dont Armelle le voulait orner. Elles furent d'ordre plus précieux qu'il ne le supposait. Sans choc ni bruit la barque glissait sur l'ondulation des petites vagues, aussi aisément que voguait là-haut la flotte des nuages sur l'onde du ciel. Et sa vie partagea la fuite des choses. Le vent poussait tout cela, la barque, les nuages et la vie, vers des buts inconnus, comme un berger fou qui chasserait son troupeau devant lui, au hasard. En quelle terre aborderait-on ? C'était un délice de l'ignorer.

Et ce fut un délice également de s'assimiler à ces choses qui ne savaient point d'où elles venaient. Il se sentait comme elles, allégé de souvenirs. Son passé se désagrégeait, et les bribes des vieilles amours, des chagrins de jadis, des ambitions et des soucis, restaient en route, noyées dans l'écume, éparpillées, dans l'espace. Libérée d'entraves, sa vie n'appartint plus à telle époque déterminée. Elle s'affranchit de l'heure et du siècle, et fut de tous les temps, comme le bercement du bateau, l'éclat des fleurs, les rives vertes et les nuages gris.

Mais soudain Claude avisa au-dessus de lui, en plein ciel, une arche audacieuse qui reliait les deux falaises. La voile fléchit. On la carguait. À l'aide des rames on atterrit sur la gauche, en un petit port entouré de rochers et vers lequel descendaient des groupes de maisons.

Ayant monté la rampe du quai, Claude aperçut, au seuil d'une auberge, un jeune paysan qui tenait un cheval à la bride et qui se découvrit à son approche. Il l'interrogea pour qu'il n'y eut pas d'erreur. Puis, après s'être reposé un moment et restauré, il se mit en selle. L'enfant marcha devant lui. On sortit du village.

Tout de suite ils quittèrent la route pour prendre un de ces anciens chemins de gazon qui serpentent à travers les haies, sillonnés d'ornières, inégaux et boueux. Comme ils se ressemblent tous, leur monotonie ne put distraire Landa. Il se maintint en un songe subtil, homme évadé du présent et lâché à travers les âges. Un garçon le guide. Un cheval le porte. Il voit du ciel, des arbres et de l'herbe. Des pies et des geais volent. Y a-t-il rien de cela qui soit spécial à un temps et empêche de vivre à celui qu'indique le caprice ?

Il fut le Celte en chasse, le Romain de César, le seigneur à l'affût de son ennemi. Et c'était d'un agrément si ineffable qu'il redoutait presque la rencontre d'Armelle. Elle ne pouvait que le ramener à la réalité d'une époque. Un émoi serrait son cœur.

Se livrait-elle aux mêmes sensations qu'elle avait imaginées pour lui ? Que serait-elle ? Dame charitable qui donne le gîte et la pâture au voyageur las ? Sœur affectueuse qui accueille gravement le retour de son frère ?

Plus de trois heures, ils marchèrent sans repos par les chemins vides. Un peu d'ombre mêlée au jour brouilla la silhouette des choses. Le monde merveilleux commençait à s'agiter. Au ras des arbres les fantômes de la nuit palpitaient et les petites fées bretonnes s'éveillaient dans l'invisible. Claude fut le croisé qui revient d'Orient. Vers la ville forte où les vassaux protègent l'épouse, il avance en hâte, chargé de gloire et brisé de fatigue. Quelle joie devant les rouges cheminées de rappeler ses prouesses en détirant son corps !

L'ombre s'accumula. Le vent tombé agonisait parmi les feuilles. Les bruits résonnèrent davantage, comme doublés

d'échos. Les pas du cheval et de l'enfant devaient s'entendre au loin. De l'ombre encore, de l'ombre tomba en nuées lourdes, accourut en colonnes opaques. Et soudain Claude fit un geste si brutal qu'il arrêta sa monture. Un cri de stupeur vibrait en sa gorge. Il regardait de ses yeux avides, comme on regarde un spectacle incompréhensible et magnifique.

Là-bas, au bout du chemin élargi, sur une éminence légère, se dressait, apparition prodigieuse, une muraille d'enceinte flanquée de tours, avec portes et mâchicoulis. Elle se dressait, altière et puissante, la base noyée déjà dans les ténèbres, mais les créneaux fièrement découpés dans les clartés livides de l'horizon, et précis comme les fleurons d'une couronne héraldique. Et à droite et à gauche, elle se recourbait sur elle-même en un grand cercle dentelé. Du milieu pointait un flèche d'église fine et hardie.

C'était une ville close, une cité mystérieuse et surnaturelle, fleurie là par quelque sortilège. C'était incroyable et grandiose, terrifiant et harmonieux, magique évocation d'un très vieux passé. On eût dit l'œuvre féodale d'un enchanteur. Des guerriers, des manieurs de fronde et d'arbalète, des hommes à jambages et à casque de fer, s'y abritaient sans doute. À moins que ce ne fût la retraite diabolique de tous les mages, druides, sorciers et devins que l'on traque même au pays de légende. Vraiment cela semblait irréel, et plutôt que de la terre, surgir du ciel, comme une de ces fantasmagories où le hasard s'amuse en la tristesse du crépuscule.

Claude restait confondu devant le miracle. Son rêve aboutissait-il à la folie de l'hallucination ? Il se pencha pour interroger son guide, mais l'enfant avait disparu. Il frissonna. Des profondeurs sombres jaillit la menace de ce que l'on ne voit point.

Le cheval se remit en route. Claude subit l'assaut d'étranges sensations ourdies par des spectacles dont il ne savait ni n'osait étreindre la réalité. Son cerveau flottait au gré d'illusions indécises.

Les pâleurs lointaines s'imprégnaient de nuit. La ville ne fut plus qu'un énorme bloc noir à parois indistinctes, et les créneaux de pierre se confondirent avec les créneaux d'obscurité qui s'y emboîtaient. À l'approche de Claude l'enceinte se haussa et se resteignit au point qu'il ne vit bientôt qu'un mur énorme encadré de deux tours massives. Son cheval prit à droite. Il le laissa faire. Au pied des remparts se mouvaient des vagues blanchâtres dont la fraicheur lui glaça les épaules et, parmi les déchirures de cette brume, il aperçut de l'eau qui luisait comme une plaque d'ardoise lavée de pluie. Il suivait un large fossé.

Il passa près de la première tour, puis près d'une seconde. Mais la troisième l'étonna, car elle était percée de trous de lumière, de longs et minces, de vastes et carrés, tous éclatants comme si un incendie eût flambé en son ventre creux. Un son de cor ouvrit l'espace et y jeta la mélancolie de ses notes lentes. Et aussitôt le silence referma la brèche et pesa de nouveau.

Alors Claude fut anxieux ainsi qu'un voyageur au terme inconnu de l'étape. Qu'allait-il advenir ? Une vision le hanta : cheminée joyeuse, serviteurs assemblés, et la vieille nourrice qui baise les mains du Seigneur et délace en tremblant sa cotte de mailles. N'entendait-il pas un cliquetis d'armes ? De fait, comme il s'éloignait de la tour, un tumulte retentit et il s'avisa qu'une masse se détachait du mur et s'abattait à ses côtés. Au même moment, une torche flamboya sous une arcade béante. Un pont-levis enjambait le fossé.

Quelqu'un saisit la bride du cheval. Claude descendit et s'engagea sur la passerelle entre les chaînes qui la reliaient à deux bras de potence. Ses pas résonnèrent. Des lueurs dansaient au fond de l'eau et, plus loin, s'étalaient en nappes claires à la surface du miroir.

Un homme qui tenait la torche fumante le conduisit par le vide d'un jardin vers une tourelle accolée contre la tour. Les spirales d'un étroit escalier s'y enroulaient. Ils le gravirent, puis, ayant ouvert une porte, l'homme s'effaça, et Claude entra dans une grande pièce brillante. Armelle s'y tenait, debout.

Elle était vêtue très anciennement. Sa robe de velours violet galonnée de dentelles d'argent, et cerclée à la taille d'une grosse ceinture de fer, s'allongeait par plis souples en une traîne évasée. Ses cheveux blonds ondulaient autour d'un menu bonnet. Des pierres chargeaient ses doigts. Les manches pendaient jusqu'à terre, et les bras nus en émergeaient comme de deux calices somptueux. Elle souriait. Et ce n'était point un sourire issu de quelque sentiment intérieur, joie ou coquetterie, mais un sourire de beauté, sans autre raison que lui-même.

En vérité, cette fois, Claude n'eut besoin d'aucun effort et d'aucun mensonge. Il se rua hors du présent, délivré de la petite prison de temps où le destin nous enferme de telle année à telle année, avec la nostalgie des périodes défuntes ou futures. L'illusion fut sincère et totale, et rien en lui n'y résista. Il ne savait en quel lieu ni en quel âge il se trouvait transporté, ni ce qu'il faisait dans cette salle ronde dont les embrasures de fenêtre formaient comme des chapelles, dont les tapisseries racontaient des histoires de chevaliers en partance pour la guerre ou de dames récompensant les vainqueurs des tournois. Mais il savait qu'il ne

vivait pas sa vie ordinaire, qu'il échappait aux lois d'asservissement et de monotonie, et que cela était bien. Il rêvait un joli rêve de grâce et de liberté. Vers celle qui le lui donnait, il tendit les mains en guise de remerciement.

Avant qu'il ne se réveillât, et comme déjà l'inquiétaient le retour proche de la réalité et l'idée des phrases à dire et des gestes à accomplir, une servante entra qui prit un flambeau et fit signe à Claude de la suivre.

V

« Une des villes où se retrouve le plus correctement la physionomie des siècles féodaux est Guérande. Ce nom seul éveillera mille souvenirs dans la mémoire des peintres, des artistes, des penseurs, qui peuvent être allés jusqu'à la côte où gît ce magnifique joyau de la féodalité si fièrement posé pour commander les relais de la mer et des dunes… Encore aujourd'hui, Guérande est enceinte de ses puissantes murailles, ses douves sont pleines d'eau, ses créneaux sont entiers… »

Claude regarda le titre du volume où M de Rhuis lisait ces lignes. C'était la Béatrix de Balzac. Il se souvint.

Armelle ouvrit l'une des fenêtres de la salle et lui montra l'admirable immensité qui se déployait :

— Voici les dunes au pied des collines, avec les marais salants et la multitude de leurs petits rectangles d'eau et de leurs petits cônes de sel. Dans la brume à gauche, le clocher carré du bourg de Batz, plus loin celui du Croisic. À droite, Piriac. Là-bas, la mer.

Claude soupira :

— C'est une bien belle réalité, mais c'est la réalité tout de même. Or, depuis hier, je vivais en pleine fantaisie et je m'y accoutumais. Ma chevauchée par la campagne vide, l'éclosion inattendue de cette ville extraordinaire, le pont-levis, les torches, l'escalier dérobé, je n'étais pas très sûr que tout cela fût véridique. Je croyais presque à un pays imaginaire. Cette nuit j'ai rêvé de batailles et je m'y démenais comme un preux des romans de chevalerie.

La mise en scène de leur rencontre les amusa. Mais ne se disposaient-ils pas à de plus hautes émotions par ces préliminaires ingénieux où d'ailleurs ils avaient trouvé allégresse et ravissement ?

— Nous ferons mieux, dit Armelle, et plus sérieusement, sans subterfuge ni inventions compliquées. La nature nous y aidera, notre désir, et aussi le passé avec ce qu'il contient de troublant.

Ils se penchèrent. À quelques mètres au-dessous d'eux, se reflétait l'image renversée de la tour. Des roseaux bruissaient. Une autre tour à droite, une autre à gauche, limitaient la vue.

Sortant de la salle, ils montèrent l'escalier. Il accédait à une plate-forme d'où l'on apercevait des tours et la houle des toits dominée par la masse gothique de la cathédrale.

Armelle s'émut, car, tout enfant, elle était venue chez une vieille cousine qui demeurait là, et, en cachette, elle gravissait souvent les marches de pierre pour rêvasser au-dessus de la ville et des dunes. Les tours l'effrayaient comme autant de prisons pleines de petites filles que la mauvaise fée tient captives. Elle-

même, n'était-elle pas enfermée sous la garde d'un dragon ? Elle suivait des yeux les oiseaux et tâchait d'en découvrir un qui fût bleu puisque ainsi se déguisent les princes charmants.

— Je n'y suis jamais retournée, dit-elle. Ma vieille cousine est morte, me léguant cette propriété, et tout cela s'effaçait de ma mémoire. C'est seulement après notre entretien que je pensai à tirer parti de mon donjon. Je le fis restaurer. Le premier étage forme votre chambre, le second notre salle d'intimité. Moi, j'ai conservé la maison d'habitation telle quelle.

Au fond du jardin, c'était un ancien manoir à double pignon, hérissé de fenêtres pointues et balafré de poutres en croix. Des roses sauvages y grimpaient. Des fleurs et des herbes se bousculaient dans les pelouses. Une vie calme reposait en cet enclos.

— Et le pont-levis ? demanda Claude, le pont-levis est une trouvaille.

— La poterne et la herse existaient déjà, car ici logeait autrefois une très puissante famille, autorisée par privilège à user d'une sortie particulière, ainsi que l'atteste le cartulaire de Redon ! Je n'ai eu qu'à solliciter pour obtenir la même faveur.

— Solliciter ?… au nom de qui ?…

— Au nom d'Armelle de Rhuis, dame de céans, sœur de Claude Landa.

— Sœur de Claude Landa ?

— Oui, vous pensez bien que nous n'exciterons déjà que trop la curiosité de nos voisins. Un frère et une sœur, passe encore… mais un jeune homme et une jeune fille qui cohabitent, quel

scandale inutile. J'ai engagé tous mes domestiques ici, et j'ai fait répandre le bruit que j'étais veuve.

— Veuve ?

— Sinon, comment expliquer la différence de nos noms ? Ensuite cela me donne plus de liberté, ainsi que je l'ai dit à mon père en le priant de m'écrire au nom de madame.

— Votre père vous sait ici ?

— Oui, mais il me croit seule, et il me juge assez originale pour que ce nouveau caprice ne l'étonne nullement.

Ils plaisantèrent les premiers jours, comme deux enfants qui découvrent quelque jeu nouveau, leur projet ne pouvant encore leur sembler qu'une émancipation charmante et le loisir d'être jeunes et insouciants. Les combles poussiéreux du manoir furent mis au pillage. On en tira maintes défroques, draperies, ferraille, bahuts et candélabres, dont s'enjoliva la salle du donjon. Sur le mur, des chapes de velours noir à croix en relief s'écartelèrent comme des chauves-souris crucifiées. L'aigle d'or d'un lutrin prit son vol vers les solives du plafond. Deux armures gardèrent l'entrée, fort dignes. Ils s'y introduisaient et, par gestes et paroles, se défiaient en combat singulier.

La joie du rire les ramenait à leurs années naïves. Il tintait clair et frais. Les crises s'achevaient en langueurs béates où ils avaient l'impression de n'avoir point perdu leur temps. Peut-on mieux faire que de rire ?

Claude y prêtait, s'oubliant parfois à reprendre auprès d'Armelle son rôle de galanterie qu'excusait l'état mal défini de leurs rapports. Le silence surtout les embarrassait. Ils en ignoraient

encore l'inestimable prix. Pour le rompre, Landa disait des mots au hasard, et il les disait selon ses vieilles habitudes de courtisan. L'ayant bien écouté, Armelle le remerciait avec ironie. Et ils riaient.

Ils riaient pour rire, parce que c'est bon. Le gaieté est délicieuse qui n'a d'autre cause que l'absence de peine et d'autre manifestation que des espièglerie d'écolier. À ces moments-là, ils avaient envie de s'embrasser d'un gros baiser qui sonne. Ils auraient bien encore couru dans les allées de l'enclos, en se tenant par la main et en sautant des obstacles.

Mais ils devenaient sérieux à l'extérieur des remparts. Ils aimaient cheminer sous les ombres du mail et des boulevards circulaires qui le prolongent, et regarder l'enceinte avec ses neuf tours ventrues et ses quatre portes massives.

Les siècles l'ont diversement traitée. Ici elle dresse intacte l'orgueilleuse coiffure des créneaux. Plus loin, décapitée, elle n'offre plus que le travail harmonieux des mâchicoulis. Des fentes l'entr'ouvrent. Des brèches bâillent. Mais partout c'est la même teinte grise uniforme, couleur de temps. C'est la même mosaïque austère, faite de moellons inégaux et disjoints. C'est la même effervescence de végétation, folle, imprévue, luxuriante, s'autorisant de la moindre motte pour germer, de la moindre fissure pour s'échapper. L'œil de la meurtrière est un prétexte à sourcil de broussaille. Telle touffe se hérisse au bord d'un trou, comme un bouquet de poils en une oreille. À pleine gueule, les fenêtres crachent des fusées d'arbustes, des jets de valériane, d'œillets et de mauves. Le lierre surtout, maître des ruines, les habille à sa guise, cache ou respecte leur nudité, et déploie de sombres et fastueuses draperies.

Ils s'attardaient davantage aux endroits où subsistent les fossés. De l'eau dort encore dans la couche de vase, parmi la chevelure des roseaux et la fleur sournoise des renoncules. Elle baigne le pied des murs. Sur leur reflet voguent les lentilles et les feuilles de nénuphar. Spectacle troublant, d'une séduction indéfinissable. Les yeux et les rêves en sont captifs.

Là jadis, songeaient ou disaient Armelle et Claude, là jadis ont eu lieu de formidables combats. Les machines de guerre enjambaient les douves et s'accrochaient à l'enceinte. S'aidant les uns les autres, soldats et capitaines grimpaient sous l'averse des pavés, des boulets et du plomb fondu. Ou bien c'est la nuit. À l'abri des ténèbres se glissent de silencieux fantômes. L'escalade commence. Armes ni cuirasses ne résonnent. Il y a moins de bruit encore que les autres nuits, comme si la nuit était complice. Et c'est plutôt l'angoisse de l'espace qui avertit le veilleur. Alors un tumulte s'élève, cris d'appel, cliquetis d'épées, hurlements de colère et de terreur. Des masses noires culbutent dans le vide.

Et le linceul de l'eau enveloppe pêle-mêle les blessés et les cadavres.

Une fin d'après-midi, ils trouvèrent à l'enceinte un aspect incroyable.

Elle était toute rose. Toute rose, d'un rose pâle, elle semblait, la vieille parure de pierre, fraîche comme un collier de corail. Une nuée rose flottait contre elle. Du rose atténuait ses rides, comme un fard de jeunesse. Du rose voltigeait à travers les arbustes. Et il en retombait des lueurs sur l'eau morte. C'était, de très loin, du bord extrême de l'horizon, par-dessus la mer et par-dessus les dunes, c'était la caresse expirante du soleil.

Ils en furent enveloppés. L'air subtil et coloré les imprégna de bien-être. Leur vision des choses devint plus légère.

Claude dit :

— Évoquons quelque seigneur d'autrefois et sa dame. Ils se promènent comme nous autour de la ville. Comme nous, l'apothéose du vieux rempart les ravit. Et tenez, notre ombre, là-bas, n'est-ce pas la leur ?

Ils se soumirent à la fantaisie de l'illusion. Sur cette trame un peu frivole, se tissaient d'autres pensées plus graves qu'ils ne distinguaient point, tellement le dessin en demeurait confus.

L'ombre engloutit les nuées roses. Le rempart s'assombrissait entre les plaines livides du ciel et les blancheurs éparses de l'eau. Ils se remirent en marche.

Devant eux, avec un grincement de chaîne rouillée, le pont-levis s'abaissa. Quelques notes de cor traînèrent, tandis que sous l'ogive de la voûte flamboyait une torche. Ils furent joyeux. Moins par raisonnement que par intuition subite et irrésistible, ils savaient qu'il était très utile, voire même indispensable à la progression de leur rêve, de jouer au seigneur et à la châtelaine qui rentrent dans leur donjon.

VI

Ils disciplinèrent leur existence. On se verrait aux heures des repas, l'après-midi pour la promenade, et, selon leur envie, le soir. En dehors de ces rencontres chacun agirait à sa guise.

Ils lurent. Mais les livres ne les intéressaient que relativement à leur propre situation. Les plus belles pensées, dont ils se fussent plu, en temps ordinaire, à se communiquer la découverte, passaient inaperçues, tellement les captivait davantage le problème de leur intimité.

En fait ils ne goûtaient de joies fécondes que le long du chemin qui cerne la ville. Là mûrissait leur vie sérieuse comme au soleil un fruit d'espalier. Aussi n'abordaient-ils ces lieux sacrés qu'en toute onction et s'offraient-ils pieusement aux rayons de grâce qui fluaient de l'enceinte. Ils la contemplaient sans lassitude. Ils écoutaient de leurs oreilles attentives ce qu'elle pouvait bien dire dans le silence des matins et des soirs. Ils respiraient son haleine de fleurs sauvages et d'herbes humides. Et ils l'interrogeaient avidement sans trop savoir le sens de leur supplique, ni la réponse qu'ils espéraient.

Elle leur raconta son histoire. Elle dit la vaillance des citoyens, tous de rudes hommes de guerre fidèles à leurs ducs bretons. Elle dit la lutte tragique de Blois et de Montfort, la prise de la ville par Louis d'Espagne et l'incendie de cinq églises, l'entrée de Duguesclin et la défaite de Clisson. Elle dit aussi les longues périodes de paix où la cité fleurit derrière son bouclier de roc, où les sauniers s'assemblent avant de conduire vers les campagnes de France leurs mules chargées de sel et d'oignons.

Et ils étaient pleins d'affection et de fraternité pour tous ceux qui vécurent à son abri.

— Ne craignons point de nous attendrir, disait Claude. On pleure bien à revenir où l'on fut plus jeune, pourquoi ceux qui

tendent vers la vie de l'humanité ne pleureraient-ils pas où cette humanité fut plus jeune ?

Certes elle le fut ailleurs, et partout des raisons de larmes pourraient se découvrir, au sein des forêts ou au milieu des cités. Mais nulle part autant qu'en une ville close ne persiste le passé. Il est là, devant vous, concentré, impérissable. Les murs, ses contemporains de chaque jour, le gardent comme des geôliers dont il ne saurait tromper la vigilance. On le tient. On l'entend.

Ils le voyaient aussi comme une atmosphère flottante. Événements, catastrophes, rumeurs du peuple, épouvante des masses, misère et bonheur des individus, tout cela forme, au ras des créneaux, un nuage épais et mouvant qui roule par les rues, baigne les maisons et se cristallise le long des murailles. Il n'a point d'issue pour s'échapper, s'épandre et disparaître, et il bouillonne, il vient battre en écumant les parois qui l'enferment, et la lave des siècles et des siècles fermente dans l'immuable cuve de granit.

Mais un jour, comme ils se taisaient, le silence leur sembla tout à coup infiniment vide. Ils se regardèrent. Claude dit avec ironie :

— Nous avons l'air de deux braves chiens qui feraient les beaux devant une statue pour en obtenir une friandise.

Un doute navrant les accabla. Quel bénéfice leur valait cette évocation de batailles féodales et de surprises nocturnes ? Qu'éprouvaient-ils de si singulier qu'ils en pussent se réjouir ? Pourquoi l'admirable confiance avec laquelle ils demandaient à un vieux pan de mur et à une flaque d'eau l'aumône de quelque miracle ?

Désespérément ils implorèrent la sainte muraille. Ils en énuméraient les délices et les bontés avec la ferveur de dévots qui chantent les litanies et, dévidant le chapelet aux grains de pierre, ils réclamaient une réponse à leurs doutes. L'idole resta muette et lointaine. Elle leur parut fort ennuyeuse, simplement une ruine composée de moellons indifférents et couverte d'un feuillage banal.

Armelle se leva et partit. Claude rentra. Le lendemain ils ne se virent qu'aux heures des repas et n'y échangèrent aucune parole. Puis, les jours suivants, Claude ne se présenta même point.

Ils souffraient de ne plus croire à l'excellence de leurs méditations. Ils les jugeaient niaises et puériles et, des doutes plus graves s'insinuant en eux, ils ne tardèrent pas à suspecter la valeur même de leur tentative.

— Que voulons-nous ? songeaient-ils, que voulons-nous ?

Ils l'ignoraient. Ils se retrouvaient soudain dans l'ombre, avec la conviction qu'ils avaient jusqu'ici marché au hasard et gaspillé sans profit les ressources précieuses de leur énergie. Qu'y avait-il derrière la façade de jolies phrases qui leur masquait la réalité ? Rien, peut-être…

Alors de secrètes tentations leur conseillèrent de s'accommoder d'un bonheur plus facile. La lumière les attirait. Une vision obsédante montrait à chacun d'eux ce que l'autre représentait de doux et d'ineffable, et ce qu'ils perdaient de joies certaines à poursuivre une chimère impossible. Comme les choses se préciseraient ! Quelle claire signification prendrait la théorie des seigneurs et des dames errant par couples autour de la ville ! Quel air de fête aurait la grise muraille !

Ils eurent peur, Claude surtout. Ils supposaient bien qu'une crise analogue les secouait, et ils s'alarmaient encore davantage de se savoir également cloîtrés, inquiets, peureux, soumis aux mêmes instincts, prêts par conséquent aux mêmes défaillances.

Claude fut sur le point de partir.

Un soir, de sa chambre, il perçut, dans l'escalier le frôlement d'une étoffe. Il prêta l'oreille. Le bruit continua jusqu'à l'étage supérieur, et il entendit s'ouvrir et se refermer la porte de la salle : « C'est Armelle, murmura-t-il, Armelle ! » Ce nom lui semblait fait de syllabes inconnues. Il le répéta d'une voix haute, comme s'il appelait : « Armelle », et il eut l'impérieux désir de la voir sans plus tarder, de lui dire des mots quelconques et d'écouter les mots qu'elle lui dirait. Il monta.

Une demi-obscurité l'accueillit au seuil de la salle où mourait la lueur d'une veilleuse. Aussitôt il reconnut Armelle, debout, vêtue d'une longue robe blanche et tournée vers lui. On eût dit une apparition. Landa n'osait remuer de peur qu'elle ne s'évanouit, et il attendait un geste d'elle. La veilleuse vacillait. Tout au plus discernait-il la forme blanche. Il marcha. Par mouvements invisibles, elle recula jusqu'au mur. Claude tendit les bras. Elle disparut.

Il resta stupéfait, tout près de croire à un inconcevable prodige, d'autant qu'avant de s'éteindre la flamme, d'un éclat brusque, avait illuminé la silhouette menaçante d'un homme qui brandissait une épée.

L'excès de son effarement le fit sourire. À l'aide d'allumettes il avisa les personnages d'une vieille tapisserie, et, l'ayant écartée, une petite porte pratiquée dans le mur. Il l'ouvrit. L'air frais du

dehors lui caressa le visage. La forme blanche se devinait, assez lointaine.

Comme s'il eût voulu l'étreindre, il se dirigea vers elle, les mains en avant, insouciant du danger. Il trébuchait, se heurtait à des cailloux, s'embarrassait en des racines. Mais, plus que les obstacles matériels, s'opposait à son élan quelque chose d'indéfinissable qu'il devait rompre. Il éprouvait à faire du bruit et à se mouvoir la même gêne que l'on aurait à crier dans une église, aux heures où elle est sombre et déserte. Il eût voulu marcher sur du gazon. Il ralentit le pas. Et c'est doucement, délicatement, qu'il vint se poser auprès de la jeune fille.

Armelle ne bougea point. Elle était appuyée contre un des créneaux, au faîte des remparts, et tournée du côté de la ville. La nuit mêla leurs rêveries. Ils se taisaient. Et quoique leurs vêtements se touchassent, ils ne redoutaient aucun péril, car ce qui s'interposait entre eux les défendait mieux que l'éloignement et que la plus ferme volonté.

C'était un grand respect. Il ne montait pas du fond de leur être, mais ils le recevaient de toutes parts ainsi que des effluves sans cesse renouvelés. Cela venait de la nuit. Elle les rendait humbles et timides.

Au-dessus d'eux se devinaient des nuages paisibles, et, tout autour, des voiles de brume qui séparaient un coin d'espace ténébreux de l'espace infini où devait s'épandre la blancheur de la lune et des étoiles.

— Ne dirait-on pas que nous sommes dans une immense cathédrale ? fit Claude à voix basse. Les murs en exhaussaient jusqu'au ciel les murs de l'enceinte. Des piliers d'ombre la soute-

naient. Il y avait comme des fenêtres pâlies par d'incertaines lueurs et des profondeurs d'abside noyées en une obscurité plus épaisse. Et c'était de la voûte invisible, et des blêmes croisées, et des chapelles noires qu'émanait ce grand respect dont Armelle et Landa subissaient l'influence. La nuit les purifiait. La grâce chassait l'esprit du mal. Quelque chose, s'infiltrait en eux, comme de l'eau patiente qui écarte les atomes serrés d'un corps, se glisse, s'insinue, le perce et l'imprègne de sa fraîcheur.

Tout émus ils se penchèrent sur la ville.

— J'ai la vision, reprit Claude, d'un office surnaturel qui se célèbre dans la nef majestueuse… Nous sommes à genoux et nous prions… Et au-dessous de nous sont agenouillés et prient les êtres de tous les siècles, hommes et femmes, riches et pauvres, dont nous sommes les frères compatissants.

Leur poitrine se gonfla de tendresse. Toute la joie et toute la douleur de ceux qui avaient vécu là, leurs sanglots, leurs espoirs, leurs amours, leurs blasphèmes, tout cela s'évapora comme un parfum d'encens qu'ils respiraient avec piété.

VII

Pareille à ces rêves d'un moment où s'enchaînent d'innombrables faits, la fugitive minute leur laissa le souvenir d'une impression longue, puissante et complexe. Ils en éprouvèrent aussitôt le bénéfice, étant rassérénés et confiants en l'avenir.

Certes la lutte continuerait. Ils auraient encore à se défendre contre leurs instincts et contre la tentation des joies claires et fa-

ciles qu'ils avaient décrétées indignes. Mais, n'ayant jusqu'ici que sollicité le passé, ne devaient-ils pas s'applaudir du succès obtenu ? D'autres efforts aboutiraient à des récompenses plus complètes qu'ils goûteraient chaque fois davantage avec des sens plus affinés et un esprit moins asservi à ses anciennes façons de jouir.

Ils retournèrent ensemble autour de la ville. Et ils n'eurent plus besoin d'implorer la muraille, ni de la hausser au rang d'idole qui bénit ou se refuse. Elle fut simplement la ruine où s'attestent les âges défunts. Elle fut le grand coffret de pierre où gît, comme une relique, l'immortel passé.

— Oh ! le passé, résuma Claude, comme j'en comprends l'aide maintenant ! Comme notre instinct mystérieux a deviné qu'il fallait nous baigner à cette source de sagesse et d'émoi ! Nous nous sommes dépouillés d'abord de nos vieux vêtements afin de nous laver de notre petit passé, à nous, si mesquin et si triste. Et aujourd'hui nous nous sentons une parcelle du grand passé des choses. Ainsi s'est dégagé un peu de notre âme essentielle, un peu de notre âme d'éternité. En la rattachant à celle d'autrefois, nous la faisons participer à des siècles de conscience.

Ils avaient donc raison de la chercher, cette âme morte et toujours vivante. Elle réside dans la vie, dans les faits, témoignages, œuvres, vestiges de cette vie, dans un morceau de silex, dans les miettes d'un bibelot.

— C'est vrai, dit Armelle, le vieux rempart n'est pas seulement bâti avec des pierres, mais avec les craintes, les aspirations et les nécessités de toute une époque. Il y a là des traces de regards, des traces de doigts, des traces d'âme prévoyante, ou peureuse, ou

tranquille, ou féroce, ou rapace. C'est cela que nous évoquons, c'est cela qui nous a fait défaillir l'autre soir, comme si nous nous rappelions une époque indéterminée de notre existence à nous.

Sachant la signification de leurs actes, ils n'en agirent que plus simplement. Parfois de petits rentiers se chauffaient au soleil : ce voisinage ne les chagrina point comme auparavant. Ils ne s'offensaient pas davantage que des canards s'ébattissent parmi les roseaux des douves féodales. Et les blanchisseuses qui lavent le linge de la ville dans l'eau séculaire ne furent plus leurs ennemies.

Ils ne craignirent point de compromettre leurs conquêtes en s'écartant des remparts. D'ailleurs toute ville est ceinte d'une zone où s'épandit quelque chose d'elle. Guérande, forteresse hautaine, est environnée de menus castels, échoués dans le jardin joyeux de ses compagnes comme des rocs éboulés d'une falaise. Ils ont l'aspect farouche et comique de vieux chiens rageurs qui ne peuvent plus mordre. Malgré leurs tours démantelées, leurs bastions effondrés, ils aboient encore après le passant et lui montrent les dents avec les tessons de bouteille de leurs murs. Ce fut un plaisir pour Armelle et pour Claude de les découvrir au fond de leurs niches de feuillage.

Si la grâce du passé les favorisait, leurs rapports ne s'amélioraient pas. Ils ne pouvaient nier que leur vie se fût heureusement imprégnée de la vie des choses mortes. Mais qu'en retiraient-ils pour le bien de leur propre cause ? Le développement de leur sensibilité les unissait-il davantage ? Ils avançaient bien de front, mais plutôt sur deux routes parallèles qui se hérissaient d'obstacles au travers desquels ils se voyaient et s'entendaient à peine.

Dans l'espérance d'accroître leur intimité, ils ne se quittèrent plus, et ils parlaient beaucoup afin de se mieux connaître. Ils avaient l'air d'offrir sur leurs mains ouvertes tout ce qu'ils savaient ou ignoraient d'eux-mêmes et de se dire anxieusement :

— Tenez, voilà, me comprenez-vous ? Y a-t-il là de quoi vous séduire ?

Hélas ! sous l'amas des contradictions et des mensonges inconscients, ils achevaient de s'égarer.

Un jour, sans le vouloir, M de Rhuis vit, sur l'enveloppe d'une lettre que Claude jetait à la poste, le nom d'une ancienne maîtresse dont il l'entretenait parfois. Elle n'y fit pas attention. Mais deux heures plus tard, au cours de leur promenade, elle réfléchissait :

— Si je m'inquiétais de lui le moins du monde, je me serais émue. Que lui dit-il ? A-t-il confié notre secret ? demande-t-il conseil ? Certes je ne l'aurais pas interrogé. Encore m'eût-il fallu dominer certains instincts inférieurs. Or je n'y ai même pas pris garde. Quelle marque d'indifférence !

Et elle songeait, tandis que Landa marchait devant elle :

— Qui est cet homme ? Que me veut-il ? Que fait-il auprès de moi et qu'est-ce que j'attends de lui ? Pourquoi ce passant, cet étranger dans ma vie ? Personne, personne ne m'a paru si loin.

Claude se retourna. Il surprit sa peine. La même le hantait. Il lui dit tristement :

— Vous souffrez, n'est-ce pas ? moi aussi. Nous souffrons parce que nous avons voulu être moins seuls que jadis, et que

nous sommes plus seuls que jamais.

— Je le suis au point que je ne sais plus si je vis. Il m'en faudrait quelque preuve certaine. Et rien ne me la donne, ni vous qui vous éloignez, ni les choses mêmes, car je m'en désintéresse. Tout s'éteint, tout s'efface.

— C'est la détresse de vivre… il y a tant de mort dans la vie, dit Claude… nous éprouvons la souffrance de ceux qui sont dignes de souffrir sans cause. Mais on sort plus courageux de ces petits baptêmes de douleur.

Le soir, ils gravirent ensemble les marches de la tour jusqu'à la plate-forme qui la domine.

La nuit irradiait. C'était une nuit d'ombre infinie, où l'ombre naît d'elle-même, s'enfle, circule et rayonne, comme un élément formidable fait de la poussière des mondes et de leur diffusion à travers l'espace. Elle seule subsistait. Il n'y avait point d'autre bruit que le roulement de ses flots, ni d'autre parfum que son haleine tiède.

— J'ai l'impression de voiles tendus autour de nous, dit Claude, et, derrière eux, je devine des plaines ardentes, des villages illuminés, des mers de soleil, tout un éblouissant midi.

Mais la nuit se resserrait peu à peu, refoulant les incursions de leurs sens et de leurs pensées et investissant jusqu'aux champs de lumière où se réfugiait leur imagination. Elle les enveloppa de toutes parts. Elle bâtit des murailles. Elle s'adapta fidèlement à leur forme. Et elle s'immobilisa.

Alors ils en furent réduits à eux-mêmes, à l'infime place que l'on occupe. Le monde entier fut contenu dans le temple où se cé-

lèbre le mystère des personnes. Et tout était si formidablement noir, que quelque chose au fond d'eux protesta contre cet envahissement des ténèbres.

— Oh ! dit la jeune femme, je sens en moi comme un effort de clarté. Cela me fait songer au clignotement douloureux des petites étoiles qui veulent luire.

— C'est la sensation de la vie, murmura Claude, la profonde et inexplicable sensation. Elle s'oppose vaillamment au néant de l'immensité et se manifeste par cette image de lumière en contraste avec la nuit souveraine. Et cela s'allume également en moi, et, de même, je vous évoque sous l'apparence d'une petite flamme pâle qui vacille à mon côté, inhabile et grêle, éperdue sous les souffles ennemis.

Ainsi, pour la première fois, ils eurent conscience de leur vie réciproque.

— Vous vivez, Armelle, vous vivez… tout le reste du monde n'est peut-être qu'une illusion, mais je sais que vous vivez et que je ne suis pas seul.

— Claude, gémit-elle, je ne suis pas seule non plus…

Un peu de leur vie se mêlait comme se marient par leur clarté deux lueurs.

S'étant tournés vers la ville, ils imaginèrent des milliers de petites flammes, plus pâles encore, plus effacées, les petites flammes que ne dissipe point le trépas de la chair et qui voltigent sur les toits, frémissent le long des clochers, et s'abritent dans le creux des vieux remparts.

VIII

Afin de mieux fixer leurs réflexions, Landa les transcrivit en phrases qu'il lut à M de Rhuis :

« Nous n'avons qu'à nous tenir tranquilles. Ne croyons pas non plus que les instants d'émotion peuvent se multiplier jusqu'à former notre existence elle-même. Ils sont courts et rares. Mais qu'ils surviennent quelquefois suffit à la modifier comme une goutte d'essence parfuma un flacon d'eau. Il faut donc se laisser vivre sans faire d'effort pour vivre. Rester en soi simplement, les yeux ouverts, les oreilles et les mains ouvertes pour accueillir ce qui viendra, c'est un meilleur moyen de s'enrichir que d'implorer les fenêtres et les portes comme un chanteur des rues. Quiconque tente de s'améliorer n'a pas besoin de se mettre en campagne comme un soldat batailleur. Il n'y a point là de conquête violente à faire, ni de recherches à opérer, ni de plans à ourdir. Non, ce qui est nécessaire s'offre à qui le désire loyalement. Tout afflue si la volonté est patiente, tenace, réfléchie, sincère au point de devenir un instinct. »

Ils se sentirent un peu plus grands et un peu plus fermes, accrus de sensations et augmentés l'un de l'autre. Ils se virent moins, mais leurs entrevues y gagnaient en intensité. Un doux espoir les soutenait.

Guérande se complète par les marais salants. Leur nom est lié à son histoire. Pour les protéger elle fut construite et munie d'une armure. Ils y descendirent. Au bas des collines ce sont des milliers de petits rectangles pareils à des champs réguliers. L'eau de la mer y est semée dont les graines impalpables écloront et mûriront au soleil. Armelle et Claude suivaient sur la crête des digues

les canaux d'écoulement. Et chacun de leurs pas remuait quelque souvenir endormi là comme un oiseau, quelque parcelle de l'antique Guérande dont la botte du paludier n'avait pas troublé le repos, mais que ranimait le passage de leur sympathie. Cela encore leur servait de trait d'union.

— Nous nous retrouvons partout, énonça Claude, comme à des rendez-vous fidèles et constants que nous prenons dans les âges défunts ou dans tel spectacle contemplé. Si différente que soit notre route, nous sommes sûrs de nous rencontrer à l'étape. N'est-ce pas délicieux ?

Et ils allèrent aussi vers l'Océan, vers la vaste plaine d'eau où galopaient jadis les corsaires, et que surveille encore Guérande, gardienne fidèle que les hommes n'ont pas relevée de son inutile faction.

En une heure de voiture on atteint la pointe de Piriac que peuple un misérable village de pêcheurs. Des chalets se hasardent le long de la grève. Dans l'un d'eux, ils passèrent quelques jours.

Le temps fut triste d'abord et pluvieux. Et la mer leur parut très mauvaise. Elle était jaune, comme mêlée de vase. Elle était verte, comme imprégnée de bile. Elle avait de longues rides sévères. Les noms bizarres des baies ou des trous rappellent le plus souvent sa férocité. Toutes les légendes l'accusent. Elle s'acharne contre la côte, la mord, l'effrite, la pétrit selon le caprice de sa méchanceté, ciselant des obélisques, sculptant des grottes qu'elle parachève dans le silence de ses invasions.

La veille de leur départ, les nuages se dissipant, M de Rhuis résolut de se baigner. Ils se dirigèrent vers une grotte dont l'en-

trée pouvait se fermer à l'aide d'un peignoir. Armelle s'y retira. Claude descendit sur la petite plage de sable fin.

Il la parcourut deux ou trois fois, d'un pas hésitant, la canne hostile aux menus galets et aux coquillages, puis il s'éloigna parmi les rochers, remontant en biais du côté de la falaise. Une flaque d'eau l'arrêta qu'emprisonnaient des parois de pierre taillées en coupe de bénitier. Il y trempa le bout de ses doigts. Un crabe s'effaroucha et, comme il essayait de le saisir, il entendit la voix d'Armelle.

— Je vous cherchais, Claude.

Il se retourna brusquement. Elle était près de lui, vêtue de sa robe et coiffée de son chapeau.

— Et votre bain ? demanda-t-il.

— J'y renonce.

Leurs yeux s'évitèrent. Ils devinaient que le même motif les avait déterminés, lui à fuir le rivage, elle à ne pas se baigner. Et ils étaient troublés de se savoir soumis à de telles causes. Mais Claude leva la tête et dit fermement :

— Eh bien, oui, nous avons compris tous les deux qu'il y avait péril. Je suis parti parce que mon regard ne doit pas apprendre certains secrets. Et n'est-ce pas la crainte de mon regard curieux qui vous a empêchée de vous dévêtir ?

— Oui, affirma-t-elle.

Il reprit d'une voix contenue :

— Pourquoi cacher les précautions que nous devons multiplier contre nous-mêmes ? Suis-je maître du désir fugitif que peut m'inspirer votre corps ? Et si parfois ce désir naissait, en seriez-vous atteinte comme d'une souillure ? Non, Armelle, c'est chose secondaire qu'il est bon de surveiller, mais dont nous n'avons pas à rougir.

— Oh ! murmura la jeune fille, comme vous avez raison de parler !

Cela les mettait l'un devant l'autre en un état de foi robuste et de sérénité suprême, malgré la nature des pensées qu'ils énonçaient. Ils aspirèrent à d'autres aveux malaisés, tant les grisait cette volupté. Par la toute-puissance d'un mot loyal que d'obstacles s'écroulaient encore ! Et la vérité de la parole les frappa.

— Ne semble-t-il pas, dit Claude, qu'après un effort de belle sincérité l'on soit plus léger et plus pur ? C'est comme une délivrance. Il ne faut pas hésiter à dire les choses nécessaires. Le silence est trop vaste : on risque de s'y perdre. La parole trace des sentiers que suit l'âme.

Hardiment elle tendit les mains au jeune homme, et il les serra.

Sur une roche voisine, plus haute, ils s'assirent en face d'une petite île grise où des troupeaux remuaient. Le repos accueillant de l'étendue les affranchit de leurs préventions contre la mer. Puis sa couleur les ravit. Elle était toute bleue, et ils ne l'avaient pas encore vue ainsi, de sorte qu'ils lui trouvèrent un aspect très doux. Ils s'y abandonnèrent, ballottés d'une pointe à l'autre et du rivage à l'horizon.

Mais de petits bruits joyeux les surprirent. C'était la mer qui grimpait autour d'eux. Une série de rochers assurant leur retraite, ils se divertirent à voir son œuvre patiente et ingénieuse. Elle rampe sans à-coup, par ondulations imperceptibles. Elle clapote, s'amuse au moindre creux, forme des étangs, présente au ciel des miroirs. Si une pierre l'arrête, elle l'investit, se sépare en deux courants qui se rejoignent à la longue. Et des cailloux flottent, et la chevelure des herbes vibre comme un étendard.

Et peu à peu ils eurent conscience que de la vie palpitait à l'entour. Et cette vie ne se restreignait pas aux jeux des poissons et des bestioles effarées, ni aux voluptueuses câlineries de l'eau qui baise la berge. Elle s'épanouissait au large, partout, formidable, luxuriante, infinie. Elle respirait jusqu'aux plus immobiles profondeurs et gonflait de frissons la glauque surface endormie.

Armelle et Claude en furent imprégnés. Un grand souffle intérieur les emplit. La vie de la mer se ruant en eux par flots de fraîcheur, par bouffées d'aromes, par torrents d'azur, se joignit à leur vie et la doubla et l'exalta.

— Comme on existe puissamment quelquefois, dit Armelle, avec de tels battements de cœur et de tels élans d'âme qu'on pourrait croire que l'on s'entend vivre l'un l'autre. Moins qu'un bruit, c'est une sensation confuse de bruit.

— Quelque chose comme cela, fit Claude, le bras tendu.

Il y avait à droite, plus loin que les roches, une bande de sable où l'eau se jouait. Les nappes limpides s'étalaient, glissaient les unes sur les autres et se repliaient en menues franges d'écume claire. Et ces petites vagues, ils ne les entendaient pas non plus, mais ils en devinaient le bruit. Elles s'abattaient gaiement, avec

une certaine fierté, avec des sons de cristal et une transparence d'air pur. Et longtemps ils les écoutèrent tomber une à une, si gracieuses et si fraîches.

Cependant le soleil se couchait. Majestueusement il s'ouvrait un chemin triomphal dans la foule des nuages dorés. Il effleura le bord de l'horizon, puis s'enfonça, puis disparut. Il y eut alors, avant la fin du jour, un moment d'angoisse solennelle. Quelque chose allait mourir. La vie, ainsi qu'un fleuve devant l'obstacle, s'enfla d'énergie croissante et de forces irritées. Et eux aussi, ils sentirent l'excès de cette vie anxieuse, intense comme une vie d'agonisant.

Et soudain Claude s'aperçut qu'Armelle tenait sa tête entre ses mains. Oh ! qu'importait ! elle n'en voyait pas moins, en l'ombre de ses paupières, ce qu'il voyait de ses yeux agrandis. Rien n'aurait pu faire que, dans l'immensité des spectacles épars, elle ne discernât surtout les menues franges d'écume claire. Et non plus il ne se pouvait que l'un ou l'autre ne songeât à leurs âmes comme à deux petites vagues jumelles, harmonieuses et limpides, qui chantent au rythme ardent de la mer vivante.

IX

Depuis trois heures, par les marais et les plaines monotones, à travers des villages misérables, ils chevauchaient. Ils allaient vers le Nord, vers la Bretagne. Leurs bêtes étaient maigres et nerveuses, d'allure égale et de marche allongée. Derrière les selles, se gonflaient des porte-manteaux et devant Claude, en outre, pendait une paire de sacoches.

Ils arrivèrent au bord de la Vilaine. Un bac les passa, dont la chaîne glissait en grinçant le long d'un fil de fer tendu d'une rive à l'autre. S'étant reposés sur la berge et rafraîchis dans la grande coulée d'air vif qui circule à l'embouchure des fleuves, ils repartirent Le pays leur plut davantage, pierreux et accidenté maintenant, avec des carrières rousses au flanc des collines.

Jusqu'au soir ils restèrent silencieux Ils ouvraient leur sens sur le dehors ainsi que des fenêtres, le corps veule, comme s'ils se fussent efforcés de n'opposer aucune résistance. À quoi ? ils ne savaient pas. C'était une impression, le désir qu'il n'y eût pas d'obstacle entre eux et ce qui se présenterait. Et le matin, après une nuit à l'auberge, ils se mirent en chemin du côté de l'Ouest, toujours graves et muets.

Mais le long du golfe du Morbihan, l'admirable pays de Sarzeau leur offrit ses plaines heureuses, ses vignes, ses bois de chênes verts, ses jardins de grenadiers, de lauriers et de myrtes, et ils étaient pleins d'allégresse quand ils aperçurent, non loin du rivage, les ruines énormes de Succinio, ossature lamentable et déchiquetée du château de Jean le Roux. Comme un coup intérieur, jusqu'à la fin du jour, ils sentirent le choc de l'extase, et une fièvre sourde précipitait les battements de leur cœur tandis qu'ils arrivaient au pied du géant.

Une fille de ferme courut à la recherche des clefs. En attendant ils suivirent les murs par des sentiers que heurte la bosse des rocs moussus ou qu'amollit l'humidité des marécages. De très hautes courtines, coiffées de créneaux, parées de mâchicoulis, trouées de baies et de brèches, joignent six gros donjons à trois étages de fenêtres. Là aussi le temps a jeté des draperies de ver-

dure et, là aussi, le passé dort dans les eaux défuntes, parmi l'ombre grêle des roseaux et le reflet des tours.

— Oh ! le passé, le passé, fit Armelle…

Ils contemplaient les coulisses du pont-levis et le relief des armes seigneuriales. Et Claude dit :

— Nous sommes plus près de ceux qui sont morts, voici mille ans, que de ceux qui naîtront demain. Il n'y a pas d'interruption entre le passé et nous, il y a des abîmes entre nous et l'avenir. L'avenir est vague, peuplé de formes indistinctes… Le passé, c'est notre chair elle-même. La voix de nos semblables nous appelle. Des bras se tendent.

Il leur parut tout à coup facile de se regarder. Et ils le firent sans se soucier que leur regard fût amoureux, amical ou indifférent. Il fut clair. Il mêla des yeux graves qui éprouvaient comme une volupté à se sentir limpides, des yeux à fleur desquels affluaient des choses visiblement pures. Armelle songeait :

— Oh ! ce n'est pas un étranger. Sa vie pénètre la mienne, et pourtant je ne crains rien de lui, je n'en espère rien non plus. Au contraire, j'attends tout de moi, au moment même où sa présence m'est le plus sensible. N'est-ce pas là le suprême bienfait à demander aux autres ?

Claude dit lentement :

— Comme vous êtes belle !

Elle sourit, car il n'avait pas dit ces mots par trouble ou par dessein de lui plaire, et nul embarras n'alourdit le silence.

— Vous êtes belle et nous n'avons pas à proscrire votre beauté. Sous peine de mensonge je dois la reconnaître et vous devez en user, vous. Il est étrange que la beauté soit plus que la laideur un élément de gêne. N'est-elle pas pourtant le meilleur intermédiaire entre nous et la beauté des choses ? et tout cela aurait-il la même signification, aussi bien pour vous que pour moi, si vous n'étiez pas belle comme vous l'êtes ?

De la main il désignait le château, les campagnes, l'Océan. Et il murmura :

— Votre beauté est partout, Armelle.

Ils entrèrent. À l'intérieur, c'est un vaste quadrilatère plat et dénudé que limitent des pans de mur, des vestiges d'habitation, la carcasse des donjons. Sous l'herbe jaunie se devinent les débris des palais écroulés.

Ayant erré parmi les ruines, ils s'assirent à l'ombre, comme au bord d'une arène où se jouait le soleil indomptable, et ils parlèrent de ceux qui vécurent entre ces bornes de granit. L'histoire donne des noms : le connétable Arthur de Richemont, François de Foix, la princesse de Conti, le duc de la Vallière. Que d'autres encore, inconnus ! Quelle multitude de gens, seigneurs, châtelaines, domestiques, hommes d'armes, vassaux et vassales ! Pendant cinq cents ans, des milliers d'êtres avaient respiré là, mangé, dormi, souffert. Il y eut des fêtes et des tueries, des intrigues, des sièges, des actions héroïques. On s'aima, et l'on se haït. De bonnes et de mauvaises et de médiocres existences se déroulèrent.

— Et ces existences, dit Landa, furent aussi longues que les nôtres, également composées d'une enfance, d'une jeunesse et

d'une vieillesse. Le temps durait comme aujourd'hui, ce que l'on a peine à s'imaginer. Chacune des minutes imposait à chacun de ces êtres la même impression de chose lente et interminable. Or toutes ces vies qui nous paraissent aussi fugitives que des lueurs, l'enceinte en est remplie comme d'une masse solide, sans interstice, sans possibilité d'émiettement.

Et ils songèrent que chaque coin du monde comporte le même passé d'existences innombrables et diverses. Et tout autour d'eux, jusqu'aux régions les plus lointaines, d'autres vies palpitaient, et il y en aurait d'autres encore qui palpiteraient dans l'avenir, cet abîme béant que seul pourra combler l'entassement des vies futures. Claude s'écria :

— Quel hasard prodigieux de vivre à la même époque et quel miracle de se rencontrer ! On ne pense pas à cela. On le trouve tout naturel, et pourtant c'est un phénomène inouï. Deux amis se retrouvent en une ville étrangère. Ils s'en étonnent, s'en réjouissent. Mais qu'est ce hasard auprès du hasard de se rencontrer dans l'éternité et dans l'immensité ? Accordez à deux grains de sable voisins une conscience subite. Comme ils s'aimeront ! comme ils apprécieront l'étrangeté de leur contact ! Or ceux d'une même génération sont aussi perdus dans les siècles que deux grains de sable dans l'univers.

Il ajouta très bas :

— Le fait seul de vivre à la même époque devrait tous nous rapprocher, supprimer tout égoïsme et toute haine. Oh ! en vérité, c'est une chose attendrissante…

Quoique l'ombre des ruines s'allongeât et assombrît le sol de la cour, une aussi lourde chaleur pesait. Le ciel était toujours

d'un bleu violent. Pour le mieux voir, Armelle et Claude s'étendirent. Il descendait aux angles déchiquetés, traversait le trou des fenêtres et s'appuyait sur les créneaux des donjons. Et puis il montait, il montait indéfiniment, et leurs yeux s'enfonçaient avec lui vers les étoiles cachées.

— Le ciel n'est point vide, murmura Claude, mon esprit s'y heurte à de mystérieux contacts et l'emplit d'une mystérieuse essence. C'est la matière d'âme qui flotte à l'aventure, en quête de conscience.

— Je vois cela, dit Armelle, comme de l'eau précieuse que nous sommes tous en état de recueillir. Ne pensez-vous que l'on pourrait nous comparer à ces petits creux de rocher qui s'arrondissent au bord de la mer ? Ils sont tous de dimensions et de contours divers. Mais tous le flot les baigne également et à tous il laisse en se retirant un peu de son eau. Et voici que les uns la perdent par d'invisibles fissures, que d'autres, embarrassés d'herbes, la voilent, que d'autres, pleins de vase, la corrompent et l'alourdissent. Il n'en est que quelques-uns où elle demeure pure, transparente, adorablement claire.

— Et ceux-là, s'écria Claude, ivre d'être compris et de mieux comprendre, ceux-là qui reflètent le ciel et absorbent la lumière font ainsi partie de l'infini, tandis que les autres restent à l'écart, souillés, obscurcis ou vides… Oui, oui, ouvrons-nous au dehors, faisons en nous une grande place nette et propre, soyons comme des vases avides, et nous aurons une belle âme claire et profonde.

Ils ne dirent plus rien. Ils se voyaient en cet enclos de ruines, tous deux seuls. Et l'incompréhensible miracle leur apparaissait de leur rencontre à travers l'éternité et l'immensité, de leur en-

tente, de leur sympathie. Ils étaient deux de ces petites parcelles conscientes, toutes perdues parmi les temps et les espaces, deux choses humbles, faibles, passagères, nées si fortuitement, rapprochées par un tel prodige.

Comme le bleu du ciel pâlissait, ils s'aperçurent que leurs mains étaient unies.

X

Ils avaient repris le chemin du Nord, vers le centre de la Bretagne. Une belle fin d'été les favorisait. Les grandes routes blanches montaient et descendaient parmi les fougères rouillées des collines et l'ombre consolante des vallons.

Il leur restait de la journée de Succinio l'impression à la fois physique et morale que leurs mains ne s'étaient pas disjointes. Elles seraient toujours l'une dans l'autre parce qu'elles-mêmes l'avaient voulu en une minute d'harmonie profonde, et ils songeaient à eux comme à deux enfants qui marchent en mêlant leurs doigts.

La sérénité de leur accord ne s'atténuait pas quoique, depuis, nulle autre émotion ne l'eût prolongée. Tout au plus s'étaient-ils intéressés aux dolmens de Locmariaquer, aux remparts de Vannes, aux tours d'Elven. Et cependant il leur semblait que le bienfait de la douce minute se renouvelait indéfiniment.

— Aucune femme, disait Claude, ne m'apporta ce que vous m'apportez, Armelle, le bien-être de vivre et le charme tranquille d'une présence.

Àpeine ainsi, de temps à autre, une phrase énonçait-elle leur béatitude. Ils savaient que de regarder silencieusement les forêts et les horizons suffisait à entretenir leur alliance, car la nature les entourait, et chaque heure les fondait un peu plus en elle.

Au déclin du jour ils arrivèrent à l'emplacement où jadis eut lieu le combat des Trente. Une pyramide de granit marque le centre d'une pelouse circulaire ceinte d'un double rang de sapins farouches. Sur leurs bras raidis, les arbres de mort tendent autour de la salle des voiles de verdure mélancolique. C'est encore un temple clos où se célèbre la religion d'un héroïque passé.

Là Jean de Beaumanoir, capitaine français à Josselin, et Richard Bembro, gouverneur anglais de Ploërmel, ont amené chacun trente gentilshommes, des meilleurs. Et là, ils se sont rués les uns contre les autres, bardés de fer, hérissés de lances.

Avec une grande force les assaillit la vision certaine du combat.

— Est-ce spécial à nous, à quelques êtres, songea Claude à voix basse, cela qu'on pourrait appeler la sensation de ce qui fut ? On dirait que tout geste se sculpte dans l'air, d'autant plus exactement et durablement qu'il fut plus énergique et plus excessif. Nous sommes comme environnés de bas-reliefs où luttent les chevaliers, où se tordent les blessés et où les morts reposent.

Vers le couchant des arbres se massaient en un taillis lugubre et le rouge soleil, déchiré par la lame des rameaux, éventré par la pointe des tiges, saignait tragiquement.

Armelle prit le bras de son compagnon et murmura :

— Oh ! Claude, si j'étais seule, je sais, je sais que j'éprouverais bien peu de chose.

Il répondit :

— Moi de même, et n'est-ce pas une grande douceur de savoir que notre rêve s'accomplit ? De ce que nous sommes ensemble, notre sensibilité s'affine au point qu'une évocation nous impressionne autant que la réalité.

— Oui, fit-elle si bas qu'il l'entendit à peine, seulement quand nous ne serons plus ensemble ?...

Ils s'assirent au pied de la pyramide. Et longtemps après, Armelle reprit :

— J'ai eu peur, Claude... mon émotion m'en rappelait d'autres analogues, éprouvées les rares fois où j'ai cru aimer... C'était la même félicité, le même effarement, et surtout, à la fin, la même angoisse de penser que cela ne se représenterait plus quand l'autre ne serait plus là... Alors, j'ai soupçonné que peut-être, à notre insu, nous nous aimions, Claude...

Il dit simplement :

— Nous nous aimons, mais pas comme vous l'entendez.

— Oui, nous nous aimons en dehors de l'amour. Seulement, bien que nos émotions soient plus pures et plus saines, il arrive qu'elles se manifestent comme si nous nous aimions d'amour.

Il réfléchit et prononça :

— Elles se manifesteront sans doute de manière plus semblable encore. Qu'importe ! ne nous soucions jamais de la forme

de nos sentiments. Les siècles ont consacré des mots et des gestes à l'usage de ceux qui s'aiment. Employons-les, même sans amour. Il n'en est pas de meilleurs.

Ils dînèrent dans une auberge et le soir, se remirent en route vers Josselin. Il y avait clair d'étoiles, et sur la campagne indistincte couraient les bruits nocturnes.

Ils les écoutaient et ils considéraient la vie du ciel, l'agitation des mondes qui s'allument, qui s'éteignent, qui brillent et qui se mêlent. Leurs regards se cherchaient en l'une de ces petites lueurs. Ils épiaient les étoiles filantes pour leur jeter un vœu au hasard. Quand leurs bêtes marchaient au pas et que les quatre sabots qui heurtaient le sol ne faisaient qu'un bruit sec, ils s'en réjouissaient naïvement comme d'une harmonie plus complète.

Ils menèrent les chevaux à l'hôtel, et la ligne des bastions, des murs crénelés et des douves qui protègent la cour d'honneur et les flancs du château, les conduisit au bord de la rivière où se dresse l'antique forteresse des Clisson et des Rohan.

Ils avançaient lentement, avec cette timidité que donne l'approche des grands spectacles. Celui-ci les troublait déjà quand ils atteignirent, les yeux baissés, le parapet d'un vieux pont qui enjambe l'eau. Cependant, ayant levé la tête, ils eurent un gémissement de détresse.

Sur son piédestal de roches taillées, l'effroyable citadelle, escalade le ciel, aussi haute, aussi abrupte que la falaise des océans. Trois énormes donjons la soutiennent dont la base est le roc lui-même arrondi par quelque travail surhumain, et dont le faîte jaillit, ainsi qu'un pic hors des montagnes. À travers la baie des fenêtres brillaient des flammes immobiles ou fuyantes. Et de la

masse grandiose, parmi le cône des toits et l'angle des cheminées et la pointe des lucarnes, émergea la lune, comme un disque de feu qu'eût fondu cette forge de colosses.

Ce fut presque de la douleur. Ils restaient étourdis et béants sous l'afflux des sensations qui s'engouffraient en eux avec une brutalité de torrent. Ils furent vaincus, brisés, éparpillés, ainsi que des choses inconsistantes.

Leurs mains se joignirent.

Le ciel obscur s'ouvrait devant la lune. Autour des étoiles et au ras de la terre, sa clarté blanche s'épanouissait. Elle flotta dans l'eau, sur l'image renversée de la citadelle. L'immensité lui appartenait. Elle y versait de la lumière, du silence, du mystère, de la poésie.

— Comme nous sommes seuls ! dit l'un d'eux.

Jamais nulle solitude ne leur avait paru plus complète. L'autre désigna le château.

— C'est cela qui fait l'isolement si profond…

Toute la vie, tout le mouvement se concentraient en cette prison formidable qui domine la contrée. Pendant mille ans, elle absorba le terreurs et les espoirs. Le paysan s'en souciait plus que de sa chaumière. Elle est ceinte de vide.

Àleurs yeux aussi la forteresse prit une importance considérable, une valeur de symbole. Elle représenta la société, les lois, l'ordre, l'habitude, la coalition de toutes les puissances, l'asservissement de toutes les misères. En face d'elle, eux, ils étaient seuls, à part.

Ils en conçurent plus intimement la notion de leur liberté réelle. Ils vivaient en dehors du monde et de ses règles, et le bénéfice de l'isolement les délivrait chaque jour de ce que leur passé pouvait avoir de factice et d'inutile. Se souvenant de leurs premières entrevues, ils ne se reconnurent pas pour ce couple d'ennemis qui cherchaient à accorder leurs déceptions, leur égoïsme, leur volonté de bonheur personnel. Ils étaient morts ceux-là. D'autres naissaient à la vérité de l'homme et de la femme. Leurs mains se pressèrent.

Ils se sentirent très purs. Ils avaient une âme d'enfant. Ils avaient une âme claire et légère, non pas même lavée de ses taches et pansée de ses plaies, mais une âme neuve, jamais souillée et jamais blessée.

— C'est ainsi qu'elle apparaît quand on peut la voir, dit Claude, car on ne le peut qu'en ces moments de bonté et d'allégresse. Vraiment il y a quelque chose en moi de limpide, d'impalpable et de transparent, quelque chose qui a la couleur des nuits d'été sous la lune.

— Autrefois, murmura la jeune femme, j'éprouvais cela en communiant.

Oui, c'était bien cela. Communion de petite fille, prière des grands, extase de tous, quel que soit le nom du Dieu avec qui l'on communie, c'est l'éternel retour de notre âme vers l'âme extérieure. Et le mélange en est si délicieux et s'accomplit dans un air si suave que toutes les plaies se ferment et que s'évanouissent toutes les poussières.

De la lune tombaient des bénédictions. Armelle balbutia :

— Oh ! Claude, tout ce qui est autour de moi m'envahit… Pourquoi, au lieu d'être plus forte, suis-je si faible ?

— Ce n'est pas de la faiblesse, Armelle, fit-il, c'est de l'humilité devant la nature, devant la beauté de l'univers, devant la gloire du passé, devant l'infini. Et cette faiblesse-là nous fortifie, Armelle.

Un nuage couvrit la lune. L'espace s'emplit d'ombre et d'angoisse. Leur poitrine se serra dans une attente anxieuse de vie et de joie.

Puis, de nouveau, la lumière resplendit, et, à la paix radieuse de la nuit, s'ajouta la volupté d'une résurrection.

Sur l'épaule de Claude, Armelle appuya sa tête. Il sentit qu'elle pleurait.

XI

Chaque pas vers le centre de la Bretagne leur semblait un pas de plus vers la nature. Les intervalles croissaient entre les villages. Les rencontres étaient rares. Ils s'imaginaient approcher d'un point fixe où cette nature les attendait, sous une forme aimable et dans un cadre spécial de beauté et de solitude.

Ils admirèrent sa diversité miraculeuse. Sans cesse elle se modifie. D'inexplicables causes changent sa mobile expression et ses rapports avec nous sont illimités. Mais elle s'abandonne surtout aux heures de crépuscule. Le fond des vallées est alors comme un lit voluptueux et mélancolique où elle accueille ceux qui l'aiment,

leur chuchote des secrets et sollicite leurs caresses. Ainsi les charma-t-elle un soir de silence que berçait le bruissement d'une source invisible.

Le jour suivant, s'étant levés de grand matin pour voyager plus agréablement, ils la trouvèrent insouciante et joyeuse. Sa fraîcheur les ravit. De la rosée mouillait les herbes. Des lacs de brume inondaient les prairies. On avançait entre deux bandes de gazon ruisselant et, sur les arbres humides, les oiseaux chantaient.

Armelle et Claude respiraient largement. Les paroles affluaient à leurs lèvres.

— Comme on est plus indépendant, dit Armelle, quand personne ne sait où vous êtes, n'est-ce pas ?

— Oui, nous sommes perdus ici, seuls avec la nature, et celle-là c'est la grande donneuse de liberté. Elle exauce tous les désirs, elle accepte tous les caprices. Loin de nous diminuer jamais, elle nous augmente au contraire de tout ce que nous voulons lui prendre.

Il ajouta lentement, comme on énonce une pensée obscure :

— Elle nous indique le mode idéal d'amour où pourraient tendre l'homme et la femme, car y a-t-il amour plus constant, plus libre et plus ému que celui qu'elle nous inspire, la chère amante ?

Leur chemin les conduisit au manoir de Comper. Simple et trapu, l'air bon enfant sous son vaste chapeau d'ardoises, d'un côté il surveille son passé, ses tours détruites, ses murailles

rouges qu'on dirait teintes de sang et, de l'autre, il se mire dans un étang fidèle que borde la lisière d'une forêt.

— Oh ! vivre là, s'écria l'un d'eux.

Ils en firent le rêve. Ainsi de place en place on sème un vœu d'existence.

— Nous serions, dit Armelle, comme la lignée de petits seigneurs qui s'enfermaient en ce repaire, à l'abri des attaques. Nous nous mettrions en état de défense contre le monde, nous. On relèverait le pont-levis, on boucherait les brèches et nul n'atteindrait notre bonheur.

— Notre bonheur !… répéta Claude.

Ils craignirent soudain de le perdre. Quoiqu'il ne fût pas encore selon leur espérance, ils le trouvaient si doux qu'aucun autre ne les tentait. L'harmonie conquise était suffisante, et c'eût été bon d'en jouir ici de façon tranquille et immuable.

— Claude, reprit Armelle peureusement, où allons-nous ? Si loin que nous allions, il est toujours un point où il faudra nous arrêter. Pourquoi pas maintenant ?

L'avenir les inquiétait. Il semble parfois qu'on le peut supprimer en s'immobilisant en quelque retraite de béatitude et qu'il n'est plus qu'un présent qui se prolonge indéfiniment. Mais ils savaient que leur marche n'était pas terminée ; et Claude fit avec tristesse.

— Il y a des routes où il faut marcher toujours quand on s'y est engagé… le repos ou le recul sont impossibles, bien qu'au bout ce soit peut-être l'amertume et la douleur.

Ils partirent gravement. L'angoisse des forêts doublait par avance leur mélancolie. Elles sont toutes troublantes et mystérieuses, mais celle dont ils apercevaient la bordure sombre fut chantée sous le nom de Brocéliande, et la poésie des légendes l'orne d'un charme plus redoutable. Merlin, fils d'un démon incube et d'une religieuse, y vécut sous l'empire de Viviane. Et la fontaine de Baraton, dont quelques gouttes jetées au seuil de son palais opéraient de prestigieux miracles, mugit encore la veille des orages.

Dans le gouffre ténébreux ils s'enfoncèrent avec l'impression qu'aucune issue ne leur permettrait plus d'en sortir. On eût dit une crypte illimitée que couvrait la voûte des frondaisons impénétrables et que soutenaient les arbres pareils à des colonnes symétriques. Une clarté de nuit étoilée l'emplissait. Entre les branches filtraient des rayons de soleil ainsi qu'à travers des soupiraux. Leur chevauchée remuait des couches de silence et de paix, comme si nul pied, n'avait jamais foulé cette mousse vierge et nul regard violé la pudeur de cette ombre.

Ils attendirent que se dévoilât à eux et selon leur esprit le sens de la forêt.

— Comme c'est calme, prononça la jeune femme…

— Oui, et d'un calme qui rappelle celui de la vie… je me figure que nous sommes au milieu d'une grande foule stagnante et muette, la nuit ; chacun des fantômes noirs est isolé, et cependant je ne les sépare pas les uns des autres. C'est bien la même sensation de vie confuse et collective que me procurent ces arbres, et une foule d'êtres que je ne vois ni n'entends, et que je suppose inférieurs. Comme eux, les arbres sont des jets de vie

très simple, des formes grossières qui ne conviennent qu'à des essais d'âme. Qui sait si ce ne sont pas les formes premières par où passa l'humanité !

Il ajouta en souriant :

— Mon instinct remonte au delà de toute origine animale, et l'ancêtre auquel je me rattache, c'est quelque chêne vert qui se reflète dans l'eau, parmi les campagnes, non loin de la mer.

Évitant les routes, ils suivaient sous le dôme des feuilles de molles sentes où le pas des chevaux ne faisait point de bruit. Un village qui se groupait autour d'une ancienne abbaye leur permit de se restaurer et de se reposer, et une heure plus tard ils débouchaient en vue de l'étang de la Forge. Sa beauté les émerveilla.

Ils s'assirent au pied d'un pin qui baigne dans l'eau ses racines nerveuses. Le soleil flambait. L'enveloppe des choses craquait sous une formidable poussée de vie, dont un tremblement de vapeur légère, çà et là, paraissait l'exhalaison. Tous les tumultes éclataient en ce silence. Tous les mouvements se ruaient en cette immobilité.

Armelle rougit. Elle n'aurait su vraiment en dire la raison. Pour remuer, pour causer, elle allongea le bras et balbutia :

— Les arbres s'entre-croisent tellement, en face, que l'on dirait une falaise de verdure, n'est-ce pas ?

Claude ne répondit pas. Ayant tourné la tête, elle rencontra ses yeux qui la fixaient audacieusement.

Elle frémit jusqu'au plus profond d'elle-même. Il lui sembla recevoir du dehors des richesses de force, de sang et de joie. Son

embarras se dissipa, et elle ne résista plus à la grande effervescence qui vibrait autour d'eux. Il répéta les mots déjà dits à Succinio :

— Comme vous êtes belle, Armelle !

Ils allaient plus loin cette fois, au delà de leur premier sens esthétique, et s'adressaient à la femme, principe de séduction et de volupté. Elle se raidit dans une pose d'orgueil.

— Oui, Armelle, soyez fière de votre beauté. Pourquoi pourrait-on l'être de son esprit et non de sa forme ? L'un et l'autre nous viennent du hasard, et nous devons nous réjouir de tout ce qu'il nous décerne de beau.

Ces paroles avaient également une signification nouvelle, et la jeune fille savait bien qu'il chantait, autant que les louanges de sa figure, l'attrait et la splendeur de son corps. Tout au plus s'abstenait-il d'en parler. Mais certes il y pensait hardiment, avide d'en pénétrer le secret à travers le voile des étoffes.

Et l'idée soudaine effleura la jeune femme d'exaucer ce vœu. Elle eut la sensation physique que ses vêtements la gênaient à son tour, et l'envie morale de s'en délivrer comme d'un obstacle à l'accomplissement d'une action noble. C'était un indicible besoin de grâce et de vérité. C'était, par un geste, s'affranchir de contraintes innombrables et d'un esclavage séculaire. Et vraiment elle fut sur le point de dénouer ses cheveux, d'abaisser son corsage et d'offrir l'adorable vision de ses épaules, de sa poitrine, de tout son buste nu. Ses mains palpitaient. Sous l'ordre d'un devoir troublant et nouveau, elle se débattit.

Des instincts opposés l'arrêtèrent. Elle se prêta simplement à l'effort des yeux qui la cherchaient. Et tous deux, ils évoquaient dans le cadre magique des eaux et des verdures, l'éblouissante chair et les seins fleuris.

Ils se regardèrent, avouant leur désir. Il éclairait leur visage, sans lui imposer d'expression sournoise ou brutale. Il ne les dominait point. Exaltation de leurs sens, il se produisait selon les lois nécessaires, parce qu'ils étaient jeunes, sains et inassouvis. Sont-ce là choses honteuses dont il faille se cacher ? Il s'établit entre eux un double courant de convoitise, comme si chacun était une source inépuisable d'ardeur qui versât à l'autre un surcroît de jeunesse. Et ce qu'ils donnaient et recevaient, ils le sentaient d'une grande pureté.

— Armelle, osa murmurer Claude, je vous désire.

Elle sourit. Ils demeuraient si sûrs d'eux-mêmes ! Et ils apprirent que rien n'est plus pur que le désir. Pourquoi l'a-t-on avili ? Comment est-ce une offense ? Ni l'eau des océans, ni l'azur du ciel, ni la bénédiction des nuits ne les avaient emplis d'une candeur aussi chaste.

Ils s'alanguirent à mesure que le soleil descendait. Détachés l'un de l'autre ils contemplèrent les choses environnantes. Comme elles étaient proches !

Docilement ils suivirent l'évolution de la nature. Apaisée, elle les apaisa. L'heure vint où elle s'épanche sous les voiles légers de l'ombre, et sa tendresse les attendrit.

Claude, plus faible cette fois, posa sa tête sur l'épaule d'Armelle. Autour de lui elle croisa ses bras. Ils rêvèrent longtemps

encore, des rêves simples, confus, pleins de quiétude et de sérénité.

XII

Ils revenaient vers Guérande. Après le vieux bourg féodal de Malestroit, un joli chemin suit la rivière de l'Oust en se conformant avec elle au caprice des collines.

Il les mena dans de fraîches prairies que l'on eût dites un royaume de verdure, tant elle y règne en toute souveraineté. La rivière en est la somptueuse allée qui se déroule parmi l'ordonnance symétrique des peupliers et des ormes. Armelle et Claude emportèrent un souvenir de béatitude.

Mais la route s'arrache de là pour attaquer le flanc rocheux d'une montagne où elle creuse un âpre sillon. L'escalade est pénible. En haut, c'est la lande de Lanvaux.

La désolation de ces lieux les surprit. S'y étant engagés, ils perdirent la vue apaisante du vallon, et ils n'eurent plus autour d'eux qu'une plaine sauvage et pelée. Des affleurements de granit émergent, ainsi que des os, à travers la toison maigre des ajoncs. On marche dans de la bruyère desséchée, blanchie comme une chevelure, et qui craque sous le pied comme de la neige durcie. Çà et là poussent des bouquets de roches et des mégalithes monstrueux, seule végétation dont s'accommode ce désert lamentable.

Cependant, derrière une butte, ils découvrirent quelques sapins artificiels qui unissaient leurs efforts pour se constituer en

un petit bois. Armelle s'assit au sommet de cette hauteur. Claude mit les chevaux à l'attache et revint vers la jeune fille.

Il la contempla longuement avant de prendre place auprès d'elle, et il lui dit :

— Demain, Armelle, nous serons à Guérande… n'est-ce pas un peu triste de finir notre beau voyage ?

— Je serais triste de rentrer à Paris, Claude, mais à Guérande !…

— Je ne suis pas triste en pensant à ce qui nous attend, je le suis en pensant à ce que nous quittons.

— Ne le soyez pas, Claude.

Elle lui donna ses yeux souriants. Il sourit, et des paroles affectueuses palpitèrent sur ses lèvres.

— Armelle… Armelle…

Il s'assit à ses côtés. Leurs têtes s'inclinèrent l'une vers l'autre. Ce geste leur parut celui de deux êtres qui se penchent pour boire à la même source.

Le temps était lourd. Un voile gris cachait le ciel. Il n'y avait point d'air. Nul vol d'oiseau n'animait l'espace.

— L'endroit est sinistre, dit Claude. La nature ne respire pas aujourd'hui… Pourtant, comme nous en discernons la vie profonde ! Nous n'avons plus besoin maintenant des clairs de lune, des couchers de soleil, des lacs mystérieux.. Nous la comprenons sans intermédiaire et, si déshéritée qu'elle soit, nous trouvons quand même la grâce qui lui est propre.

— Oui, fit Armelle. La nature est toute nue ici, loqueteuse comme une pauvresse, mais il y a toujours quelque chose que l'on peut aimer en elle.

Ils en parlaient ainsi que d'une personne. Et c'est bien un être en effet pour qui la chérit, un doux être de bonté et de simplicité, un être de puissance et d'action. Il est à notre mesure, parcelle de Dieu qui nous est octroyée, image de l'infini que nous pouvons sentir. Il attend ceux qui viendront, il accueille ceux qui l'aiment, et à chacun il livre tout ce qu'il possède.

— Comme nous l'aimons ! reprit Claude. Nous ne sommes plus à son égard cette sorte de masse compacte que l'on reste d'ordinaire en face d'elle. Pourquoi se resserrer, se concentrer autour de ce petit point qui est soi, quand il est si bon, au contraire, de se laisser dissoudre comme un bloc de sel qui se mêlerait à l'eau de la mer ? Nous devenons la nature elle-même, et par là nous nous libérons de toute limite et nous bénéficions de tous ses trésors.

Armelle désigna le bois de sapins.

— On dirait des arbres fabriqués de main d'homme, par des ouvriers qui n'ont pas osé rompre la symétrie des branches. Et cependant, comme ils sont touchants Comme ils attendrissent avec leur air de petits malades qui s'acharnent à la lutte On a pitié au point d'en pleurer. On voudrait les embrasser, les tenir au chaud contre sa poitrine…

La rosée des larmes mouillait ses yeux. Il en coula sur ses joues. Une fois encore, Claude fut gonflé de paroles affectueuses dont la signification lui demeurait inconnue. Ce furent d'autres

qui jaillirent dans le silence, mais sa voix les imprégnait d'un sens qu'elles n'avaient point.

— Armelle, croyez-vous que la vue de ces arbres suffirait à vous faire pleurer ? Non. Vous pleurez parce qu'ils vous imposent l'intuition de toutes les misères, parce qu'il y a de la douleur dans le monde et de petits êtres chétifs sur qui elle s'abat comme sur les plus robustes. Et il en serait ainsi de la joie que vous auriez à voir la joie d'une plante qui pousse ou d'une eau qui court. Armelle, voilà ce que nous a valu la nature, une puissance d'émotion extrême, de la compréhension, de l'amour pour tout ce qui est en dehors de nous.

Elle lui dit :

— Est-ce bien à la nature seulement que nous sommes redevables ? Faut-il la remercier, elle seule, et personne autre ?

— Non, non, s'écria-t-il, exalté par ce qu'elle insinuait si doucement, c'est à nous surtout que nous sommes redevables. Avant de la solliciter nous étions unis déjà. Notre intimité est la cause première de nos victoires, et ce n'est pas à chacun de nous que la nature s'est offerte, mais à nous deux ensemble.

Ils furent pleins d'orgueil et de reconnaissance. Leur part d'initiative était la même, et la même également leur part de butin.

— Je vous remercie, Armelle.

— Moi aussi, Claude, je vous remercie.

Ils ne songeaient plus à la lande ingrate. Qu'importaient que les choses fussent belles ou laides ! les plus nobles forêts et les

horizons les plus magnifiques ne les eussent point occupés davantage, car il ne leur était plus nécessaire d'ouvrir les yeux et les oreilles pour que le charme de la nature doublât le charme de leurs pensées.

La jeune femme entoura de son bras la tête de Claude. Ils rêvèrent, et Claude dit :

— Vous souvenez-vous, Armelle ? Il n'y a pas longtemps, quoique je n'aie plus de souvenirs avant ceux de notre vie commune… vous souvenez-vous de notre première rencontre ? Comme notre sympathie s'est épanouie en quelque chose de large et de superbe ! Nous avons été récompensés de notre confiance et cependant nous ne savions pas où nous allions. Des mots dirigeaient notre espérance vague. Vous souvenez-vous de nos doutes ? Un jour, j'ai eu si peur de moi que je voulais m'enfuir…

— Un jour, Claude, vous m'êtes apparu comme un étranger que j'aurais voulu chasser de mon existence.

— Mais à notre insu, reprit Landa, le but inconnu que nous poursuivions se rapprochait. Le passé nous enseignait ses leçons de sagesse et de fraternité. La nature brisait notre indifférence, et nous nous en allions en elle, sans crainte de nous y perdre, puisque nous étions deux. Et quand nous nous renfermions en nous, nous étions plus forts, car la sensibilité, c'est l'emprunt de forces extérieures. Nos âmes s'éveillaient d'être auprès l'une de l'autre. Elles s'appelaient en balbutiant et répondaient à leur appel. Et ce qui se fût passé au fond de nous, sans que nous en fussions avertis, les minutes d'émotion nous le montraient en toute certitude. Ainsi, j'ai conscience de moi et vous avez conscience de

vous. Nous avons perçu le bruit de notre vie et cela donne de l'assurance et de la sérénité.

Écoutait-elle ? Son bras s'était dénoué. Elle avait glissé sur le sol. Sa tête maintenant s'appuyait sur la poitrine de Claude. Il respirait le parfum de ses cheveux, et il chuchotait, les yeux clos :

— Voilà ce que nous avons réalisé, Armelle, nos âmes inertes et froides sont devenues deux grandes forces qui savent et qui sentent. Le fond en est paisible et grave, l'enveloppe en est une chose sensible, vibrante, qui palpite au moindre contact, qui résonne rien qu'à l'écho d'un bruit.

— Oh ! parlez, parlez, Claude, murmura-t-elle… Dès le premier jour, j'ai tressailli au son de votre voix. Plus tard, la signification des paroles aussi m'a fait frissonner… mais aujourd'hui c'est plus encore que tout cela !… c'est le sens mystérieux des mots qui me grise… c'est ce qu'ils ne disent pas que je veux entendre…

— Ce que je vous dis là, Armelle, n'a pas de sens mystérieux… ce sont des choses toutes simples et qu'il faut prendre ainsi. Tout me paraît si simple, maintenant ! tout, la vie, nos relations, vous, moi… pourquoi chercher au delà de cette simplicité ?

— Oh ! Claude, il y a d'autres paroles derrière celles que vous prononcez… Je vous le dis, il y en a d'autres… mais lesquelles ?

Il lui saisit les bras et la dressa devant lui.

— Armelle ! que voulez-vous dire ?

— Je ne sais pas, balbutia-t-elle, je ne sais pas.

Ils se regardèrent éperdus. Ils éprouvaient l'effroi de ceux qui se cachent à l'ombre et qui redoutent la lumière imminente. Ils se contractaient pour interdire le passage aux rayons de clarté qui les éblouissaient. Ils entretenaient en eux un grand tumulte afin d'étouffer le bruit des mots qu'ils refusaient d'entendre.

Mais c'était la lutte de digues fragiles et d'obstacles dérisoires contre l'invasion de quelque torrent. La vérité brisa leurs résistances.

Ce fut un apaisement. Leurs yeux se remplirent de douceur, leurs mains se joignirent. Armelle devina que Claude allait parler et, d'avance, une ivresse délicieuse la pénétra.

Les paroles chantaient de toutes parts. Elle les entendait en elle, et elle les entendait en lui, et autour d'eux, et dans l'immensité. Il les différait néanmoins, tant il y avait de saveur à les laisser flotter sur les ondes du silence. Et elles coulaient indéfiniment de ses lèvres immobiles.

Ils furent heureux. Ils sentirent le bonheur comme un élément inépuisable qui les gonflait d'une force toujours croissante. Ils s'ouvraient à des sources impétueuses qui se ruaient du dehors, avec la vie des choses, la forme des plaines et des cieux, l'âme même de la nature, ils s'ouvraient à des sources miraculeuses qui jaillissaient du gouffre de leur être avec toutes les énergies et toutes les puissances de la vie intérieure, avec l'âme même de l'humanité Et ils étaient le lieu de cette solennelle rencontre.

Par leurs yeux égarés, par leurs bouches haletantes, débordait l'excès de leur bonheur. Cela devait s'épandre en mots, en gestes ou en regards. Armelle versa des larmes. Leurs doigts frémirent comme des feuilles. Ils ne respiraient plus. Claude dit :

— Je vous aime !

Elle ferma les paupières, elle ferma les mains. Et il lui sembla, dans son trouble, qu'elle fermait des portes afin de retenir tout l'infini de sa joie.

— Je vous aime, murmura-t-elle.

Ils eurent une minute de vertige. Le bonheur les étourdissait. Ils étaient comme de petits enfants épouvantés. Ils furent sur le point de se jeter dans les bras l'un de l'autre pour se demander secours. Et ils furent également sur le point de s'enfuir loin l'un de l'autre pour ne plus se revoir jamais. Trop heureux ils palpitaient d'une angoisse sacrée…

Àtravers ses pleurs Armelle sourit. Ils redevinrent maîtres de leur joie. Claude répéta :

— Je vous aime.

Ils s'aimaient. C'était donc pour cela que la vie leur paraissait si simple ! Comment leurs relations n'eussent-elles pas été faciles et claires puisqu'ils s'aimaient ? Vraiment, cette fois, il n'y avait pas de sens mystérieux derrière ces mots d'amour. Tout est si simple quand on s'aime ! Nul sentiment n'a deux aspects divers. Nul rêve n'est double.

Ils s'aimaient. Voilà que se dévoilait l'unité de leurs instincts et de leurs méditations, l'unité de leur passé et de leur avenir. Voilà que se montrait à chacun l'essence de l'autre et l'essence de la vie et l'essence de la nature.

Et tout cela était si simple qu'ils songèrent combien il serait simple d'obéir à l'impérieux désir qui leur ordonnait de se

prendre. Comme l'acte eût été beau, à la fois solennel et réduit à ses justes proportions ! Comme il eût consacré de façon précise leur parfaite harmonie !

Ils se regardèrent, troublés jusqu'au plus profond de leur être, consentants tous deux et pleins d'effroi.

D'obscures défenses les arrêtèrent. Mais du moins, cédant au besoin invincible de mêler quelque chose d'eux-mêmes, ils se penchèrent l'un vers l'autre, et leurs bouches s'unirent.

Dans la lande illimitée, sous le ciel sans bornes, leur vie s'exalta, et ils sentirent battre en eux, à grands coups puissants, la vie universelle.

XIII

Il y avait une heure qu'ils étaient de retour. Claude Landa suivait la pelouse du jardin. Des feuilles d'or commençaient à surgir de la touffe verte des arbres, et des feuilles mortes jouaient dans les allées et dans les taillis. Ainsi s'annonçait l'automne.

La porte de la maison s'ouvrit, et Armelle vint à la rencontre de Claude. Sans une parole, ils se prirent les mains, marchèrent à pas rapides vers la tour et gravirent en hâte, jusqu'au sommet, les hauts degrés de pierre. Là seulement, pensaient-ils, et d'un seul coup, ils retrouveraient Guérande, la ville amicale qui leur avait accordé l'aide de son passé et de sa poésie.

Ils la virent tout entière, en sa robe de granit, avec la parure de ses dix donjons et les plaques d'acier de ses douves. Les vieux

boulevards lui faisaient un collier de feuillage. Autour d'elle, comme un cadre fastueux propre à l'embellir, se déployaient les campagnes verdoyantes semées de demeures féodales et la plaine aux miroirs et aux petits tas de neige. La mer emplissait l'horizon.

— Claude, vous souvenez-vous de la première fois où je vous ai conduit ici ?

— Je m'en souviens, vous me racontiez vos peurs d'enfant quand un mauvais génie vous tenait captive, et que vous examiniez la couleur des oiseaux qui passaient.

Elle lui dit d'une voix tendre :

— Vous êtes le prince Charmant qui m'avez délivrée, Claude, les murs de ma prison sont abattus, et je n'ai plus d'entraves.

— Vous êtes la fée dont le sourire m'a rafraîchi, Armelle, je vous appellerai la fée Souriante.

Ils furent fiers l'un de l'autre, comme si ces noms les eussent dotés de quelque mérite spécial. Leurs yeux voguaient plus librement sur l'étendue, depuis qu'ils avaient proclamé leur affranchissement, et ils la dominaient d'une hauteur plus grande qu'autrefois.

Il affirma :

— Nous nous aimons, Armelle.

— Oui, Claude, nous nous aimons.

Moins qu'à eux-mêmes, ils s'adressaient aux choses environnantes, à tous les témoins de leurs débuts indécis, à l'enceinte,

aux créneaux, aux collines, aux marais. Là où jadis ils avaient offert le spectacle de deux indifférents qui se promènent en quête d'impressions, ils se délectaient à crier leur amour. Ils eussent voulu que tout participât à leur félicité. Débordants de gratitude, ils remerciaient les choses et leur jetaient comme une bonne nouvelle dont elles devaient se réjouir :

— Nous nous aimons, nous nous aimons.

C'était la conquête qu'ils avaient rapportée de leur voyage. Ce qui les attendait au fond de la Bretagne et vers quoi ils s'imaginaient avancer comme vers un être mystérieux, n'était-ce point l'amour plutôt que la nature ? Succinio, Josselin, la forêt de Brocéliande, l'étang de la Forge, chacune de ces étapes marquait, sans qu'ils s'en avisassent, un pas de plus dans la voie qu'ils suivaient. Et voulant assigner une date à leur passion, ils durent remonter de semaine en semaine, car ils ne voyaient guère que tel jour méritât cet honneur.

— Nous nous sommes aimés dès le premier soir, Armelle. Si nous avons pu changer la forme de notre sentiment, du moins ne pouvions-nous pas ne pas nous aimer. Il y avait en nous les sympathies et les affinités qui sont les germes de l'amour. Mais déjà les abîmait la vieille loi de mensonge et c'est pourquoi nous avons eu le bonheur de ne pas les distinguer.

La jeune femme repartit :

— Ainsi donc, voilà le but invisible où nous tendions, Claude, nous aimer, surtout nous aimer bien, voilà le rêve qui se cachait sous les phrases.

— Oh ! Armelle, est-il d'autre rêve possible entre l'homme et la femme ?… Ce qui fut notre rêve à nous, c'est de nous aimer suivant un idéal plus noble et plus rare, et nous nous aimons de la sorte.

Un orgueil surhumain les éleva, comme s'ils fussent parvenus à quelque cime inaccessible d'où ils découvraient l'audace du chemin effectué. Un air plus pur les baignait. Il n'y avait rien autour d'eux que l'immensité. Dans leur ivresse, ils se rapprochèrent encore l'un de l'autre.

— Je vous aime, Claude, mon amour a grandi à l'ombre de l'ignorance… je n'ai rien fait pour vous aimer… je ne savais pas que je vous aimais… et depuis que je le sais, je m'aperçois que vous êtes toute ma vie.

Il goûta délicieusement la saveur de l'aveu.

— Moi non plus, je n'ai pas appelé l'amour, il est venu à mon insu comme une récompense, comme le couronnement d'une œuvre de foi et de sincérité… Et je puis vous le dire : je vous aime, je vous aime, Armelle… Vous comprenez bien, n'est-ce pas : je vous aime. Pour la première fois, je dis ces mots à une femme selon leur sens véritable. Auparavant, ils signifiaient : « Vous êtes à moi, je vous tiens. » Aujourd'hui, je dis simplement que je vous aime… J'aime votre âme, j'aime l'être que vous êtes… je vous veux du bien…

Ils sortaient de la lutte, vainqueurs. Ils s'aimaient selon leur vœu, ils pouvaient agir à leur guise. Chacun demeurait libre, leur amour ne les armant d'aucun droit et ne les frappant d'aucun devoir. Que Claude restât l'ami d'une ancienne maîtresse, que M de Rhuis se plût en la compagnie d'autres hommes, ou que le ca-

price de l'un leur infligeât le mal de l'absence, leur accord n'en serait pas atteint.

— C'est que l'intimité de nos âmes, dit Landa, se produit dans une atmosphère si sereine que nous ne cessons de nous voir, de nous entendre, d'avoir conscience l'un de l'autre et, par là, de nous respecter. J'ai de votre existence une notion aussi nette que de la mienne, et ce que vous êtes ne me semble pas moins important que ce que je suis. Et puis nous sommes imprégnés d'une telle beauté ! Il y a entre nous tant d'émotion, et non pas l'émotion restreinte et un peu artificielle que provoquent les faits et les pensées, mais l'émotion limpide et intarissable de la nature. Comment pourrions-nous nous abaisser à un acte mesquin ?

Il y eut un moment de silence affectueux, Armelle murmura :

— Comme nous sommes près l'un de l'autre !... Claude, il me semble que je suis entre vous et moi...

Il défaillit sous la caresse des mots.

— Armelle, dit-il gravement, de toute sa force et de toute sa loyauté, si je savais qu'un autre vous aimât mieux que moi, je vous l'amènerais. Armelle, c'est vous que j'aime en vous, ce n'est pas moi.

Elle eût voulu le remercier avec des paroles inconnues. Des appétits de bonté et de dévouement s'éveillaient en elle, et cela lui fit dire :

— Claude, la vérité conquise, faut-il la garder pour nous ? Le devoir n'est-il pas désormais de tendre la main à ceux qui marchent au hasard ?

Il prononça très bas et d'une voix frémissante :

— Est-ce que notre avenir se borne à cette œuvre de secours ? Et nous ?… nous, Armelle, qu'allons-nous faire pour nous ?

Le silence fut lourd. La demande de Claude se perdit comme un bruit dans les ténèbres. Armelle ne la releva pas, et, lui-même, intérieurement, se dérobait devant une réponse à la question qu'il avait émise.

Des nuages s'étaient amassés. Il tomba quelques gouttes d'eau. Ils se quittèrent.

Deux semaines s'écoulèrent de bonheur inaltérable. Ils ne se lassaient pas de répéter les chères et douces syllabes de l'aveu. Elles leur étaient toujours nouvelles, ils s'étonnaient de les dire et de les entendre. C'était d'ailleurs un sujet continuel d'étonnement que cet amour inattendu, et ils en causaient comme d'un miracle auquel ils avaient peine à croire. Mais à la suite d'un refroidissement, M de Rhuis dut garder la chambre pendant plusieurs jours, et une réserve assez inexplicable leur interdit de se réunir chez elle.

Ils s'écrivirent alors de longues lettres où leur amour prenait une couleur plus violente et marquait une sorte de fougue plus instinctive, presque douloureuse, des lettres où ils se disaient des choses qu'ils n'eussent point dites de vive voix. Souvent ils se contemplaient à travers la vitre des fenêtres et la trame de la pluie. Le soir, leurs rêves entre-croisés venaient voleter autour de leur lampe comme des papillons ivres de lumière.

Armelle remise, ils n'osèrent cependant s'aventurer sur les grand'routes, et bien qu'ils s'y fussent refusés jusqu'alors, ils en-

trèrent dans Guérande. Peut-être, en approchant de leurs semblables, obéissaient-ils à un espoir informe et chimérique de propagation, peut-être au désir plus vague encore de diminuer des occasions de solitude qu'ils ne sentaient point sans quelque péril.

L'autre façade du manoir commandait une impasse étroite qui s'en va vers les rues du centre. En dedans de l'enceinte, c'est d'abord un cercle de jardins spacieux, puis les ruelles et les passages s'enchevêtrent, tortueux, mal pavés, bordés de maisons inégales que ne distingue aucun symptôme d'ancienneté. Au milieu s'élève la cathédrale dédiée à Saint-Aubin. D'ensemble peu harmonieux, de styles divers, elle leur plut par de jolis détails, par la chaire extérieure, par les sculptures grimaçantes qui ornent les chapiteaux de quelques piliers.

On observait curieusement leurs allées et venues. Ils entendirent qu'on les appelait le frère et la sœur, et cela les amusait de simuler des attitudes indifférentes que démentaient en secret la pression de leurs mains et l'échange de paroles tendres.

Mais un jour, ayant franchi le seuil d'une boutique poussiéreuse, encombrée de meubles décrépits et de tapisseries lamentables, ils découvrirent un Christ en faïence dont les pieds trempaient au creux d'un bénitier. Et la marchande, une vieille grosse femme emmaillotée de châles, engagea Claude à l'offrir à sa dame.

Il la reprit, en souriant :

— À ma dame ?… non, à ma sœur…

Elle les examina par-dessus ses lunettes et ricana :

— Êtes-vous bien sûr ?

Ce doute les ravit et, au retour, Armelle disait :

— Comment les autres peuvent-ils se tromper ? Si je rencontrais deux êtres s'aimant comme nous, je devinerais aussitôt leur amour. Je sens que mes yeux changent quand je suis près de vous, et qu'ils ont pour les choses des regards qu'ils n'ont pas loin de vous.

Ils montèrent sur la plateforme de la tour, rapidement, selon leur coutume en ces minutes heureuses, et pieusement, comme s'ils apportaient à quelque dieu, pour la faire éclore et fleurir, leur joie nouvelle.

— Oh ! Claude, s'écria la jeune femme, il y a deux couchers de soleil.

Il y en avait un qui embrasait la mer, et à l'autre bout du ciel, il y en avait un autre, qui flambait au-dessus de la terre. Des flottes de nuages s'échappaient de l'océan, et glissaient les uns sur les autres, des nuages rouges, des nuages violets, des nuages noirs. Et tous ils traînaient des lambeaux d'or vers la fournaise insolite. Quelques-uns en détresse tombaient aux confins des plaines et s'ourlaient de vagues à crête de sang.

Des larmes, des sanglots, des rires, des cris de triomphe palpitèrent en eux. Ils furent gonflés de cette émotion d'amour qui s'exhale en mots et en caresses.

— Je vous aime, je vous aime, se dirent-ils.

Le soleil du couchant disparut et l'on eût cru qu'il venait, par-dessous la terre, se mêler à l'incendie du levant. Tout l'horizon s'emplit de flammes qui tourbillonnaient ainsi qu'une fumée de feu. Et du foyer ardent sortit la pâle lune.

Des caresses, des caresses seules, pouvaient répondre à l'élan douloureux de leur extase. Leurs mains et leurs lèvres se cherchèrent. Mais, au premier contact des doigts, avant que leurs bouches se fussent trouvées, un mouvement brusque et simultané les éloigna l'un de l'autre. Ils restèrent un moment éperdus. Puis ils firent un geste encore pour se reprendre. Ce fut en vain. Alors ils ne bougèrent plus.

Des paysages charmants se superposèrent à la mer et ouvrirent sur l'infini des espaces illusoires semés d'herbes rouges, irisés de lacs multicolores, égayés de lagunes paisibles. Ils ne les voyaient point. Ils ne voyaient plus rien. Ils songeaient à Succinio où leurs mains s'étaient jointes simplement, à Josselin où Armelle avait pleuré sur l'épaule de Claude, la forêt de Brocéliande où Claude s'était réfugié dans les bras d'Armelle, à la lande de Lanvaux où leurs lèvres avaient connu le baiser. Et ils s'avisaient que, depuis ce baiser, nul enlacement ne les avait unis.

La nuit mélancolique les enveloppa.

XIV

Une fois encore, et d'autant plus gravement qu'ils étaient plus engagés l'un envers l'autre, se posait l'insoluble question de leurs rapports. Ils pouvaient ne s'en point entretenir, et souvent étouffer la voix secrète qui leur en formulait les termes. Ils devaient néanmoins reconnaître que les choses avaient changé, puisqu'ils s'aimaient. Que résulterait-il de cette situation nouvelle ? Qui serait maître ? Eux ou l'instinct ?

Une promesse d'abord les retenait, exigée solennellement par Armelle, contractée à bon escient par Claude. Sans nul doute, en se liant ainsi, ils avaient prévu les crises probables et voulu qu'un serment, prêté à l'époque où leur esprit plus libre avait plus de clairvoyance, s'opposât à la tentation. Il leur eût peut-être suffi d'en parler pour en discerner au juste l'importance. Aucun ne s'y décida.

Ils se souvenaient aussi, Claude de la lassitude cruelle qui le guettait aux bras de ses maîtresses, Armelle de l'aveu qu'il lui en avait fait dès les premiers jours. Savaient-ils si leur amour échapperait à cette loi impitoyable ?

Et non plus ils n'oubliaient, elle, combien jadis l'exaspérait le désir des hommes, lui, avec quelle amertume elle s'en était plainte. De ce que, durant leur voyage, elle avait goûté presque voluptueusement le trouble discret que l'on domine et que l'on confesse en souriant, pouvait-on conclure à sa soumission devant le désir mâle qui veut et qui agit ?

Et des causes morales plus obscures, de vieux préjugés, des principes mondains dont ils croyaient toute trace abolie, la peur d'une déchéance, leur orgueil engagé dans la lutte, formaient autant d'entraves qui paralysaient leur élan l'un vers l'autre.

Mais surtout ils redoutaient de gâter leur amour. Ils le jugeaient d'une essence si précieuse et, peut-être par suite de sa rareté, d'une délicatesse si subtile, qu'ils n'y osaient toucher. Ils n'admettaient point que l'étreinte lui laissât son caractère de douceur et de simplicité et lui permît de se maintenir au même degré d'idéal. L'acte physique leur paraissait la ruine immédiate de leurs conquêtes. Se prendre, se posséder, s'appartenir, être

l'un à l'autre, comme tous ces termes trahissent la nature et les conséquences d'un tel acte ! L'amant dépend de sa maîtresse et elle dépend de lui. C'est la marque du servage, l'invasion des droits et des privilèges. Pourquoi risquer de s'aimer moins bien, après avoir réalisé l'œuvre si difficile de bien s'aimer ?

Toutes ces raisons dont ils se refusaient à peser la valeur, mais qui s'offraient à eux sans trêve, constituaient une raison unique et formidable qui leur défendait même l'espérance. Leurs bouches ne se baiseraient plus. Leurs mains ne s'enlaceraient plus. Ils en avaient acquis la preuve navrante, l'autre soir, sur la terrasse où, par intuition brutale qu'ils se heurtaient à des obstacles invincibles, ils avaient dû renoncer aux délices des caresses.

Ainsi l'avenir les harcelait déjà de son incertitude. Il exigeait qu'on s'occupât de lui. Il présentait ses deux solutions d'amour chaste et d'amour instinctif, et bien qu'ils n'hésitassent jamais à choisir l'une en dépit de son insuffisance, ils n'en songeaient pas moins à l'autre plus qu'il n'eût fallu.

— Oh ! Claude, dit Armelle, un soir taciturne où leurs pensées se cherchaient, Claude, les plus grands bonheurs sont parfois si semblables aux plus grandes douleurs qu'on ne sait si l'on est heureux ou malheureux ?

— Nous sommes heureux, Armelle, et nous avons peur.

Retournant dans la ville, ils lui trouvèrent de jolis attraits. Elle cache soigneusement des coins de calme où s'épanouit toute l'âme de la province. Certaines rues dorment aussi profondément que les boulevards de l'enceinte, et le passé les ensevelit sous son

apaisement aussi bien que l'eau morte des douves. Les gens qui s'y promènent ne paraissent point déranger les plis de ce linceul.

Armelle et Claude y furent des intrus, d'abord. Des femmes aux fenêtres, des hommes à leur établi, levaient la tête et se souciaient d'eux. Ils faisaient une petite révolution dans les demeures et dans l'atmosphère immobile. Leur passage soulevait, comme des nuages de poussière, les commentaires et les hypothèses et laissait un sillon lent à se refermer. Mais l'ordre se rétablit peu à peu. On s'accoutumait à leur flânerie. Le sommeil des rues, la torpeur des êtres, le poids des âges l'emportèrent sur leur agitation. Le silence des siècles ne fut pas plus dérangé par la cadence de leurs pas que l'air par le vol d'un oiseau.

Ils erraient de préférence dans les sentes étroites qui circulent parmi les murs des jardins. Souvent les arrêtait l'aspect pittoresque d'anciennes maisons encadrées d'arbres vénérables. Il leur advint d'y demander accès, sous prétexte d'études concernant Guérande. Et ils déterraient alors d'incroyables existences oubliées là comme des cadavres.

Une fois, comme ils s'intéressaient à des vestiges de cloître épars sur une pelouse, une dame à cheveux grisonnants qui, depuis un instant, observait M de Rhuis, s'écria tout à coup :

— Mais c'est bien vous, Armelle, on me l'avait dit, mais ce qui m'a déroutée, c'est que je ne vous connaissais pas de frère, et puis, je sors si peu de chez moi…

Armelle l'écoutait, hésitante. La dame reprit :

— Vous ne me remettez pas ? J'étais une parente de votre cousine défunte, votre cousine donc, à la mode de Bretagne… rappe-

lez-vous… vous jouiez là, pendant qu'elle et moi nous causions.

De toutes parts venaient vers Armelle des groupes de souvenirs, et elle s'attendrissait de les voir accourir, un à un, comme de petits enfants qui se jettent dans vos bras.

— Oui, balbutia-t-elle, voilà la vieille tour éventrée… On y mettait déjà des fagots… et je grimpais dessus pour aller jusqu'aux ruches… oh ! tenez, voici les ruches… et puis là… cette sainte Vierge contre le mur… je m'agenouillais à ses pieds en pleine terre… et je priais.

— Et le baptême de mon fils Paul, vous souvenez-vous, Armelle, et le feu d'artifice de mon pauvre mari…

— Oh ! oui, je me souviens.., il y avait des lanternes et l'une d'elles a brûlé… Comment n'ai-je jamais repensé à tout cela ?… J'avais une robe bleue… et j'étais si fière de ma robe bleue…

Sa voix tremblait. Seule ou avec Landa, elle eût pleuré. Et la dame continuait :

— Je vous enverrai mon Paul… Il est à Paris en ce moment pour ses inscriptions… dès son retour je vous l'enverrai…

Une heure après, devant le feu de la grande salle, Claude, à genoux et les coudes sur les bras du fauteuil où se tenait la jeune femme, lui disait :

— Armelle, je vous aime quand vous étiez petite fille, et je pleure avec vous. Il est si troublant d'apercevoir soudain le menu personnage insouciant et naïf que l'on fut. On craint pour lui les peines qui le guettent et que l'on a subies. Dire que vous avez été une petite bonne femme à jupe courte, qui jouait à la poupée et

sautait à la corde, vous, vous que j'aime, vous la grande Armelle dont j'ai un peu peur. Oh ! parlez-moi d'elle… Elle était jolie, n'est-ce pas ?

— Elle était jolie, Claude, vous avez raison de l'aimer. Voyez-vous, je ne pleure pas seulement parce que je la revois, mais parce que je la revois auprès de vous qu'elle devait aimer plus tard… Nous sommes là tous deux qui la regardons, et je ne sais pas pourquoi cela me bouleverse. Et puis, j'ai presque pitié d'elle. Je vous aime tant que je ne peux croire qu'elle fût heureuse, elle qui ne vous connaissait pas. Sa vie est abandonnée et froide. Et cela me fait plaisir que vous la regardiez, comme si votre regard la réchauffait en ma pensée.

— Parlez-moi d'elle, répéta Claude, racontez-moi des choses sur elle… Je veux la voir grandir, devenir vous.

La soirée fut douce, et d'aussi douces journées succédèrent où les captiva de même le récit de leur enfance. Ils obéissaient à un besoin nouveau de se pénétrer par les voies les plus diverses. Ces confidences ne tombaient plus dans le vide. Ils s'écoutaient avidement. Sous leurs propres yeux ils avançaient ensemble, et, chacun cheminant le long de sa route, ils imaginaient que ces deux routes tendaient toujours à se rapprocher. Qu'eussent-ils fait, sinon d'aller l'un vers l'autre, puisque leur raison de vivre était l'un en l'autre ?

Ils s'aimèrent avec plus de tendresse, sentiment des faibles et des vaincus, qu'ignore l'amour heureux et qu'enseigne la douleur. Ils n'auraient pu dire qu'ils souffraient. Bien souvent néanmoins leurs larmes avaient envie de couler. Et leurs voix prenaient des intonations humbles et timides.

La cause de leur détresse les privait à la fois de réconfort, car tout geste d'affection leur était interdit, et ce geste seul les aurait consolés de cette interdiction. Comme il eût été bon de s'enlacer selon la gentille coutume qu'ils en avaient prise ! Nulle arrière-pensée voluptueuse ne les stimulait, mais un grand désir d'abandon et de détente. L'épaule d'Armelle attirait Claude comme l'unique refuge, et Armelle ne songeait qu'à bercer la tête de Claude entre ses mains maternelles.

Et ils ne se lassaient point d'évoquer leur enfance, en des entretiens qui les montraient l'un à l'autre si fragiles qu'ils étaient encore plus dispos à s'attendrir. Et les routes obliques se conformaient à la même direction immuable. Aux arbres et aux talus ils cueillaient les fleurs et les ronces dont leurs bras seraient chargés le jour de la rencontre. Le destin les préparait pour cet événement.

Le premier Claude parla de ses aventures. Depuis l'heure où son cœur battait auprès d'un ami de collège, il aimait d'une façon continue. Il déroula cette chaîne d'amour. C'est chose toujours triste. Ce qui donna tant de joie se résout, dans le souvenir, en mélancolie. Peut-être aussi pouvait-il prétendre à une certaine malchance, le hasard ne lui ayant accordé que des épreuves pénibles, sans noblesse ni beauté.

Elle le plaignit. Elle se le figurait tout meurtri de coups, l'appelait son cher blessé, et ce leur était encore une occasion de regretter les chastes caresses qui guérissent les plus mauvaises plaies.

Claude, un soir, lui demanda :

— Et vous, Armelle, ne me direz-vous pas votre passé de femme ?

Par délicatesse, il ne l'avait jamais interrogée. Elle répondit simplement, en quelques mots :

— Je n'ai pas aimé, moi… ai-je été aimée ? je ne sais… trois ou quatre fois je l'ai cru… et puis… je doutais.

Il insista :

— Parmi ces expériences, il n'en est pas une qui ait été plus sérieuse ?

— Oui, affirma-t-elle, il y a un homme qui m'a troublée davantage… Hélas ! c'est aussi celui qui m'a le plus cruellement déçue… N'importe, il me troublait…

— Ah ! fit Claude.

Cet aveu semblait l'étonner. Il resta pensif un moment. Puis, affectant de sourire, il prononça d'une voix mal assurée :

— Armelle, pardonnez-moi.. je vais vous faire une étrange question. Je devrais me taire, mais je ne sais pourquoi, il faut que je vous la fasse : Armelle, cet homme vous a-t-il embrassée ?

— Oui, certes, dit-elle.

Il se mit à marcher de long en large, et il répétait avec un rire factice :

— Comme c'est drôle, comme c'est drôle… ainsi il vous a embrassée…

Brusquement il s'arrêta devant elle.

— Il vous a embrassée, soit, c'est naturel, mais pas… pas sur la bouche, n'est-ce pas ?

Il la dévisageait sans plus dissimuler. Après une hésitation elle déclara :

— Oui, Claude, nous nous embrassions sur la bouche… Je dois vous avouer que j'aimais sa bouche.

— Sur la bouche, balbutia-t-il, mais alors… moi… moi ?…

Il y eut entre eux un peu d'hostilité. Cela ne dura pas. Armelle vit que l'effort de Claude pour se maintenir le brisait. Elle fut sur le point de lui ouvrir les bras et de s'écrier :

— Allons, mon pauvre Claude, venez pleurer ici.

Il y songeait de même, prêt à la supplier. Pourtant ils ne parlèrent ni l'un ni l'autre.

XV

« Nous en sommes donc là ! » pensèrent-ils, les jours suivants. Leur désillusion n'était point sans quelque surprise. Ils avaient cultivé leur âme comme une terre choisie. Ils l'avaient nettoyée, purifiée, soumise à d'ingénieuses méthodes, ensemencée soigneusement en vue de moissons superbes. Et il y germait cette mauvaise plante.

Claude n'aurait jamais supposé que cela pût encore sortir de lui. Et Armelle se désolait également, car si de tels sentiments persistaient en son compagnon, elle devait à son insu en entretenir d'aussi lamentables.

Ils restaient confus, incrédules presque. Qu'importait à Claude qu'un homme eût baisé les lèvres d'Armelle ? Ce baiser ne la rendait ni moins jolie, ni moins jeune, ni moins désirable, et ses lèvres ne lui avaient pas semblé moins savoureuses quand il les pressait contre les siennes sur la lande de Lanvaux. Que lui importait puisqu'il ne l'aimait à cette époque ni ne la connaissait ? Et même en ce cas, ne tendaient-ils pas à une conception de l'amour si hautaine que chacun demeurait libre de donner ses lèvres à qui lui plaisait ?

« Et moi ! Et moi ! avait crié Claude réclamant son droit de caresse, et moi, je ne suis donc rien ? Je ne compte donc pour rien ? » C'était un échec si misérable qu'ils ne le voulurent considérer que comme une inconséquence passagère. Et la vie continua.

On arrivait au milieu de l'automne. Le temps pluvieux enfermait Armelle et Claude dans la tour. Ils s'y plaisaient. La gaieté du feu les attirait sous le manteau de la cheminée hospitalière. Leur amour participait à ce bien-être physique. Ils en causaient indéfiniment. Ils expliquaient ses mérites, ses charmes, ce en quoi il différait des passions communes. Ils lui rendaient grâces avec ferveur.

— J'aime vous aimer, disait Claude, j'aime notre amour d'un amour d'amant, nous l'avons créé et il nous a créés.

Il remplissait leur existence au point que l'heure actuelle ne suffisait plus à le contenir et qu'il débordait sur les années révolues. Leurs souvenirs s'en imprégnaient et prenaient l'apparence de faits à peine écoulés. Il mettait au présent toute leur vie. Leur enfance n'était que le matin du jour où ils se trouvaient.

Un instant de ce passé toutefois demeurait ténébreux comme un coin d'ombre inaccessible au soleil. La volonté peureuse de Claude entourait d'un voile les tentatives sentimentales d'Armelle, et elle n'osait le déchirer. Mais la petite gêne produite par cette réserve cédait à leur désir d'harmonie. Ils voulaient être heureux puisqu'il n'y avait pas de raison pour qu'ils ne le fussent point.

Une visite rompit leur solitude. Ils se promenaient dans le jardin, quand un tout jeune homme vint à eux, gauche d'aspect et de mise provinciale. Il ôta son chapeau et annonça en rougissant :

— Je suis le fils de votre cousine, madame.

— Ah ! dit Armelle, c'est vous, monsieur Paul.

— Oui, répondit-il, c'est moi.

Sa figure imberbe manquait d'expression. Un sourire emprunté ouvrait sa bouche. Des gants trop étroits torturaient ses mains. D'autres détails encore contribuaient à le rendre disgracieux, un peu ridicule.

On contourna la pelouse en échangeant des propos difficiles. Puis on résolut de rentrer, à cause du froid.

Landa tressaillit. Armelle se dirigeait vers la tour. Se déciderait-elle à franchir le seuil de leur sanctuaire en compagnie d'un étranger ? Au moment d'ouvrir la porte, elle aperçut son visage anxieux. Elle comprit et s'écria :

— Ma foi, nous serons mieux chez moi, les pièces du bas sont chaudes, venez-vous ?

Il les laissa partir afin de réprimer plus vite le petit mouvement d'humeur qui fermentait en lui. S'il ne se fût observé, la distraction d'Armelle eût acquis à ses yeux l'importance d'une faute très grave. Il en garda malgré tout de la tristesse. Au fond, il imaginait leur intimité comme un temple sacré où nul ne pouvait être admis sans profanation.

Armelle l'ayant rejoint, il lui dit :

— Espérons que ce jeune monsieur s'en tiendra là, de ses politesses.

Elle sourit.

— Pauvre garçon, c'est vous qui l'intimidiez, je vous assure qu'en tête à tête il n'est pas plus sot qu'un autre… je l'ai mis à son aise… il a un tas de qualités gentilles.

— Je n'essaierai pas de les découvrir, affirma Claude.

Parlait-il avec aigreur ? Elle ne le put discerner. Lui-même n'en savait rien. Pourtant ils eurent du mal à retrouver leur accord. Ils le sentaient d'ailleurs plus fragile, plus influencé par les menues contrariétés de l'existence et par les chocs inappréciables des caractères. Et chaque fois, pour le rétablir, il leur fallait un effort un peu plus pénible.

Ainsi les assombrit une promenade qu'ils firent autour de l'enceinte malgré l'appréhension secrète qui les empêchait depuis longtemps de s'y hasarder. Le souvenir de leurs enthousiasmes ingénus les éclaira davantage sur l'âpreté des luttes nécessaires au maintien de leur bonheur. Comme les choses alors se déroulaient suivant un ordre facile ! Ils s'asseyaient devant de vieilles pierres, et les vieilles pierres leur envoyaient des trésors inesti-

mables. Ils contemplaient une flaque d'eau étoilée de nénuphars, et elle leur livrait le reflet des siècles absorbés.

Un élan de révolte souleva Claude contre le silence qui les enserrait :

— Armelle, Armelle, ce n'est pas possible que nous nous arrêtions où nous sommes… Il y a autre chose… ce n'est pas ça, l'avenir… Il ne faut pas admettre que tout notre avenir se réduise à nos sensations actuelles, ce serait trop affreux… Levons-nous, mon amie, marchons vers ce qui peut être, vers ce qui doit être.

Mais le silence se referma derrière les paroles. Cette fois encore Armelle n'y répondit pas, et Landa les regrettait déjà comme des plaintes vaines qui ne faisaient qu'ajouter à leur désarroi.

Dès lors ils n'osèrent sortir de la ville. Ils lui conservaient du reste une reconnaissance affectueuse, car le secours qu'ils ne trouvaient pas d'un côté, elle le leur offrait de l'autre. La quiétude des jardins apaise. L'herbe des rues est un baume miraculeux. Les voûtes pieuses de la cathédrale apprennent la résignation. Tout conseille la patience, le repos, les rêvasseries, l'assoupissement. Les gens piétinent et ruminent. Le présent se superpose au passé et ne se soucie point de l'avenir. C'est pourquoi la ville close convenait à leur état d'âme.

Le jeune Paul revint. Claude l'évita et ne laissa percer aucun signe d'agacement. Mais, après une troisième visite, Armelle eut l'imprudence de s'écrier par plaisanterie :

— Vraiment, je crois que l'infortuné est en train de tomber amoureux de moi. Il rougit, il pâlit, il soupire…

Aussitôt elle se rendit compte de sa maladresse. La figure de Claude se contractait. Il parvint à dire d'un ton indifférent :

— Faites attention, Armelle, il arriverait à vous ennuyer.

Elle lui prit la main spontanément.

— Soyez sans crainte, mon cher Claude, je ne veux être aimée que de vous, votre amour contient tous les amours.

Il garda sa main dans les siennes. Il la flattait légèrement. De l'index il suivait les veines bleues et montait le long des doigts effilés. Puis, la retournant, il descendait jusqu'au poignet délicat. À la clarté du feu, elle semblait presque transparente, très pure, avec des lignes plus roses couleur d'aurore. Puis il la porta vers sa bouche et en baisa la paume tiède.

Armelle se dégagea d'un geste doux. La chaleur des lèvres fondait sa volonté.

— Je vous aime, proféra Claude.

Elle frémit. Jamais il n'avait dit ces mots de cette voix ardente, où grondaient sa jeunesse refoulée et son exaspération d'homme. Elle se sentit si proche et si lointaine de lui que, s'il l'eût touchée, elle se fût abandonnée peut-être ou enfuie pour toujours.

La peur lui inspira des phrases quelconques. Elle ne put les achever, car elle s'avisa que Claude épiait le mouvement de sa bouche, les formes diverses qu'imposaient les syllabes, la soie tendre et humide de la peau, le pli souple des coins. Qu'allait-il faire ? Elle mordit ses lèvres nerveusement, irritée qu'elles fussent molles, captives d'un regard, prêtes à se livrer s'il tentait de les prendre.

Mais ayant levé les yeux sur lui, elle se rassura. Visiblement il souffrait, et son désir râlait sous quelque pensée cruelle. Songeait-il qu'un autre avait joui de cette bouche ?

Cette dernière épreuve tourmenta davantage Armelle, à cause de l'indécision où elle demeura sur la conduite de Claude. Les choses, somme toute, ne s'étaient pas dénouées. En outre elle le trouva, les jours suivants, sombre, taciturne, bizarre d'allures. Prévoyant d'autres crises, elle se défiait, et c'était d'une amertume inexprimable, ce rôle à tenir vis-à-vis de celui qu'elle aimait si loyalement.

Une fin d'après-midi, comme elle passait devant sa chambre, elle fut touchée, de sa prière discrète :

— Entrez, Armelle, nous parlerons.

« Il a recouvré la paix, mais au prix de quel effort ! » se dit-elle avec pitié.

Il répéta :

— Entrez, Armelle, l'ombre nous permettra de parler…

Elle obéit et se dirigea vers les blancheurs vagues de la fenêtre. La pluie battait les vitres. Elle attendit les paroles graves. Il se taisait.

Et soudain elle eut l'intuition brutale qu'il

lui avait tendu un piège. Elle en fut aussi certaine que s'il lui eût révélé ses combats intérieurs, ses lâchetés, ses rébellions, son embuscade furtive au seuil de la pièce, son affectation de voix timide. Et, de fait, elle le devina derrière elle, haletant, en lutte éperdue contre l'instinct.

Elle dit d'un ton ferme :

— Allumez la lampe, Claude.

Il ne bougea pas. Alors elle voulut partir. Il fit un geste pour l'en empêcher. Mais un détour la mit hors de son atteinte.

XVI

Claude descendit au jardin. Il gelait. Dans le ciel froid les étoiles tremblaient frileusement. Il se sentit triste et seul.

Depuis plusieurs jours, M de Rhuis trouvait des prétextes pour se retirer chez elle dès la tombée de la nuit, et pour n'en point sortir après le repas. Ce soir-là, elle avait annoncé la visite de son cousin. C'était la troisième fois en une semaine que venait le jeune homme. Claude le nota sans en vouloir tirer aucune conclusion.

Ils agissaient de la sorte l'un avec l'autre et avec eux-mêmes, évitant dans leurs entretiens et dans leurs pensées tout ce qui pouvait jeter une lumière trop nette sur l'état de leur âme. Ainsi la tentative sournoise de Claude n'avait-elle eu aucune suite apparente. Ils affectaient de la traiter en incident négligeable dont il était naturel qu'ils eussent exagéré l'importance, mais auquel la moindre réflexion restituait sa valeur d'étourderie lien excusable. Ils ne prétendaient vraiment qu'à l'élimination progressive de leurs instincts. La chair dresse des embûches qu'ignore notre conscience. Il suffit de n'y pas succomber.

Combien d'indices cependant les obligeaient à discerner l'atteinte nouvelle que ce fait dédaigné portait à leur harmonie ! Pourquoi fuyaient-ils l'ombre, si favorable à ceux qui s'aiment, le crépuscule où s'alanguissent les rêves ? Pourquoi ne cherchaient-ils plus ensemble les beaux spectacles de l'horizon, ni la douceur du silence devant les flammes du foyer, ni rien enfin de tout ce qui provoque l'émotion bienfaisante ? Avaient-ils peur de s'attendrir qu'ils ne se voyaient qu'aux heures claires et sèches du jour ?

Claude se débattait contre l'attaque opiniâtre de toutes ces questions lorsqu'il s'arrêta et tendit l'oreille. Du manoir partait un bruit de chant mêlé aux accords assourdis d'un piano. Armelle chantait.

Il ne l'avait jamais entendue, et il ne savait même pas qu'elle chantât. Aussitôt il se dit :

— Armelle fait pour ce gamin ce qu'elle n'a pas fait pour moi.

Il n'eut pas le loisir d'hésiter. L'idée hargneuse le poussait. De force elle le mena vers la maison jusqu'à la pièce du rez-de-chaussée qui servait de salon à M de Rhuis.

Il ouvrit la porte. À la lueur d'une bougie, ils les vit tous deux, Armelle assise au piano, Paul debout près d'elle. Ils ne s'aperçurent pas de son entrée. Il écouta.

Elle disait une chanson mélancolique où des matelots invectivaient la mer bretonne, où des paysans accusaient la lande sauvage, et où matelots et paysans ne chérissaient que la mer et que la lande. Et elle en dit une autre toute d'amour frais et gracieux. Elle avait peu de voix, mais elle en tirait des sons d'une gravité

douloureuse et des accents naïfs qui prêtaient aux poèmes le relief de petits drames intenses.

Claude s'émerveilla de lui découvrir un tel charme. Et au lieu de s'en réjouir, il se demandait :

— Pourquoi ne m'a-t-elle pas réservé ce plaisir, à moi, le premier ? Pourquoi l'en gratifier, lui, cet intrus ?

Le regardant, il fut assailli d'un mal encore plus vif, tant le secret du jeune homme se lisait sur son visage. Il contemplait Armelle avec une admiration ingénue qui ne se souciait guère des choses exprimées, ni de la voix mélodieuse, ni des nuances exquises, mais s'adressait tout entière à la femme elle-même. Il avait l'air extasié d'un fervent. Nulle lueur de convoitise ou d'espoir n'allumait ses yeux. Ils tâchaient simplement à captiver l'image de ce qu'il y avait au monde de plus beau et de plus magnifique.

Il aimait. Claude n'en douta pas, et il en souffrit.

En ce petit coin de terre, ils étaient deux pour qui la vie se résumait en la même créature. Paul et lui ne comptaient pas plus l'un que l'autre devant l'égalité de l'amour. Ils offraient le même trésor, car l'offrande du cœur, quelle que soit la façon dont on le donne, est toujours analogue.

Il eut l'impression, dégradante d'un partage. La joie d'aimer la jeune fille, un autre l'éprouvait autant que lui, qui sait, peut-être plus encore ! Il se souvint d'avoir dit :

— J'aime vous aimer, Armelle.

Cette parole, un autre la pouvait prononcer.

Avide de solitude, il se tourna vers la porte. Mais Armelle l'entendit et se leva.

— Tiens, vous étiez là, Claude.

— Oui, fit-il, je vous écoutais, et j'envie votre cousin… quelle faveur vous lui faites !

Elle remarqua l'altération de sa voix.

— Ce sont de vieilles chansons arrangées par un ami de Paul, expliqua-t-elle… je les fredonnais au hasard.

Il s'approcha d'elle et lui dit tout bas :

— Pourquoi ne m'avez-vous jamais rien chanté, à moi ?

Elle devina sa peine et tous les petits motifs qui la rendaient plus cuisante, et cela lui parut si mesquin qu'elle répéta :

— Oh ! Claude, Claude… est-ce bien vous ?

— Quoi, fit-il, blessé, que trouvez-vous de si anormal en moi ?

Elle ne répliqua point. Se plaignant de fatigue, elle pria Paul de l'excuser, le reconduisit et monta chez elle. Mais un mouvement irréfléchi jeta Claude à sa poursuite. Il la saisit par le bras, comme elle entrait dans sa chambre, et balbutia :

— Il vous aime, vous savez qu'il vous aime ?

— Oh ! Claude, supplia-t-elle…

— Il faut me répondre… vous savez qu'il vous aime, n'est-ce pas ?

— Oui, je le suppose.

Sur son bras les doigts se crispèrent.

— Et votre promesse, Armelle : « Je ne veux être aimée que de vous. » Cette promesse, vous ne l'avez pas tenue…

— Mon pauvre Claude, dit-elle compatissante, je vous aime et vous m'aimez, qu'importe le reste !

— Mais il vous aime aussi, s'écria-t-il, il se mêle à notre amour… il détruit notre intimité… avez-vous le droit de tolérer cela ?

— Si j'ai le droit… murmura la jeune femme, stupéfaite.

Il comprit la bêtise d'un tel reproche. Son irritation tomba.

— Oh ! pardon, Armelle, vous agirez comme il vous plaira, vous êtes libre d'accueillir tous les hommages.

Ce changement d'attitude la froissa. Il se courbait ainsi qu'un enfant qui a peur. Elle lui pardonna plus vite son emportement que son humilité.

Les jours suivants Claude fit un grand effort afin de reprendre possession de lui-même. Il crut y réussir et Armelle s'en félicitait. Mais le retour de Paul abolit ses meilleures résolutions. Il fut désemparé, impuissant.

Par un entêtement puéril, il assistait à toutes les visites et se désolait de leur longueur et de leur multiplicité. Elles devinrent pour eux d'étranges supplices. Armelle percevait les moindres symptômes de gêne, d'impatience et de douleur. Et cela l'apitoyait et la révoltait à la fois. Elle eût voulu supprimer la cause du mal. Cependant un mauvais orgueil l'empêchait de céder, bien qu'elle attribuât sa conduite à des raisons délicates.

— Je lui dois, se disait-elle, de le laisser se vaincre lui-même, il faut qu'il triomphe seul.

Et si elle ne pressait pas son cousin de revenir, du moins elle acceptait son assiduité.

Ils constatèrent, donc ensemble le progrès de cet amour. Ils se promenaient tous trois ou s'enfermaient dans le manoir. On causait à peine. Mais les gestes et les visages trahissaient la violence des sensations, et Paul surtout offrait ingénument le spectacle facile de son âme.

Souvent Armelle et Claude le surprenaient en adoration, comme s'il priait, les mains jointes, indifférent à tout. Ils le voyaient frissonner au moindre contact, pâlir pour une parole un peu dure, et s'enivrer d'un mouvement amical. Et ils se détournaient l'un de l'autre afin d'ignorer leur impression mutuelle.

Un fait les frappa. Il atteignait, en ces moments, à une sorte de beauté dont sa figure d'ailleurs gardait par la suite l'empreinte de plus en plus visible. Il ne ressemblait guère au collégien ridicule et morne du premier jour. Sa bouche savait sourire et ses yeux parler un clair langage. Ainsi quelques semaines l'avaient transformé. De cela, malgré tout, Armelle était fière et Claude malheureux.

Et d'involontaires comparaisons les tourmentaient. Auprès de cet amour juvénile, fougueux, soumis à ses instincts, suivant la route ordinaire comme la plus favorable à sa marche rapide, sûr de conquérir son but si le permettaient les circonstances extérieures, ils songeaient à leur amour complexe, indécis, peureux, sans issue ni certitude, embarrassé de digues et de murs. Lequel

se développait selon la logique ? lequel se rapprochait davantage de la nature et de la vérité ?

Ils doutèrent d'eux. La vieille conception de l'amour les hanta. Claude se souvenait des voluptés définies qu'il lui devait, et Armelle regrettait tout au moins de ne point connaître ce bonheur partiel. Y avait-il rien de mieux que l'agenouillement de cet enfant ? rien de mieux que d'être prêt comme lui à se sacrifier sur un signe, à mourir sur un ordre ? Combien peu lui importaient sa dignité, son avenir, sa conscience, le souci de remplir sa tâche ? Aimer, aimer jusqu'à n'être plus soi, aimer jusqu'à croire que son âme palpite et que son cœur bat en qui l'on aime, n'est-ce pas l'unique idéal ?

Ils ne savaient pas. Ils étaient trop bouleversés pour savoir. Mais il leur semblait que leurs minutes d'exaltation les plus puissantes ne leur avaient jamais donné, autant qu'un regard de Paul, la sensation profonde de l'amour. À côté de cela, tout leur paraissait froid, compassé, raisonnable. Le flot de leurs anciennes croyances, de leurs habitudes, de leur façon de juger et de comprendre, les envahissait soudain et noyait leurs idées et leurs espérances nouvelles. C'était un grand tumulte, un désordre incroyable. Ils ne voyaient plus en eux ni autour d'eux. L'ombre les étouffait. Seul rayonnait, comme un exemple et comme un remords, l'amour de Paul.

Une épreuve plus rude les attendait. Le désir du jeune homme s'éveilla. Une appréhension sourde en avertit Claude, et dès lors il perdit tout contrôle sur lui-même. Ce désir l'indignait. Son imagination le lui révélait rôdeur, fureteur, audacieux. C'était une ignominie qui flétrissait Armelle. Lorsque Paul la frôlait de ses mains fiévreuses ou de ses yeux troubles, il lui prenait l'envie

de le brutaliser. Comment avait-il pu louer la noblesse du désir ? Mais rien n'est impur à ce point ! Cela souille, corrompt, désagrège, empoisonne.

— Oh ! Armelle, se dit-il, on vous déshonore en ma pensée.

Il la contemplait avec détresse, comme si des baisers invisibles lui eussent fait un vêtement d'opprobre.

Une fois il pria :

— Armelle, passons la soirée ensemble.

— Non, Claude, j'ai des lettres à écrire.

Pourquoi soupçonna-t-il la sincérité de cette excuse ?

Quelques minutes après il franchit l'enceinte, revint en ville par la porte voisine, choisit les rues obscures, et se dissimula derrière le manoir, à l'ombre, au bout de l'impasse.

Il attendit. Un bruit de pas approcha. Il fut près de se montrer, tellement l'écœurait sa conduite. Cependant il ne bougea point. Il vit Paul sonner et disparaître.

— Elle a menti, elle a menti, se dit-il, atterré.

Il resta là longtemps, incapable de se résoudre. Puis, au hasard, il regagna l'enceinte et voulut rentrer chez lui. Mais, à travers les volets du rez-de-chaussée, de la lumière filtrait, ils étaient là, tous deux. Que faisaient-ils ?

Soudain, comme un fou, il courut vers le salon. Brusquement il entra. Paul était aux genoux d'Armelle.

Il l'empoigna, le traîna sur le parquet, sur les dalles du vestibule, et le jeta dehors.

XVII

Un grand besoin de repos leur conseilla de s'éviter pendant quelques jours. Nulle colère ne guidait Armelle, et Landa ne se dérobait pas aux reproches. Mais ils s'étaient cruellement blessés l'un l'autre, et chacun aspirait à panser ses plaies et à se préparer à des entrevues plus sereines.

Cette retraite n'eut point l'issue espérée. Ils y découvrirent bien qu'ils s'aimaient toujours. Après avoir subi la torture de renier leurs efforts, ils se réjouirent des larmes que leur coûtait l'éloignement. Ils considéraient avec délices le réseau sensible et serré des petits liens que la séparation faisait saigner comme des fibres de chair. Et ils se disaient que si des chances adverses avaient modifié leur amour, il n'en résultait pas qu'il fût moins sincère et moins vivace : s'aimer de telle ou telle sorte, quel détail secondaire pourvu que l'on s'aime ! Rien cependant ne les consolait, car ils avaient perdu leur rêve.

La solitude ne tarda pas à leur peser. Ils souffraient de blessures qu'on ne calme pas soi-même. Faites par eux, elles ne seraient guéries que par eux.

Un matin de neige, Armelle ouvrit sa croisée et elle avisa Claude à la fenêtre de la tour. De sa bouche jaillirent des baisers irréfléchis que ses deux mains lançaient en gestes passionnés à travers la chute blanche des flocons, et Claude en percevait la ca-

resse chaude. Il l'appela d'un signe. Elle disparut, et il la vit aussitôt qui courait sous la neige et sur la neige, comme si elle était résolue, pour le rejoindre, à franchir tous les obstacles.

Elle monta. Du haut des marches, il cria, malgré lui :

— Armelle, Armelle.

— Me voici, Claude.

Elle arrivait. Ils se contemplèrent un moment : « Il me regarde comme Paul, avec le même air de folie, » pensa-t-elle. Et elle se jeta dans ses bras. Il murmura :

— Oh ! ma jolie fée, ma fée Souriante…

Elle avait de la neige à ses cheveux blonds. Il la but, et entre ses dents il mordait les mèches humides. Puis il la conduisit à l'une des fenêtres de la façade, en l'embrasure garnie de bancs en bois et profonde comme une chapelle, l'assit et, se mettant à genoux, obtint l'asile de l'épaule accueillante.

Dehors un grand voile blanc descendait interminablement. Ils le suivaient et ils étaient heureux. Ils ne se croyaient plus dignes d'un tel bonheur, et ils lui faisaient place en eux, comme à un ami qu'on n'attendait plus et qui va s'en aller si la demeure ne lui plaît pas. Aussi se tenaient-ils immobiles et silencieux par crainte de l'effaroucher. Mais les bêtes sournoises de l'instinct s'agitaient et il fallut relâcher un peu l'étreinte trop intime.

Alors, se souvenant de leur misère, ils furent tristes. C'était une tristesse adoucie. Les paroles qu'elle inspira n'auraient pu être amères ni prononcées d'une voix rebelle, car cet instant de félicité les avait disposés à la résignation. Et Claude dit :

— Armelle, nous sommes vaincus.

— Oui, Claude, nous sommes vaincus, nous nous aimons comme tout le monde.

— Oh ! notre rêve chéri, fit-il, combien la vie l'a déformé !

Ils ne s'en voulaient pas. Ni elle ni lui ne songeaient à établir les responsabilités. Ils avaient succombé sous des forces inconnues, et ce n'était point leur faute, ni surtout la faute de l'un plutôt que celle de l'autre.

Claude reprit :

— Oui, comme tout le monde, avec les mêmes étroitesses, les mêmes rancunes, les mêmes exigences, les mêmes jalousies. Moi, jaloux de vous ! et pour ce gamin, quel abaissement ! Si encore je l'avais redouté comme rival ! non, j'étais jaloux de ce qu'il vous aimait, je n'admettais pas cela : « Il n'a pas le droit de l'aimer, me disais-je, elle n'a pas le droit de se laisser aimer. » Oh ! si vous saviez ce que j'ai fait… je vous ai surveillée, je me suis dissimulé dans l'ombre comme un espion.

Elle lui ferma la bouche avec sa main.

— Taisez-vous, Claude, ce sont de vilains mots… parlons de moi… j'ai eu mes torts aussi…

— Des torts, Armelle ?.. un peu de coquetterie peut-être… vous saviez qu'il vous aimerait…

— Je le savais, cependant je ne me croyais pas répréhensible. On a travesti les choses les plus pures. Est-ce mal d'éveiller chez un enfant l'amour qui peut devenir le germe de belles actions auxquelles sa nature était sans doute réfractaire ?

— Non, ce n'est pas mal, mais pourquoi m'avoir caché la venue de Paul, l'autre soir ? pourquoi se traînait-il à vos pieds ?

— J'ai menti, Claude, parce que je devinais votre souffrance et que je voulais y mettre terme, et il se traînait à mes pieds parce que je lui défendais de revenir.

Il insista :

— Mais dans tout cela, Armelle, n'y a-t-il pas eu un désir confus de provocation envers moi, de révolte, ou simplement de taquinerie ?

Elle réfléchit et, lentement, avoua :

— C'est vrai, tout de même, je m'en rends compte, j'ai été coquette, pas tant avec lui qu'avec vous, Claude, et je n'en saurais dire la raison… je m'imaginais que vous m'aimiez moins.

— Il y a peut-être des moments où je vous aime plus, il n'y en a jamais où je vous aime moins, Armelle.

Ainsi donc ils avaient échoué. Pourquoi ? ils ne se le demandaient point, ne pensant qu'aux preuves et aux circonstances de leur défaite et non à ses causes. Et Claude se désola :

— Comme cela s'est effectué rapidement ! Depuis notre retour, c'est une descente ininterrompue. Nous tombons, nous tombons, ainsi que cette neige, et notre vie s'obscurcit comme l'espace. Oh ! tout s'accomplissait alors dans un ciel si bleu ! Vous souvenez-vous, Armelle ?… qui sait si nous n'aurions pas dû nous quitter pour toujours après une félicité aussi surhumaine !

Elle frémit à cette idée.

— Est-ce possible que vous parliez d'une telle chose ?

— C'est que vous ne soupçonnez pas où j'en suis, répondit-il, à quel degré d'avilissement ! Je vous aime de l'amour le plus jaloux, le plus autoritaire, le plus despotique. Toutes les exigences sont en moi. Elles ne se manifestent pas toutes encore, mais bientôt, une à une, elles se jetteront à l'assaut de votre liberté… Oh ! Armelle, il faut que vous le sachiez : si je le pouvais, je vous enfermerais… je souffre quand on vous touche, quand on vous voit, quand on entend le bruit de vos pas… je voudrais même que personne ne pensât à vous, que votre existence cessât pour tous, sauf pour moi !… et encore cela m'irrite que vous soyez un être en face de moi, c'est-à-dire opposé à moi, qui peut avoir d'autre distraction et d'autre ambition que moi, qui peut pleurer pour des motifs autres que moi… Je voudrais vous absorber… Armelle, je ne suis pas sûr de ne pas désirer votre mort !

Elle avait renversé la tête et, les yeux clos, les paupières entr'ouvertes, elle écoutait voluptueusement.

— Parlez, Claude, votre voix m'enveloppe, elle coule dans mes veines, elle gonfle mon cœur… Parlez, les mots que vous venez de me dire sont adorables à entendre… Moi aussi je suis bien basse puisque vos mauvaises paroles m'enchantent. Mais qu'importe notre rêve !… Qu'importe de s'aimer de telle ou telle façon pourvu que l'on s'aime… Nous n'avons pu conquérir l'autre amour, jouissons de celui-ci… Il est bon… il est meilleur peut-être… je vous aime.

Il s'assit à côté d'elle et lui dit ardemment :

— Oui, c'est cela, que notre amour s'épanouisse comme il voudra et comme il pourra… Prenons ce qu'il nous donne… Aimons-

nous puisque nous nous aimons.

Ils furent délassés. Quel soulagement de rejeter le fardeau des résolutions, des plans, des phrases et des combinaisons incommodes ! À quoi bon s'éterniser dans une atmosphère moisie où l'on ne respire point ? On a l'amour que l'on mérite et le premier devoir est d'y obéir.

— Je ne suis plus rien devant votre volonté, Claude.

— Je ne suis plus rien devant votre caprice, Armelle !... demandez-moi ce qui vous plaît, humiliez-moi, j'accepte tout, je vous sacrifie tout...

Ils éprouvaient une satisfaction perverse à traduire leurs sentiments dégénérés, maintenant qu'ils se décidaient à en suivre l'impulsion. Les moindres choses qui supposaient la toute-puissance de leur amour les ravissaient, fussent-elles des preuves irrécusables de déchéance.

— J'ai compris ces jours-ci, dit Claude, qu'il ne m'est point possible de vivre sans vous, même pour une semaine.

— Je l'ai compris également, dit Armelle, il faut que je vous voie et que vous me voyez, sinon je ne sais que faire.

La neige ne tombait plus. Elle recouvrait l'immensité de sa blancheur monotone. Après la tourmente un grand calme planait. La nature s'était unifiée. Les champs, les marais, les routes, tout se confondait comme une ébauche à lignes indécises. Là-bas, sous le vêtement de flocons, étaient-ce des tas de sel ou des huttes d'hommes ou des meules de foin ?

Ainsi ils avaient enseveli leurs rêves. Comme sous les plis d'un linceul, ils gisaient, ces rêves, indistincts les uns des autres. Les formes qui soulevaient le linge immaculé étaient-ce des tombes, des cadavres ?…

Ils ne se souvenaient plus de rien. Ivres d'espace, grisés de sensations neuves, ils couraient sur les plaines vierges où nul chemin ne les importunait. Ils couraient en un besoin irrésistible d'action. Leurs paroles chantaient comme des cris de victoire, et leurs gestes se libéraient.

— Oui, Armelle, je vous aime exclusivement, méchamment, avec ruse et colère… Je cherche par où vous attaquer. L'idée de vous faire du mal ne m'effraye pas, vous êtes presque mon ennemie… mais je vous adore…

— Détestez-moi, Claude, si c'est une condition de l'amour.

Et il lui disait aussi :

— Il y a vous, et en dehors de vous, rien. Je crois maintenant que je resterais indifférent à toute la nature, aux nuits d'été, aux lacs et aux forêts, car je ne les verrais pas… je ne vois que votre image… vraiment, Armelle, je sens que vous vivez moins en vous qu'en moi, et vous devez sentir que c'est ma vie dont vous vivez.

Elle lui saisit les bras et, dans un effort haletant vers quelque mot qui exprimât l'affolement de son amour, elle balbutia :

— Claude, Claude… je t'aime… je t'aime plus que je t'aime…

Il la serra contre lui. Leurs regards avides se pénétrèrent. Alors ils se virent anxieux et troublés, ainsi qu'à l'approche d'un événement formidable.

Ils frissonnèrent. Claude épia les lèvres d'Armelle. De petits mouvements nerveux les convulsaient. Celle du bas s'avançait, humide et sensuelle, et se creusait comme sous le poids d'un baiser. De tout son désir il imagina sa bouche, à lui, là, sur ce nid de chair délicate.

Les lèvres se firent coquettes, et douces, et boudeuses, et souriantes. Claude en suivait, affolé, le manège provocant. Et il les vit qui balbutiaient d'incohérentes syllabes. En même temps Armelle s'abandonnait, et elle murmura :

— Prenez-les donc, Claude, prenez-les.

Il les prit. Ce fut un âcre et féroce baiser, une sorte de choc brutal. Les dents se heurtèrent et mordirent. Les gencives furent meurtries.

Ils s'embrassèrent éperdument, au delà des bouches, très loin, jusqu'au fond de leur être. La caresse était sans limites. Partout elle les brûlait. Il leur sembla qu'ils se baisaient le cœur.

Soudain les bras d'Armelle se raidirent contre la poitrine de Claude, comme des ressorts irrésistibles. Il avait tenté…

XVIII

La neige avait fondu. Les choses reprirent leur aspect, mais combien piteux et sali ! Le squelette des arbres dégouttait misérablement. Des ruisseaux de boue sillonnaient les chemins. Les cônes de sel portaient à leur flanc comme des guenilles noires, et, çà et

là, de la suie traînait sur des bandes de neige plus opiniâtre. Ainsi retrouvèrent-ils leurs rêves souillés et lamentables.

En une minute d'aberration, ils les avaient trahis pour courir après des joies interdites. Ils avaient élu vertu le mensonge d'amour contre lequel ils s'étaient insurgés si vaillamment. Excédés de fatigue, ils avaient cherché dans les bras l'un de l'autre un peu de repos et de paix, en voilant leur défaite avec des cris de triomphe. Quelle lâcheté ! Pourquoi essayaient-ils de flétrir leur idéal alors qu'ils en connaissaient la beauté divine ? S'ils ne pouvaient l'atteindre et s'aimer dignement devaient-ils proclamer que c'est un but chimérique et céder à l'illusion malsaine des mots troublants et factices ?

Sous toutes les excuses de lassitude, sous toutes les envies de tendresse et d'épanchement, ils virent que se cachait le piège de la chair. Partout l'embûche furtive se tendait. Toujours la chair inassouvie leur conseillait l'étreinte chaste pour profiter d'une faiblesse possible. Or ils ne succomberaient point. Succomber, c'était la victoire définitive des jalousies et des droits. C'était aliéner ce qui leur restait d'indépendance. Ils ne seraient pas amant et maîtresse. Une fois de plus Armelle l'avait senti en son épouvante du geste de Claude. Et Claude lui-même, s'il obéissait encore à la loi de l'instinct, ne paraissait pas admettre ce dénouement, ni ne tentait jamais d'y amener la jeune femme par la séduction des prières.

Ils ne succomberaient point. Ils seraient implacables. Ils se refuseraient au péril d'un baiser, d'un enlacement, ou même d'un regard profond. Cela, du moins, subsisterait de leur rêve. Autour de ce point spécial, le plus important, ils concentreraient leurs efforts, se résignant d'autant mieux aux autres concessions. D'a-

vance ils acceptaient tous les faux pas, toutes les méchancetés, tous les caprices, et se les pardonnaient en faveur de leur volonté inflexible à l'égard de ce qu'ils désiraient le plus follement.

Alors ils furent malheureux. Ils le furent sans espoir de ne plus l'être. Il n'y avait aucune raison pour que l'avenir les soulageât, puisqu'ils répudiaient le seul acte qui pût modifier leur vie douloureuse. Ils se recherchaient ou se fuyaient au hasard des humeurs passagères. Souffraient-ils davantage près ou loin l'un de l'autre ? Ils l'ignoraient ou plutôt chacune de ces deux peines leur était plus cruelle au moment où ils la subissaient, et ils souhaitaient le retour de l'autre, comme de la plus tolérable.

Et des détails précis leur montraient de temps en temps l'invasion progressive des sentiments les plus inférieurs. Un soir, Armelle se blottit derrière ses volets parce qu'elle avait cru, la veille, apercevoir une femme qui sortait de la tour et franchissait la poterne au bras de Landa. Elle ne vit rien. Néanmoins un doute lui resta. Le lendemain, ce fut Claude qui, la sachant dehors, l'attendit au seuil de la maison, du côté de l'impasse.

— D'où venez-vous ?

Il avait eu la vision absurde de rencontres et de promenades avec Paul. Ils n'allèrent plus en ville l'un sans l'autre.

Et Guérande également agissait sur eux par menues influences imperceptibles qui déformaient à la longue certaines de leurs pensées ou de leurs habitudes. Les rues herbeuses restreignent l'horizon. Les bonnes gens aux fenêtres enseignent le calme et la patience, mais aussi la soumission et l'effacement. Leur sagesse est faite de petits renoncements, de petits égoïsmes, de petites turpitudes. À défaut de grands drames, on devine la

marche sourde des potins et des calomnies et l'enchevêtrement des conspirations quotidiennes, et de tout cela se compose l'atmosphère somnolente.

Ce que jadis, dans leurs flâneries autour de la ville, ils imaginaient comme un nuage épais et mouvant qui roule par les rues, baigne les maisons et bat la paroi des murailles, c'était l'air qu'ils respiraient aujourd'hui et dans quoi ils éprouvaient une sorte de béatitude à penser et à vivre. La lave des siècles qui bouillonne au fond de l'immuable cuve de granit et se cristallise au flanc des remparts, déposait en eux d'impalpables résidus. Et comme les vieux héroïsmes se sont évaporés et les belles flammes éteintes, ce qui persiste est un mélange insipide et grossier. Pourraient-ils s'en préserver, eux dont l'âme actuelle offrait aux idées vulgaires un réceptacle commode ?

Ils n'étaient point sans suspecter la fréquentation de la ville close, mais où aller ? La saison leur défendait les promenades lointaines. En outre, la solitude les gênait, car ils ne savaient comment se tenir l'un en face de l'autre. Quelque chose manquait à leur intimité qui lui eût valu sa signification complète. Et ils avaient l'impression confuse qu'en n'accomplissant pas cette chose mystérieuse, ils se rendaient coupables d'un tort. Quelle chose ? Envers qui, ce tort ? Envers quoi ?

Mais, en ville, un fait inexplicable se passa. Le hasard, peut-être aussi le désir de se distraire de leur obsession en échangeant des propos quelconques, les avait attardés parfois chez des fournisseurs. Là des gens leur parlaient qui les saluaient ensuite d'un air content. On les entourait de sympathie et de sourires. Cette approbation discrète les flattait.

Or il survint une série de petits faits isolés qui finirent par les intriguer, tant leur retour fréquent et leur apparence marquaient entre eux une corrélation bizarre. Des personnes, les avisant de loin, se jetaient dans les rues adjacentes. D'autres, prises au dépourvu, leur adressaient un salut compassé. Les femmes surtout affichaient une réserve évidente. On ne souriait plus. Il y avait comme du vide autour d'eux. Armelle et Claude n'en revenaient pas.

Une lettre de Paul leur fournit le mot de l'énigme. Tout confus, le jeune homme les avertissait que, pour le venger, sa mère démentait leur parenté de frère et de sœur et montrait les preuves de sa médisance.

Malgré tout, l'aventure leur fut désagréable. Ils supportèrent avec humeur les reproches des yeux, le blâme des attitudes, les affronts imbéciles, toute cette comédie de vertu où ils étaient jugés minutieusement et vilipendés selon leur mérite. Ils avaient envie de prendre à part quelqu'un des plus hostiles et de lui expliquer les choses, de lui prouver la noblesse de leur conduite, car, en vérité, cela les agaçait qu'on pensât mal d'eux.

Ainsi chaque jour apportait sa part de souffrance. Ils ne cessaient de se dire :

— Voyons, il n'est pas possible que cela dure ainsi, nous sommes trop misérables…

Mais ils n'essayaient nullement de corriger leur destinée. En eussent-ils trouvé la force s'ils en avaient découvert le moyen ? Ils étaient bien faibles et bien meurtris. Toute douleur nouvelle s'accompagnait d'un pas en arrière, et de même tout échec amenait un chagrin nouveau. Et toujours grossissait, comme une ar-

mée d'insectes rongeurs, l'invasion des rancunes infimes, des bouderies, des énervements, des procédés volontaires, des vexations. Ordinairement résignés, ils se raidissaient au moindre choc. L'un se froissait sitôt que l'autre semblait se distraire en dehors de lui. Quelle torture ! Et ils songeaient :

— Pourquoi nous acharner ? Qu'espérons-nous ? Que faisons-nous ? Se réunir suppose un but. Quel est le nôtre ? Ne vaudrait-il pas mieux se quitter que d'endurer ensemble un tel supplice ?

Jamais pourtant ils ne se virent davantage.

Et le désir aussi les martyrisait. Ne dût-elle être que passagère et se dénouer en une effroyable souffrance, la grande joie était là, à leur portée, infinie. Il leur suffisait de vouloir. Et même, sans le vouloir, ne céderaient-ils pas à l'affolement de leur chair, à leurs bouches qui se souvenaient, à leurs corps en révolte ? Ils vivaient dans l'angoisse continuelle d'une défaillance qu'ils souhaitaient de toute leur jeunesse et de toute leur énergie.

Quelques jours abominables se succédèrent. Souvent les effleura l'idée d'une séparation. La haine passait par souffles furtifs. Les amours-propres se cabraient. Ils s'aimaient éperdument.

Un incident brusqua les choses. Un matin Armelle accourut en hâte et dit d'une voix entrecoupée.

— Claude, j'ai reçu une lettre de mon père… il sait tout… oui, on lui a écrit… sans doute la mère de Paul… il sait que vous êtes là et que vous habitez là… il sait tout ce que nous faisons… et il me demande ce que cela signifie…

Il tenta de la calmer :

— Eh bien, quoi ? Vous ne devez pas de comptes à votre père…

— Des comptes, non, mais je ne veux pas qu'il me soupçonne, c'est un chagrin pour moi… une honte…

Il l'examina dédaigneusement. Qu'était devenue la femme fière et haute qui affirmait sa liberté comme on arbore un drapeau au sommet d'une tour ? Il demanda :

— Qu'allez-vous faire ?

— Partir.

Comme un cri, Claude répéta :

— Partir ! vous, partir !

Tout ce qu'il y avait de mauvais en lui, d'orgueilleux et de tyrannique, se rua d'un coup à l'assaut de cette volonté. Il souhaita d'en briser le bloc et de le réduire en poussière. Une telle résistance le stupéfiait. Il fallait que la jeune femme se courbât devant sa volonté, à lui, il le fallait. Il parla. Il supplia. Elle répondit :

— Vous me désobligez, Claude. On ne doit jamais chercher à influencer les rapports de deux autres êtres parce qu'on ne les comprend jamais, ces rapports. Vous ne pouvez savoir exactement ce qu'il y a entre mon père et moi, les raisons pour lesquelles ayant un amant, j'aurais le courage de le lui dire, et les raisons pour lesquelles, n'en ayant point, je n'admets pas qu'il en doute, enfin les raisons qui exigent mon retour.

Il frappait à une porte de fer où ses mains se déchiraient inutilement. Il fléchit. Alors sa douleur jalouse éclata. La perspective de leur existence à Paris lui fut épouvantable :

— Là-bas, Armelle, vous sortirez, n'est-ce pas ? Vous irez en soirée… vous verrez des gens…

— Est-ce que je sais ! fit-elle.

Il reprit d'un ton haletant :

— Non, ce n'est pas possible… quoi ! On vous parlera, on vous fera la cour, on vous désirera, vous irez en des endroits où je n'irai pas… et je ne saurai rien… je ne pourrai rien… à peine si je vous verrai de temps à autre, en cachette… moi… moi qui voudrais vous enfermer comme une proie…

Sa souffrance future l'attendrit. Il s'agenouilla et lui dit doucement :

— Tout est fini, Armelle… je suis sûr que tout est fini… il y a des choses que je ne supporterai jamais…

— Mon pauvre Claude, murmura-t-elle, souffrirons-nous là-bas plus qu'ici ?

Elle vit de l'égarement dans ses yeux. Ils erraient comme des bêtes fauves en cage qui cherchent une issue. Sa pensée devait être ainsi, acculée, traquée, et toute sa vie, et leur vie à eux deux, était au fond d'une prison. Qu'allait-il dire pour les sauver ? Qu'allait-il faire ? Elle eut peur : les yeux semblaient se débattre. Il prononça lentement :

— Si nous nous épousions, Armelle ?

Elle le regarda terrifiée. Des mots de révolte se pressaient en sa gorge. Pourtant elle se tut.

Et ils restèrent pantelants et muets, tandis qu'au-dessus d'eux les paroles effarantes planaient comme de grands oiseaux ténébreux.

XIX

Armelle écrivit à son père sa prochaine arrivée et ce départ fut l'abîme inconnu vers lequel la vie les porta.

Ils n'avaient plus ni méchanceté, ni colère. Désormais ils n'aspiraient qu'à se liguer contre l'idée nouvelle que les paroles de Claude avaient évoquée et qui les effleurait sournoisement comme un frôlement d'ailes, la nuit. Elle leur semblait si formidable qu'ils ne savaient trop comment se défendre. La moindre erreur pouvait les perdre. Tout leur effort se bornait ainsi qu'au premier instant, à se serrer l'un contre l'autre, à se faire petits et humbles devant l'ennemi et à simplement attendre qu'il s'en allât de lui-même.

Ils se confinèrent dans la tour, berceau et tombe de leur rêve. Ils la voulaient décorer de leurs joies dernières, comme de fleurs tristes, et, au départ, ils la fermeraient pieusement comme on ferme un sépulcre où repose quelqu'un que l'on aima.

Surtout ils affectionnaient l'une des chapelles formées par l'embrasure des fenêtres. Leurs songeries se plaisaient à la mélancolie de l'étendue, parmi les collines dénudées et les marais monotones.

Ils se prenaient souvent la main, ce qui déliait leur cœur et leurs lèvres. Ils s'affranchirent des silences farouches où chacun

pleure au fond de soi, et les larmes de leur vie coulèrent ensemble. Ils s'entretenaient du passé. Ils analysaient leur amour. Et, une à une, se dévoilaient les causes de leur défaite.

Claude dit, montrant l'espace :

— Tant que nous avons vécu là, seuls, au milieu de la nature, nous nous sommes élevés, parce qu'elle nous mêlait à elle qui est pure et généreuse. Dès que nous l'avons quittée nous avons commencé de descendre.

Une autre fois, il accusa la ville :

— Il ne fallait pas y entrer. Nous y sommes entrés, et elle nous a fait du mal. Habitués à nous offrir de toute notre foi aux émotions du dehors, nous nous sommes livrés à elle, et elle nous a imprégnés de ses soucis médiocres, et c'est son âme inférieure et non plus celle de la nature qui s'est mêlée à la nôtre.

Et Armelle lui objectant :

— Alors, aucun être noble ne saurait vivre parmi les hommes sans en être avili ?

Il répliqua :

— Si, il en est que nul contact ne souille, il en est d'irréductibles qui partagent la vie des autres tout en gardant leur vie intérieure, et nul milieu qui ne soit propice à leur embellissement. Nous ne sommes pas de ces élus et la ville close a détruit nos meilleures énergies.

Ils la renièrent. Elle leur paraissait une prison aux murs infranchissables. Auprès des fenêtres, ils regardaient l'immensité comme un lieu de délices interdit à leurs pas. Ils étaient prison-

niers de la ville. Elle ne leur ouvrirait ses portes que pour les jeter sur des chemins opposés où jamais plus ils ne se rencontreraient.

Cependant, au plus secret d'eux-mêmes, une voix incessante leur indiquait une issue par laquelle ils pouvaient fuir ensemble, la main dans la main. C'était la petite porte basse que Claude avait découverte. Il suffisait de se courber un peu.

Ils n'y voulaient point réfléchir. Si dangereuse qu'ils sentissent la tentation, ils n'admettaient pas qu'elle le fût assez pour avoir raison d'eux. Contre elle s'insurgeait la foule indignée de leurs convictions, de leurs espoirs et de leurs libres tendances. Et la bataille se déroulait dans les champs obscurs de leur cerveau, sans qu'ils cherchassent à voir clair, certains que l'idée ne s'acharnerait pas et s'en irait comme elle était venue.

Ils se traînaient donc de jour en jour, affaiblis, découragés ainsi que des malades à qui le dénouement de leurs longues souffrances finit par être indifférent.

— Comme je suis lasse ! disait Armelle, comme je vous devine las !... Pourquoi sommes-nous ainsi ?

Ils cherchaient. Ils répétaient les causes de leur misère, l'attribuant en outre aux imperfections inévitables de toute expérience humaine, à l'impossibilité de se maintenir sur des cimes trop élevées. Mais aucun de ces motifs ne les satisfaisait. Il y en avait un autre, unique et tout-puissant, que leur conscience se refusait à discerner et que cependant ils proclamèrent un jour de crise violente où s'étaient déchaînés leurs instincts inférieurs.

Ce jour-là on les eût dits tous deux avides de disputes, tant leurs allures devenaient cassantes et leur ton agressif. Enfin un

mot de la jeune femme servit à Claude pour s'écrier :

— Soyez donc franche, Armelle, vous avez l'air de m'accuser… je ne serais pas fâché de connaître vos griefs.

— Je n'ai point de griefs, Claude, nous examinons ce qui a déterminé l'amoindrissement de nos rapports, et je me demande si votre jalousie…

— Ma jalousie, mais c'est vous qui l'avez provoquée par votre conduite avec Paul !

Elle s'irrita, de geste et d'accent :

— Et de quel droit vous en mêliez-vous ? de quel droit avez-vous jeté cet enfant dehors ?

— Du droit que j'avais de refréner votre coquetterie, Armelle…

Ils étaient debout, l'un devant l'autre, âpres et hostiles. Armelle prononça sourdement :

— Et votre désir ? Croyez-vous que cela ne nous ait pas désunis ?… vous ne compreniez donc pas que rien ne m'échappait de vos accès de convoitise ? Oh ! votre désir fiévreux et suppliant, comme il m'exaspérait !

Il lui posa la main sur la bouche.

— Taisez-vous, Armelle, ce désir était la vérité… c'était la vérité de ma chair amoureuse de la vôtre, la vérité de la nature et de la vie… Et savez-vous pourquoi nous avons été vaincus ?… je viens de le voir clairement, moi… et je le savais depuis longtemps… et vous aussi… eh bien… voici pourquoi… voici.., c'est parce que…

Ses doigts se crispaient aux épaules d'Armelle. Il parlait d'une voix solennelle et haletante, comme sous le souffle d'une inspiration :

— C'est parce que nous avons dédaigné la vérité, c'est parce que nous avons résisté à la nature et à la vie… Entendez-vous… quand je vous implorais… eh bien… eh bien… Armelle… il fallait vous donner…

Elle tomba sur une chaise en sanglotant :

— Il fallait me prendre, Claude…

Il y eut un grand silence. Comme deux flammes blanches luisaient les cris désolés d'Armelle et de Claude. Et à ces flammes vinrent fondre leur colère et leur injustice.

Il s'assit à quelque distance d'elle et, les mains jointes sur son front, il dit à voix basse :

— Il fallait nous prendre… c'est notre faute à tous deux… nous nous sommes trompés… Si nous nous étions pris, nous pouvions nous passer de la nature et la ville close ne nous eût pas fait de mal… Oh ! comment n'avons-nous pas senti notre devoir ? tout nous l'indiquait, la marche progressive de nos rêves, aussi bien que l'abandon de nos attitudes. Au fond de la Bretagne, ne vous ai-je pas avoué mon désir comme une chose sainte et logique, et ne l'avez-vous pas accueilli sans honte ? Notre amour, qui avait monté toujours, voulait franchir le degré suprême qui le séparait de son but. J'en ai eu l'intuition, moi, sur la lande de Lanvaux : il eût été beau de s'y prendre.

— Moi aussi, Claude, j'en ai eu l'intuition.

Il continua d'un ton amer :

— Mon dieu, mon dieu, à quelles inepties nous sommes-bous soumis ? Notre serment, quelle bêtise ! ma crainte de la lassitude, votre haine du désir, notre effroi de gâter le charme de nos rapports, quelles folies ! Nous qui avons brisé les barrières les plus solides, nous n'avons pu vaincre la peur de l'acte amoureux. Car au fond, c'est devant cela que nous avons reculé. On a fait de cet acte quelque chose d'épouvantable et de mystérieux. C'est une sorte d'abîme, un gouffre que l'on entoure d'obstacles et contre lequel on nous prévient dès notre enfance. On le qualifie en termes méprisants, chute, défaillance, faute. Se donner, c'est succomber. Les mots amant et maîtresse sont des injures. C'est l'acte le plus important. Deux êtres qui s'aiment diffèrent totalement selon qu'ils l'ont accompli ou non. On croirait qu'ils n'ont plus la même âme. Voilà ce qui nous a terrifiés. Nous n'avons pas compris qu'au point de vue moral l'acte d'amour ne signifie rien, rien en vérité...

— Oh ! Claude, dit Armelle, c'est ma faute, la faute de mes répugnances et de mes incompréhensions de femme.

— C'est la mienne aussi, Armelle, vous l'avez dit, il fallait vous prendre, vous prendre de force, violer votre instinct et votre chair. Mais, comme vous, je ne savais pas et je n'ai jamais cherché à vous convaincre.

Il se rapprocha d'elle.

— Je vais vous dire ce que nous devions faire. Puisque nous nous aimions, sincèrement et hautement, nous devions d'abord jouir de notre amour, suivant notre droit et notre devoir, et nous accorder les grandes et fortes joies de la chair. Puis nous devions

revenir à Paris, vivre, ensemble ou séparément selon notre volonté, mais nous mêler à la vie de nos semblables. Et j'affirme que, protégés par un amour normal et magnifique, nous n'eussions pas descendu. Je n'aurais pas été jaloux ni vous provocante. Confiants l'un en l'autre, pleins de souvenirs et d'espoirs, en harmonie parfaite avec la nature, en harmonie parfaite avec tous nos instincts, affranchis des préjugés stupides et des entraves gênantes, nous étions invincibles. Nous devenions vraiment les deux êtres libres, beaux, complets, graves et simples, que nous avions rêvé de devenir. Nous pouvions tendre la main aux autres… Au lieu de cela…

Il s'interrompit. La vision du rêve perdu le brisait. Ses lèvres tremblaient. Il ne réussit qu'à prononcer :

— Maintenant… Armelle… il faut rompre… Ou bien… ou bien…

Il n'acheva pas. Il la contemplait avec égarement et soudain, il s'abattit à ses pieds en gémissant :

— Je t'aime, Armelle, je t'aime à en mourir, ne me quitte pas, ne nous quittons jamais… je ne puis vivre sans toi… Oh ! mon Armelle, mon Armelle…

Il embrassait, comme un suppliant, les genoux de la jeune femme. Il roulait sa tête entre les mains abandonnées et il répétait :

— Mon Armelle, mon Armelle… aie pitié… ne me quitte pas…

Elle le laissait faire, les bras inertes, le visage impassible. Ayant levé les yeux sur elle, il fut frappé de sa froideur. À quoi pensait-elle ? Il dénoua son étreinte.

Et ils ne bougèrent plus, l'un près de l'autre, et si loin l'un de l'autre.

Des jours s'écoulèrent. Ils les vécurent ensemble. Jamais toutefois, il n'y eut entre eux autant d'indifférence. Chacun pensait et souffrait à part. Les heures mornes sonnaient sans qu'une parole fût échangée.

Ils essayaient de voir l'avenir. Ils reconnaissaient que la vie à Guérande ou à Paris, dans des conditions d'amour analogues, était impossible. Alors indéfiniment se présentaient les deux issues, toutes deux aussi détestables, la rupture ou le mariage. Et de la première comme de la seconde, ils s'éloignaient avec horreur. Souvent Claude répétait :

— Non, n'est-ce pas, Armelle, nous ne nous quitterons jamais ?

— Nous ne nous quitterons jamais, répondait la jeune femme, distraite.

L'autre issue demeurait ouverte. Et l'idée, l'idée inqualifiable dont ils avaient négligé le péril, ne les lâchait pas, non plus ennemi caché, à l'attaque sournoise, mais ennemi nombreux et audacieux qui les harcelait et les investissait étroitement.

Une fatigue extrême leur soufflait les pires conseils. Un absurde besoin de réhabilitation les guettait dans les rues de la ville close. Toutes leurs habitudes de mondains, tous les préjugés, toutes les vieilles croyances, toutes les opinions établies, montaient à l'assaut comme des troupes disciplinées et coutumières de la victoire. Et leur désir surtout les disposait à se rendre. Ils s'appartiendraient ! Ils goûteraient la volupté sans être néan-

moins amant et maîtresse. Et de la sorte, ils satisferaient à toutes les lois et à toutes les règles et ils n'auraient à lutter contre rien, ni contre personne, ni contre eux-mêmes. Quelle tentation !

Mais une certitude absolue les rassurait contre un tel dénouement. Ils seraient sauvés, dût un miracle intervenir. De cela, ils ne doutaient point.

Armelle cependant gardait toujours son visage impénétrable et son étrange silence.

XX

Claude était seul dans la chapelle de la salle. On partait le lendemain.

Il y avait un pâle soleil d'hiver, à peine une couronne de blancheur parmi les voiles gris du ciel. Nulle espérance ne semblait encore frissonner au cœur des arbres noirs et nulle gaîté sourire sur la peau rugueuse des champs. La mer se cachait derrière l'horizon. Les yeux allaient de préférence vers les tas de sel qui animent le marais comme des tentes innombrables où camperait une armée invisible. Et à droite, au bord d'une plaine, deux moulins aussi attiraient l'attention avec leurs mouvements désordonnés.

Tâchant en vain de s'intéresser au spectacle de la nature, Claude songeait à l'époque où tous deux compatissaient à l'air minable de petites plantes malingres. Pourraient-ils jamais s'émouvoir, eux que ne secourait plus l'exaltation de leurs âmes mêlées ?

Mais un effleurement le surprit : Armelle était auprès de lui sans qu'il se fût avisé de son approche. Silencieusement, par gestes doux, elle s'assit à côtés, lui entoura le cou de son bras, croisa les mains et s'appuya la tête contre son épaule.

Il défaillit de gratitude. Un peu de son mal s'apaisait. Il n'osa l'en remercier, tellement l'effarait le bruit d'une parole, et ils regardèrent ensemble le paysage morne dont les efforts du soleil aggravaient la mélancolie. Claude se souvint de minutes analogues où le destin leur avait permis la même félicité. Était-ce la dernière de ces minutes et devait-il attribuer à l'imminence de l'adieu cette grâce suprême ? Son angoisse imagina le retour à Paris, la vie solitaire, les doutes inévitables. Et l'idée, l'idée tenace revint. Il la chassa. D'autres visions cruelles accoururent.

Il tressaillit. Armelle se coulait peu à peu contre lui, souple, insinuante et câline. Se dominant, il fut attendri de la peine que supposait un tel accès d'abandon et ne voulut pas y répondre par quelque brutalité. Il évoqua leurs malentendus, son piège sournois un soir de démence, tout le drame obscur de leurs instincts. Il se renversa, car le parfum des cheveux blonds lui grisait le cerveau.

Bientôt Armelle l'enlaça si étroitement que, à travers l'étoffe lâche de la robe, il sentit s'écraser sur sa poitrine le gonflement de la gorge. Il ferma les yeux afin de ne pas voir du moins. Cependant elle entrait en lui de tous côtés par l'odeur de sa chair et par le rythmé de son souffle et par le seul fait de sa présence. Il fut sur le point de crier :

— Épargnez-moi, Armelle.

Les restes vacillants de sa volonté s'unirent contre tout ce qui pouvait décevoir la jeune femme. Il pensa qu'elle espérait en cette intimité pour ramener une dernière fois l'harmonie de leurs âmes et orner d'une belle émotion les heures laides du départ. Pas un geste ne la punirait de sa confiance.

Elle montait vers lui d'un glissement continu. À travers ses paupières closes, il devina son visage. Une haleine fraîche le frôla. Les lèvres devaient se tendre.

Ses bras se raidirent. Ses doigts s'agrippèrent au banc. Puis les lèvres vinrent. Elles se posèrent sur son front, sur ses tempes, sur ses joues, traçant un chemin de baisers qui s'approchait de sa bouche. Alors il comprit.

Il eut un instant le vertige. Le désir le secouait d'une onde de folie. Il allait céder. Mais ayant ouvert les yeux, il rencontra les yeux d'Armelle et ils lui parurent si gênés et si timides qu'une immense pitié l'envahit pour celle qui s'offrait. Il voulut se dégager. Brusquement, en un sursaut d'énergie nerveuse, elle le saisit et balbutia :

— Prends-moi Claude… oh ! prends-moi… je n'en puis plus, j'ai besoin de ton étreinte… prends-moi, mon Claude…

Elle cherchait ses lèvres. Elle le caressait de ses bras nus. Elle le tentait de sa gorge libre. Et c'était infiniment triste ce manège de vierge inhabile, aux gestes gauches et trop hardis, à la voix embarrassée, et qui donnait une impression chaste malgré l'impudeur de son acte. Il fut désolé. Comme elle devait souffrir pour obliger ainsi ses lèvres au mensonge et son corps à la comédie d'un désir qu'elle n'éprouvait pas !

— Ma pauvre Armelle, murmura-t-il.

Ces mots la bouleversèrent. Elle se redressa toute honteuse, resta quelques secondes debout, chancelante et comme blessée, puis s'abattit en gémissant :

— Pardon, Claude, pardon, c'est indigne de nous… Je voulais réparer le mal que j'ai fait en me refusant, car c'est bien ma faute… Mais pourquoi chercher à te tromper ?

Et elle lui dit :

— Écoute, Claude, il faut me prendre, vois-tu, nous n'aurons jamais le courage de nous séparer, nous nous aimons trop… Alors, si tu ne me prends pas, tu sais ce qui arrivera… choisis… ta maîtresse ou ta femme… Oh ! quelle chute, ce mariage ! prends-moi… je t'en supplie, prends-moi… tu n'as qu'à tendre la main, Claude, je te promets que je ne résisterai pas… je suis prête à ton baiser… prends-moi… mon Claude chéri…

Sa prière navrée le déchirait. Pourtant il n'était point tenté d'y obéir, et l'offre de ce qu'il désirait si éperdument ne le grisait pas, tellement il savait inutile tout espoir d'échapper au destin. Il dit, penché sur elle :

— Il est trop tard, mon aimée, ce ne serait plus une victoire de notre amour, mais une défaite de plus. Nous qui pouvions connaître cette joie en vainqueurs, le devons-nous, vaincus comme nous sommes ? Ne cédons pas à la peur puisque nous n'avons pas cédé au plus noble instinct. C'est le châtiment. Il fallait discerner notre devoir.

— Alors, nous sommes perdus ?

— Oui, Armelle, nous sommes perdus, acceptons le destin.

Elle se mit à sangloter et dans le silence de la tour, dans la paix de l'immensité, sa plainte semblait le rythme même de la douleur. Il sentait contre ses genoux les convulsions de sa poitrine. Ses mains étaient moites de larmes. Une heure peut-être s'écoula. Puis il versa sur elle le baume des paroles, car les plus amères engourdissent aussi les plaies.

— Oh ! ma pauvre Armelle, voilà un dénouement inattendu, et nous y arrivons bien meurtris, biens ulcérés, pleins de sentiments assez médiocres. Rien de ce qui nous y pousse n'est bien joli, c'est le respect de l'opinion, c'est la terreur de la solitude, c'est la jalousie, c'est le besoin de nous accaparer l'un l'autre… Oui, je l'avoue, Armelle, j'éprouve ce besoin d'amasser contre vous tous les droits possibles, non seulement ceux que me donne l'amour, mais aussi ceux que nous confère la société, Hélas ! nous avons voulu nous révolter contre elle et nous lui demandons secours maintenant. C'est que la révolte est un privilège dont bien peu sont dignes. Nous sommes, nous, ceux qui doivent vivre selon les règles, en suivant les chemins que la sagesse humaine a tracés pour la foule des êtres. On a établi une sorte d'amour. On a prescrit le genre des relations entre l'homme et la femme. Plions-nous à tout cela.

Le bruit des sanglots allait en s'atténuant. Claude n'y prenait pas garde, emporté par un grand désir de lumière.

— Et encore, prononça-t-il, nous aurions pu briser toutes ces chaînes, et d'une façon définitive. Mais il fallait nous soumettre du moins à la loi des sens. Plus on veut s'affranchir du côté de la vie et du côté de l'esprit, plus on doit se courber devant la nature.

D'ailleurs l'instinct est toujours le plus fort, pourquoi s'insurger contre lui ? Il est si facile de le satisfaire ! Somme toute, il n'y a qu'une loi qui règle dans l'éternité les relations de l'homme et de la femme, une loi primordiale, à laquelle tout se rapporte, celle qui est selon la nature et selon la société, selon l'homme et selon la femme : c'est de faire des enfants.

Il la sentit tressaillir. Elle murmura :

— Claude, mon cher Claude…

Il avait dit un mot qui donnait à l'avenir une signification soudaine. Il avait ouvert une issue par où se hâta leur espoir avide. Ils eurent la vision de choses gracieuses, de bonheurs auxquels ils n'avaient jamais songé. Un but nouveau s'offrait à leurs efforts.

Armelle embrassa la main de son ami. Une exaltation transfigura Claude. Il attira contre lui la jeune femme, et, la soulevant à moitié, la baisa au front.

— Sois ma compagne, toi que j'aime, et lève-toi, car tu es mon égale. Que la vie, Armelle, nous soit bonne ! Nous serons, j'en suis sûr, époux indulgents et graves. Nous tâcherons de nous aimer simplement et de nous faire le moins de mal possible. Nous nous soutiendrons l'un l'autre aux heures de lutte et nous nous stimulerons aux heures de félicité. À poursuivre un rêve trop haut, nous avons du moins gagné bien des choses, de la bonté, de la clairvoyance, de l'émotion, de la foi, de la sincérité. Nous sommes conscients de nous. Je sais mieux qui tu es, et tu sais mieux qui je suis, et nous savons mieux ce que nous sommes nous-mêmes. La révolte n'est jamais vaine. On casse des entraves et quelques-unes seulement se reforment, et elles sont plus légères Sois ma compagne, Armelle, nous entrons ensemble dans

un pays moins beau que celui de notre rêve, mais ou peut partout et toujours se bien conduire et trouver des joies belles et fécondes. Si nous n'avons pas atteint la vérité, nous l'avons vue, nous la connaissons et nous pouvons aider à la connaître. C'est un noble rôle, et c'est souvent le seul auquel sont propres ceux qui ne peuvent réaliser, c'est un noble rôle que de préparer les autres à la réalisation. Nous chercherons ceux qui semblent désirer une autre route, et nous leur parlerons, et ils seront les enfants de notre esprit. Et surtout nous espérerons en les enfants de notre chair. Notre but sera en eux et non plus en nous. Issus d'êtres meilleurs que ceux d'où nous sommes issus, ils seront mieux armés que nous ne l'étions. Tournons donc les yeux sans crainte vers l'avenir, Armelle… que notre amour perpétue notre race et que nos épreuves servent à la doter d'une âme plus forte.

Elle ne répondit pas. Il se tut également. Avec le son des paroles s'évanouit leur ardeur. Ils relâchèrent l'étreinte de leurs bras et l'union de leurs yeux. Et soudain ils redevinrent tristes comme ils l'étaient avant que s'allumât, ainsi qu'un phare, la lueur d'une espérance. Certes ils reprendraient courage, et l'enthousiasme qui avait dirigé leur regard vers un avenir meilleur, annonçait l'aurore d'une vie nouvelle et digne d'être vécue. Mais ils songeaient que cette vie, ils l'auraient pu conquérir tout en restant libres l'un de l'autre et sans se courber sous un joug inutile.

Leur cœur se serra. Ils se souvinrent de leur première rencontre à Guérande, en cette salle même, parmi les fantaisies de ce vieux cadre et le décor somptueux de leur imagination. Comme tout cela était bon, alors, et comme c'était loin d'eux !

Àson tour Claude pleura. Sur sa joue, Armelle sentit les larmes qui tombaient une à une et venaient se mêler à ses larmes.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Armelle_et_Claude. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.